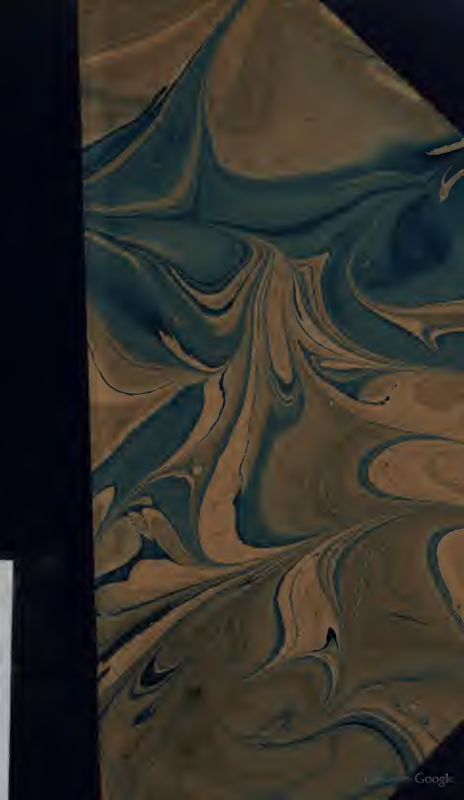






VIE

PRIVÉE, POLITIQUE

ET MILITAIRE

DU

PRINCE HENRI DE PRUSSE.

DE L'IMPRIMERIE DE FAIN.



VIE
PRIVÉE, POLITIQUE
ET MILITAIRE
DU
PRINCE HENRI DE PRUSSE,
FRÈRE DE FRÉDÉRIC II.

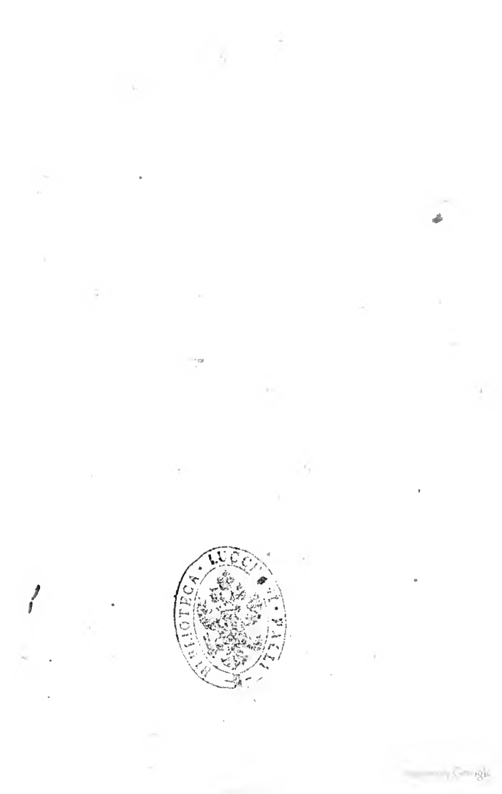
Suum cuique.......





A PARIS,
CHEZ DELAUNAY, libraire, galerie du Palais-Royal.

M. DCCC. IX.



BIBLIOTECA · LUCC
PALLI

FRÉDÉRIC-HENRI-LOUIS, PRINCE DE PRUSSE,

Né le 18 Janvier 1726, mort le 3 Aoust 1802.

Dans cette image auguste et chère,
Tout heros verra son rival,
Tout sage verra son égal,
Et tout homme verra son frère.

Par Mr De Boufflers

AVANT-PROPOS.

Si la nature est habituellement avare, elle se montre aussi parfois excessive, dans la dispensation des talens et des vertus. Les annales du monde nous offrent, à diverses époques, des peuples et même des familles qu'elle a paru prendre dans une adoption particulière, et pour lesquels elle a épuisé tous ses dons, tellement qu'on serait tenté de l'accuser de bizarrerie et d'injustice, s'il ne fallait attribuer tout ce qui se passe parmi les hommes, à un enchaînement de causes fortuites, plutôt qu'à une volonté ou à une puissance déterminée. Ainsi, plusieurs peuples, tant anciens que modernes, ont dû successivement, à d'heureuses circonstances, une série de gloire, et ont eu, pendant un certain temps, l'honneur de la prééminence, qu'ils ont ensuite

cédé à d'autres. Ainsi quelques familles, telles que celles des *Scipion*, des *Martel*, des *Médicis*, des *Guise*, des *Nassau*, ont présenté une succession de grands hommes, qui semblaient annoncer des races privilégiées, créées, en quelque façon, pour exceller et dominer sur les autres; mais qui, après avoir parcouru un cercle brillant, ont fini par subir la loi commune de la médiocrité. C'est le spectacle que nous a offert, dans le siècle dernier, la maison royale de Prusse. La nature, engourdie dans les principales régions de l'Europe, et comme accablée sous les efforts qu'elle y avait faits précédemment, a paru se ranimer dans des climats sauvages, en faveur d'une race presque nouvelle et d'une monarchie naissante, dont les commencemens, les progrès et la décadence sont un des tableaux les plus rapides et les plus extraordinaires que présente l'Histoire; et c'est un des traits les plus brillans de ce tableau que je me suis proposé de recueillir.

De Frédéric (1), premier roi de Prusse, prince rempli de vanité, et exclusivement adonné à tout ce qui pouvait satisfaire cette passion, et de Sophie-Charlotte de Brunswick-Hanovre, amie des lettres et des sciences, et célèbre par l'attachement que ce goût lui inspira pour le fameux Leibnitz, naquit Frédéric-Guillaume I.er, prince presque sauvage, portant la simplicité militaire jusqu'à la grossièreté, et l'ignorance jusqu'à la barbarie. D'un tel père, et d'une mère dont la douceur et la fécondité furent le principal mérite, on vit naître quatre princes et six princesses (2), qui furent presqu'autant

(1) Frédéric III, comme électeur de Brandebourg, né le 22 juillet 1657; électeur le 28 avril 1688; roi de Prusse sous le nom de Frédéric I.er, le 18 janvier 1701; reconnu, en 1713, par la France et l'Espagne, après le traité d'Utrecht; mort le 25 février 1713.

(2) 1. Charles-Frédéric, roi de Prusse sous le nom de Frédéric II, né le 24 janvier 1712, roi le 31 mai 1740, mort le 17 août 1786.

2. Guillaume-Auguste, *prince de Prusse*, né le 9 août 1722, mort le 12 juin 1758.

de modèles de grâces, de talens, de lumières et de force d'âme, et qui, à l'exception d'un seul, avaient tous une empreinte de grandeur, dans l'esprit et le caractère, qui semblait indiquer des êtres d'un ordre supérieur. Au milieu d'une réunion de personnes si extraordinaires, qui élevèrent si haut la gloire de la mai-

---

3. Frédéric-Henri-Louis, dit le *prince Henri*, né le 18 janvier 1726, mort le 3 août 1802.

4. Auguste-Ferdinand, dit le *prince Ferdinand*, né le 23 mai 1730.

1. Frédérique-Augustine, née le 3 juillet 1709, mariée au margrave de Brandebourg-Bareith, morte en 1758.

2. Frédérique-Louise, née le 28 septembre 1714, mariée au margrave de Brandebourg-Anspach, morte en 1784.

3. Philippine-Charlotte, née le 13 mars 1716, mariée au duc de Brunswick-Wolfembuttel, morte en 1803.

4. Sophie-Dorothée-Marie, née le 25 janvier 1719, mariée au margrave de Brandebourg-Schwedt, morte le 13 novembre 1765.

5. Louise-Ulrique, née le 24 juillet 1720, mariée à Adolphe-Frédéric, roi de Suède, mère de Gustave III, morte en 1782.

6. Anne-Amélie, née le 9 novembre 1723, abbesse de Quedlinbourg, morte le 30 mars 1787.

son de Brandebourg, Frédéric II a joui, sous tous les rapports, des avantages de la prééminence. L'intérêt et l'admiration générale se sont presqu'arrêtés, et, en quelque sorte, épuisés sur lui. La renommée s'est fatiguée à répéter, sous toutes les formes, tous ses titres de gloire; et, pour la plupart des hommes, l'histoire de cette époque n'est que celle de ce grand roi. Mais sans vouloir rien lui enlever, il est juste de rendre à d'autres ce qui leur appartient. Plus on reconnaît que Frédéric fut grand, plus on doit d'honneur à ceux qui se sont illustrés à côté de lui. Plus il a fait de choses admirables et surprenantes, plus ceux qui y ont coopéré méritent d'être célébrés; et, parmi tous ceux dont les travaux réclament une place à côté de son nom immortel, qui pourrait y avoir autant de droits que le prince Henri ? Si la principale gloire de cette fameuse guerre de Sept-Ans, qui fera à jamais l'étonnement de l'univers, rejaillit sur Frédéric II, en sa qualité de roi; le

prince Henri en fut au moins le second héros, et, par cela seul, son nom doit passer à la postérité. Mais ses titres ne se bornent pas là. Sa mémoire ne doit pas seulement être consacrée dans les annales prussiennes ou dans les fastes militaires : elle doit encore être honorée et conservée parmi tous les hommes. Qui le mérite plus, en effet, qu'un prince qui s'illustra, à la fois, comme homme d'état, comme amateur et protecteur éclairé des arts, comme ami de l'humanité, autant que comme guerrier ? Et quand un sentiment particulier de justice ne me porterait pas à lui payer ce tribut d'admiration, d'attachement et de reconnaissance, quel plus noble sujet pourrais-je présenter à l'histoire ? Quel plus beau modèle pourrais-je proposer à l'imitation ?

VIE
DU PRINCE HENRI
DE PRUSSE.

FRÉDÉRIC-HENRI-LOUIS *, connu sous le nom de *prince Henri de Prusse*, naquit à Berlin le 18 janvier 1726, de Frédéric-Guillaume I.er du nom, deuxième roi de Prusse, et de Sophie Dorothée de Brunswick-Hanovre, sœur de Georges II, roi d'Angleterre (1).

Tel que nous avons déjà dépeint son père, et tel que l'histoire plus sévère encore nous le représente, on peut juger quelle fut l'éducation qu'il donna à ses enfans. Henri, qu'il affectionnait le plus, retira de cette préférence le funeste avantage de recevoir de plus près les exemples de sa brutalité. Mais

* (1726-1740.)

(1) Née le 27 mars 1687, mariée le 18 novembre 1706, morte le 28 juin 1757.

il ne resta pas long-temps exposé à ce danger : avant qu'il eût atteint sa quinzième année, la mort lui enleva son père (1); et soit qu'il fût encore trop jeune pour que les premières impressions de la vie, qui s'effacent si difficilement, l'eussent fortement pénétré, soit qu'il eût assez de jugement et de bon goût pour sentir de lui-même tout l'inconvénient des habitudes dont il avait été le témoin, il fut toute sa vie étranger aux vices qui avaient entouré son enfance. Jamais on ne le vit se livrer, comme son père, aux excès de la table, ni aux emportemens d'une colère brutale; et tout ce qu'il conserva de cette première éducation fut un mauvais jargon allemand qu'il ne perfectionna jamais, et une certaine tournure presque grotesque dans ses expressions, et surtout dans ses plaisanteries qu'il tenait de la société soldatesque qu'il avait d'abord connue, et dont il eut de la peine à se défaire entièrement, malgré les modèles qu'il eut long-temps sous les yeux, et qu'il étudiait sans cesse. Mais les défauts même de cette éducation eurent pour lui des avantages essentiels, et qui contribuèrent déjà à le distinguer de la classe ordinaire des princes. Quoique né pour les grandeurs, sa haute naissance ne servit

(1) Le 31 mai 1740 : il était né le 14 août 1688 et avait succédé à Frédéric I.er son père, le 25 février 1713.

point, comme il n'arrive qu'à trop de ses pareils, à corrompre son cœur. L'austérité des mœurs du roi, son père, éloignait de la cour et de la famille royale ce faste imposant qui éblouit les yeux et séduit l'âme d'un jeune prince, et l'éducation ni l'orgueil ne purent approcher des enfans du monarque. Si ce roi soldat poussa trop loin cette simplicité, d'ailleurs respectable, à l'égard de ses enfans, et si, trop uniquement occupé de mettre constamment sous leurs yeux le tableau mouvant d'une école toute militaire, il chercha trop à leur inspirer du dégoût pour les sciences, pour les arts, et pour cette aménité et cette grâce qui entrent si essentiellement dans l'éducation des princes et même des héros, nous verrons que le prince Henri sut promptement réparer ce désavantage, et il lui en resta, du moins, une disposition, et, si on peut le dire, un tempérament militaire que les événemens ne tardèrent pas à employer, et qui contribua à sa gloire et à celle de la monarchie prussienne.

(1740-1745). En effet, à peine Frédéric II fut-il monté sur le trône, que, développant *ce germe d'ambition que*, selon ses expressions (1), *la vaine grandeur de Frédéric I.er avait mis dans sa pos-*

(1) Voyez Œuvres posthumes de Frédéric II; Histoire de mon temps, chapitre I.er.

térité, et qui devait tôt ou tard fructifier, il attaqua Marie-Thérèse d'Autriche, à qui l'empereur, son père, laissait un héritage trop brillant pour ne pas être disputé, et de trop faibles moyens pour le défendre. Charles VI mourut à *Vienne* le 23 octobre 1740 : le 23 décembre, Frédéric était déjà en Silésie à la tête d'une armée, et le 23 janvier 1741, il était maître de cette belle province, que le traité de *Breslau*, signé le 11 juin 1742, lui assura. La guerre recommença entre la Prusse et l'Autriche, en 1744, et fut encore aussi promptement et aussi brillamment terminée le 25 décembre 1745, par le traité de *Dresde*. Le prince Henri, trop jeune pour concourir, par ses lumières et son génie, à de si grands événemens et à des conquêtes si importantes pour son pays, y contribua du moins par son courage; il ne laissa échapper aucune des occasions que sa jeunesse et son grade peu élevé pouvaient lui présenter pour justifier et mériter le rang auquel sa naissance devait l'élever rapidement; et partout on le vit animer, par son exemple, les troupes que sa sagesse et ses talens devaient, un jour, conduire à la victoire, ou mettre à l'abri des défaites. En 1742, il fit, à l'âge de seize ans, sa première campagne, en qualité de colonel, dans l'armée qui pénétra en Moravie, sous les ordres du maréchal de Schwerin et du roi; et il se trouva à la fameuse ba-

taille de *Chotusitz* ou de *Czaslau*, gagnée le 17 mai de la même année, par les Prussiens. La paix qui la suivit immédiatement, ne fut pas d'assez longue durée pour ralentir son ardeur, ni pour lui faire oublier les grandes leçons qu'il venait de recevoir. Une nouvelle guerre devint bientôt pour lui la source d'une gloire plus solide, et le commencement d'une brillante réputation. En 1744, la ville de *Tabor*, en Bohême, attaquée par le général Nadasty, à la tête de ses redoutables pandoures, fut le témoin de ses talens et de son courage. Quoique malade, il défendit, avec opiniâtreté et succès, cette place entourée d'une simple muraille; et, selon le témoignage du roi, son frère (1), *le prince Henri et le colonel Kalkein, qui commandait dans la ville, firent comprendre au général autrichien qu'on ne s'empare pas avec de la cavalerie légère d'une ville défendue par des Prussiens* (2). Il se distingua encore plus particulièrement à la bataille de *Hohenfriedberg* ou de *Striegau*, qui se donna le 4 juin 1745, où les Prussiens, commandés par le roi, battirent l'armée autrichienne aux ordres du prince Charles de Lorraine, et

(1) Voyez Œuvres posthumes du roi de Prusse; Histoire de mon temps.

(2) On a vu le contraire, en 1806, à *Stettin* et *Custrin*.

commencèrent à développer ces grands mouvemens de tactique qui leur valurent dans la suite tant de succès et tant de réputation ; et dès-lors le prince Henri annonça tout ce qu'il serait un jour. Dans les deux premières guerres de Silésie, il servait ordinairement en qualité d'aide-de-camp du roi son frère, qui était loin d'être encore un aussi grand maître qu'il l'est devenu, mais qui, en se formant par ses fautes même autant que par les leçons de deux des plus grands hommes de guerre de ce temps, le maréchal de Schwerin (1), et le prince d'Anhalt-Dessau (2), apprenait à son frère à imiter, et, comme lui, à surpasser ses maîtres. Ces deux grands capitaines furent, sans contredit, les créateurs de l'armée prussienne, et Frédéric et

(1) Curt-Christophe, comte de Schwerin, gouverneur de Neisse et de Brieg, feld maréchal au service de Prusse, né à *Anclam*, en Poméranie, le 26 octobre 1684, tué à la bataille de *Prague*, le 6 mai 1757.

(2) Léopold, prince régnant d'Anhalt-Dessau, né le 3 juillet 1676, général feld-maréchal de l'Empire et généralissime des armées du roi de Prusse, se signala dans la guerre de la succession d'Espagne, commandait les Prussiens à la bataille de Turin en 1706, battit Charles XII dans l'île de Rugen en 1715, gagna la bataille de Kesseldorff contre les Saxons en 1745, et mourut à Dessau, le 9 avril 1747.

Henri leur durent leur instruction. Mais ce dernier ne dut pas moins aux circonstances qui le placèrent dès son début sur le théâtre d'une guerre dont les succès entourèrent sa jeunesse de glorieux et utiles exemples; et c'est ainsi que se sont formés et se formeront toujours les grands généraux : car le métier des armes, pour être bien appris, veut être pratiqué de bonne heure, et les camps doivent en être la première école. Quoique les connaissances théoriques soient indispensables à un homme de guerre, et qu'il se repente tôt ou tard de les avoir négligées, cette précoce expérience fondée sur l'habitude des hasards, et cette confiance que donne l'impression des premiers succès dont on est témoin, peuvent *seuls* développer le génie guerrier; s'il existe des exemples du contraire, ils sont rares, et c'est un privilége de la nature auquel il ne faut pas que le commun des hommes prétende.

(1745-1752) Après la paix de *Dresde*, Frédéric II fixa son séjour à *Potsdam*, et appela près de lui, dans cette retraite, ses frères, les princes Henri et Ferdinand. Le prince de Prusse, héritier présomptif de la couronne et marié en 1742, jouissait depuis ce moment de quelqu'apparence de plus de liberté; mais il était cependant astreint à venir assidûment à *Potsdam*; et la dépendance extrême où le roi les y tenait ne contribua pas moins que la

conformité de leur humeur à former, entre les trois frères, l'union la plus étroite, que la mort seule put dissoudre.

Rentré ainsi dans le repos de la paix à l'âge de vingt ans, le jeune prince se trouva privé, dans ce séjour, des plaisirs auxquels son rang et son âge semblaient l'inviter; mais par là aussi il échappa à la mollesse et à la corruption qui les accompagnent; et si son caractère, porté à l'indépendance, eut souvent beaucoup à souffrir de cette contrainte, son esprit y gagna et son âme en devint plus forte. Les princes prussiens, qui regardaient comme leur plus bel attribut l'obligation de défendre l'état, n'étaient point élevés, alors surtout que la prospérité n'avait encore pu les corrompre, dans l'idée que leur naissance avait tout fait pour eux et qu'ils n'avaient rien à faire pour justifier le rang qu'elle leur donnait; et l'honneur de commander les armées, qui était le noble objet de leur émulation, devait être le prix de leurs talens et de leur apprentissage dans les grades inférieurs, et non une de ces prérogatives de rang, trop souvent funestes à d'autres monarchies. Le prince Henri, qu'une louable ambition, et le succès de ses premiers essais dans la carrière des armes faisaient aspirer à ces illustres fonctions, sentit qu'il devait employer le temps de la paix à s'en rendre digne; et loin de se prévaloir

ni de se contenter de l'opinion qu'il avait déjà donnée de lui dans l'armée, il s'appliqua à la justifier en travaillant à l'augmenter un jour, et à tenir compte à sa patrie des espérances qu'elle plaçait sur lui. Mais quelque doué qu'il fût par la nature de toutes les qualités qui font les grands hommes, peut-être eût-il moins réussi à le devenir, s'il n'eût été de bonne heure préservé des vices des cours et des capitales, auxquels les meilleurs esprits résistent difficilement, non-seulement par la constitution militaire de l'état, qui le retenait souvent dans une garnison à la tête de son régiment, mais encore par la sévérité du séjour de *Potsdam*, d'où il ne pouvait s'absenter qu'avec la permission du roi. Là, pénétré du besoin de distraire la monotonie d'une vie toute régulière et militaire par des occupations utiles, et excité par le désir d'imiter son frère, qui, dans le temps de sa jeunesse et de son malheur, avait rendu sa retraite profitable à son esprit et à sa gloire, il s'adonna à l'étude avec une sorte de passion. Il avait déjà senti tout l'inconvénient, et la honte même de l'ignorance où son père avait vécu, et l'avait fait élever, dès qu'il était sorti des mains des femmes; et, sans autre guide que sa résolution et son génie, il recommença, ou plutôt, comme il me l'a dit, il commença lui-même son éducation...

On peut dire que le prince Henri était né tout

ce que les autres ne deviennent, même rarement, que par un long et pénible travail. Doué d'une imagination ardente, de l'esprit le plus juste, et particulièrement tourné à la réflexion et au calcul, d'une volonté ferme et toute portée au bien, d'une mémoire prodigieuse, avec des dispositions aussi heureuses, ses progrès ne pouvaient être que rapides; et effectivement, en peu d'années, il acquit une science si universelle, qu'il eût pu soutenir des thèses sur tous les sujets. Sa curiosité, ou plutôt cette avidité de s'instruire, qui est l'aliment des âmes élevées, s'étendit également sur les arts d'agrément comme sur les arts utiles, et au milieu des soins qu'il donnait à tout ce qui devait nourrir et fortifier son esprit, il trouva le temps de se perfectionner dans la musique et la peinture.

La révocation de l'édit de Nantes, qui fut la grande faute de Louis XIV, en enlevant à la France un nombre immense de citoyens utiles et éclairés, porta leur industrie chez les nations voisines ou rivales, et les affranchit ainsi du tribut qu'elles payaient jusqu'alors à la civilisation de la France. Par les soins de Frédéric-Guillaume, dit *le grand-électeur* (1), qui régnait alors sur ces contrées sauvages, le Brandebourg ressentit plus particulière-

(1) Né en 1620, mort le 28 avril 1688.

ment les heureux effets de cette migration. Les réfugiés y portèrent non-seulement une précieuse population, mais les arts de première nécessité, qui jusque-là y étaient entièrement inconnus. Avec ce caractère de supériorité, et pour ainsi dire de possession que les Français ont toujours, et même dans ces derniers temps, porté dans les lieux où le malheur leur faisait chercher un asile, ils établirent une *colonie* particulière, qui porte encore aujourd'hui ce nom à *Berlin*, toujours distincte par ses mœurs, par son esprit, et surtout par son langage; et celui-ci se liant aux obligations que les nationaux avaient à ceux qui s'en servaient, l'usage de la langue française devint familier et même dominant à la cour de *Berlin*, malgré l'ignorance et la sévérité du farouche Frédéric-Guillaume 1.er : car les besoins et les habitudes des hommes sont au-dessus de la puissance du despotisme. Ce monarque avait même été obligé de choisir dans cette classe de ses nouveaux sujets, qui en était bientôt devenue la plus distinguée, les gouvernantes de ses enfans; et le prince Henri dut à une dame de l'ancienne famille de Jaucourt, en Bourgogne, qui fut chargée de son enfance, la connaisssance et la pratique de la langue française, qui était véritablement sa langue maternelle, et qui, en jetant de bonne heure dans son esprit les semences du bon goût et des bons

principes, fut comme son introduction à toutes les connaissances utiles et agréables qu'il sut en peu de temps s'approprier. Le séjour même de *Potsdam*, qui semblait n'être consacré qu'à la gêne et à la solitude, et qui n'eût présenté rien que de triste et de rebutant à un jeune prince livré aux penchans ordinaires de cet âge, devint pour lui une source d'agrémens et d'intérêt, et donna à son esprit et à son caractère cet essor élevé qu'ils prirent bientôt. Frédéric, que ni l'ignorance et les persécutions de son père, ni les soins de la royauté, ni l'appas séduisant de la gloire militaire, ni l'ambition des conquêtes n'avaient pu détourner de l'étude des lettres et de la philosophie, et qui, au milieu de tous ses titres, aspirait, peut-être avant tout, à celui de bel esprit et d'écrivain français, cherchait à réunir autour de lui les hommes, particulièrement de cette nation, les plus distingués par leurs écrits et surtout par la hardiesse de leurs opinions. Déjà Maupertuis (1), la Beau-

(1) Pierre-Louis *Moreau de Maupertuis*, né à *Saint-Malo* en 1698, fut à la tête des académiciens que Louis XV envoya dans le nord, en 1736, pour déterminer la figure de la terre. En 1740, le roi de Prusse, Frédéric II, l'appela auprès de lui et le nomma président de l'académie de Berlin. Il resta près de ce prince jusqu'en 1756, et il

melle (1), Algarotti (2), le marquis d'Argens, (3)

---

mourut à Bâle le 27 juillet 1759. Ses querelles avec Voltaire, à la cour de Frédéric, sont célèbres : il est auteur de beaucoup d'ouvrages de physique et de philosophie qui le sont moins.

(1) Laurent *Angliviel de la Beaumelle*, né en 1727, mort en 1773. Ses démêlés avec Voltaire sont également connus et ne font honneur ni à l'un ni à l'autre. Il fut auteur de plusieurs écrits assez piquans, dont deux, l'un intitulé *Mes Pensées*, l'autre *Mémoires de Maintenon*, le firent mettre à la Bastille.

(2) François *Algarotti*, né à Venise en 1792, mort à Pise le 23 mai 1764. Frédéric le fit chevalier de l'ordre de Mérite, lui donna le titre de comte, et le fit son chambellan. On l'a dépeint ainsi : *Français par l'esprit, Italien par le caractère*. On a de lui des écrits qui lui font honneur, comme littérateur et comme philosophe.



(3) Jean-Baptiste *de Boyer, marquis d'Argens*, né à Aix en Provence en 1704, mort au château de la Garde, près Toulon, le 11 janvier 1771. Frédéric se l'attacha en qualité de chambellan, et il fut, ainsi que Maupertuis, le plus fidèle et le plus reconnaissant de tous les philosophes que le roi appela près de lui. Il est auteur de plusieurs ouvrages, dont les principaux sont les *Lettres Juives*, les *Lettres Chinoises*, les *Lettres cabalistiques* et les *Mémoires de la république des Lettres*. Frédéric lui fit élever un monument à Aix, en 1775.



la Mettrie (1), l'abbé de Prades (2), connus et même persécutés pour leurs écrits philosophiques, avaient trouvé un asile près de lui ; mais il manquait à ce rassemblement de savans, ou au moins de penseurs, qui, quoiqu'autour d'un roi, n'avait encore que l'apparence d'une faction philosophique, une plus grande autorité ; et M. de Voltaire, qui était alors le chef de la littérature et l'oracle de la philosophie, fut invité à s'y réunir. Cet homme extraordinaire vint s'attacher à un homme qui l'était encore plus. Sous l'apparence d'une amitié et d'une admiration

(1) Julien *Offray de la Mettrie*, né à Saint-Malo en 1709, médecin du régiment des Gardes-Françaises : il composa l'*Histoire naturelle de l'Ame* et l'*Homme machine*, ouvrages qui lui attirèrent une persécution méritée, qui le poursuivit jusqu'en Hollande où il s'était réfugié ; enfin il se sauva en 1748 à Berlin, où il devint lecteur du roi : il y mourut en 1751.

(2) Jean-Martin *de Prades* : il soutint en Sorbonne, en 1751, une thèse qui contenait les principes de la philosophie la plus irreligieuse, et qui fut condamnée par l'archevêque de Paris et par le pape Benoit XIV. Craignant les suites de cette condamnation, il se retira à Berlin près du roi de Prusse qui le fit son lecteur et l'appelait son *petit hérétique*. Il mourut à *Glogau* en Silésie, en 1782, après avoir donné au roi de Prusse des sujets de mécontentement et de méfiance pendant la guerre de Sept-Ans.

réciproques, la vanité les réunit d'abord, la vanité les sépara bientôt; mais tant que dura cette singulière union, elle rassembla tout ce que l'esprit humain peut offrir de plus brillant; et si l'homme instruit trouvait encore à tirer de nouvelles lumières de ce foyer inépuisable, un jeune homme ardent et avide d'instruction nè pouvait manquer d'en sortir en quelque sorte électrisé.

C'était un spectacle bien singulier qu'un roi du nord, chef d'une nation encore peu éclairée, formant sa cour de beaux esprits, poëtes ou philosophes français, se délassant au milieu d'eux des devoirs pénibles de la royauté, et redevenant homme le soir avec eux, après avoir été roi et soldat tout le jour; de voir le palais militaire de *Potsdam* transformé en académie française; enfin, Voltaire donnant des leçons de goût à ce monarque victorieux, et aux princes et princesses de sa famille, en leur faisant représenter ses chefs-d'œuvres dramatiques; faisant entendre et sentir ses beaux vers qui honorent tant la littérature française à ces oreilles allemandes; et habillant, pour répéter ses ouvrages, en Mahomet et en César ceux qui en jouaient réellement le rôle sur la scène du monde.

Mais ces grands exercices ne faisaient pas les seuls délassemens de la cour de *Potsdam*. De la réunion de tant de talens divers et surtout de cette

aimable liberté qu'entretenait autour de lui un roi qui savait aussi bien fixer les justes limites du respect et de la convenance que celles de ses états, il résultait des entretiens aussi utiles qu'agréables, où toutes les questions de la morale, de la religion, de la politique, de la littérature, de la philosophie, étaient traitées avec toute l'importance que méritaient leur nature, ainsi que le mérite et le rang des interlocuteurs, et avec tout le charme que les grâces de l'esprit le plus léger pouvaient leur prêter. Là, la dialectique et l'analyse étaient poussées à leur plus haut degré; le flambeau de la recherche était porté dans les parties les plus subtiles et les plus cachées, aussi loin qu'il est permis à l'esprit humain d'y pénétrer; le goût le plus délicat circulait de toutes parts sous la présidence de l'homme qui en a le plus été le maître et le modèle; et les préjugés et l'erreur étaient condamnés en dernier ressort à ce tribunal, mais peut-être, pour faire place à des vérités non moins dangereuses. Le prince Henri assistait à ces entretiens savans, à ces soupers que Voltaire nous représente comme si agréables et qui devaient l'être tant en effet. « Je ne » sais si je me trompe, dit-il (1), il me semble qu'il

(1) Voyez les Mémoires de M. de Voltaire écrits par lui-même, à la fin de ses œuvres.

» y avait bien de l'esprit. Le roi en avait et en » faisait avoir ; et ce qu'il y a d'extraordinaire, » c'est que je n'ai jamais fait de repas si libres. »

« Je doute, dit un autre convive également bon » juge (1), qu'il y ait en Europe de conversation » plus spirituelle, plus douce, plus instructive ni » plus animée qu'à cette table. (Le *petit couvert*, » autrement dit *la table de confidence* du roi.) » Il semble que le monarque se plaise à s'y dépouil- » ler de la royauté pour ne paraître que le plus ai- » mable des hommes; mais, en revanche, il a la sa- » tisfaction de voir tomber de notre côté le voile » dont les courtisans couvrent toujours leur visage » lorsqu'ils approchent de la majesté. Ici l'on voit » un roi qui prend l'air d'un protecteur aimable, et » des sujets favorisés qui marchent sous ses yeux » sans se garantir de pied en cape par des armes dé- » fensives; les cœurs y sont mutuellement à décou- » vert et l'esprit n'y est point gêné par des entraves. » On se met à souper à l'issue du concert ; la con- » versation s'anime, et le roi est quelquefois éton- » né d'entendre sonner deux heures après minuit, » quand il croyait n'avoir été qu'une heure à ta- » ble. »

Au milieu de cette abondance de lumières, le

(1) Lettres du baron de Bielfeld.

prince Henri, porté par sa nature à la réflexion, à l'observation et à l'analyse qui en est la suite, trouvait sans cesse à étendre, à développer ou à rectifier ses idées et ses connaissances; et quoiqu'il témoignât, dans un âge plus avancé, le regret de n'avoir pu profiter de la société de M. de Voltaire *autant qu'il l'aurait dû* (1), il n'est pas douteux qu'il y puisa en grande partie ce qui fit l'ornement de son esprit et le charme de toute sa vie. C'est là qu'il prit surtout cette exactitude de goût, cette justesse de raisonnement, cette précision d'analyse qui, jointes à la force et à l'étendue des facultés morales dont la nature l'avait doué, en faisaient un des hommes les plus aimables et les plus distingués de son siècle, et qui eût brillé dans quelque rang que la fortune l'eût placé.

Le prince Henri passa ainsi les sept premières années qui suivirent la paix de *Dresde*, partagé entre le séjour de *Potsdam*, celui de sa garnison, et les résidences de *Sans-Souci*, de *Charlottembourg*, d'*Oranienbourg*, et de *Rheinsberg*, que le roi habitait alternativement les étés. Après cette longue tutelle, Frédéric jugea à propos de le marier, dans l'espoir d'assurer davantage la succession de la maison royale, quoiqu'elle parût assez garantie

(1) Voyez la Correspondance de Voltaire avec les princes et princesses de Prusse ; Œuvres complètes de Voltaire.

par les deux princes, alors existans, nés du mariage du prince de Prusse avec la princesse Louise-Amélie de Brunswick-Wolfembuttel. Le prince Henri épousa donc, le 15 juin 1752, la princesse Guillelmine de Hesse-Cassel, et ce mariage fut célébré à *Charlottembourg*, où les fêtes durèrent plusieurs jours, avec tout ce que la magnificence royale pouvait ajouter à la joie naturelle d'une cour où le prince était chéri, et où la jeune princesse apportait tout ce qui pouvait l'embellir et tout ce qui promettait le bonheur. Le prince Henri, qui d'ailleurs avait peu de goût pour des liens de ce genre, les forma cependant avec joie, parce qu'ils rompaient ceux de la dépendance et de l'esclavage même où le roi, son frère, l'avait retenu jusque-là. Il obtint alors un établissement qui, sans être considérable, était convenable pour un prince prussien. Le roi lui fit bâtir un palais à *Berlin*, et c'est à cette époque qu'il reçut en propriété le domaine et le château de *Rheinsberg*, illustré déjà par le séjour de Frédéric, comme prince royal, et qui est devenu encore plus célèbre par le sien.

(1752 1756) Dès lors, le prince Henri commença à être à lui, à être, si l'on peut dire, lui-même, et toute son existence prit une nouvelle face. Libre de suivre ses goûts et de commencer l'arrangement de sa vie, il régla ses habitudes, et se traça un plan

et une méthode pour sa conduite et ses occupations privées, dont il ne s'écarta guère depuis. Livré dès ce moment aux charmes d'une société choisie qu'il savait attirer par son affabilité, fixer par ses attentions et animer par son esprit, il ne s'en détachait que pour satifaire aux devoirs de son rang et de son état, soit à la cour, où sa jeunesse, la gaîté de son esprit, la grâce de ses manières, et l'aménité de son caractère tempéraient ce que Frédéric avait de trop sévère; soit dans les camps d'évolutions, où les troupes prussiennes répétaient les leçons qu'elles avaient déjà pratiquées avec succès contre leurs ennemis et se préparaient à de nouvelles victoires. Là, le prince Henri, à la tête de sa brigade, s'essayait dans cet art, où il devait être bientôt un maître cousommé, et il appliquait au terrain et aux mouvemens des troupes les principes de la guerre que ses premières campagnes, les leçons de quelques grands généraux que possédait alors la Prusse, et ses études lui avaient appris. Quoique la nature lui eût donné ce véritable génie de la guerre, qu'aucune théorie ne peut remplacer, il n'aimait pas ce jeu cruel qui fait payer si cher à l'humanité la célébrité et la fortune de quelques hommes souvent plus heureux qu'habiles. Mais il regardait la guerre comme la défense et le soutien de l'état; sous ce point de vue,

il la considérait comme une science dont l'étude est un devoir pour ceux que leur naissance et leur rang obligent de se consacrer aux armes, et il s'y livrait par patriotisme plus que par ambition. Il y portait, comme dans toutes ses autres occupations, cet ordre et cette méthode sans lesquels les travaux de l'esprit lui sont plus nuisibles qu'utiles, parce qu'ils ne font que le surcharger et l'encombrer au lieu de le remplir; et le plan qu'il suivait peut être présenté comme un modèle à tous ceux qui prétendent aux grands emplois de la guerre. Pendant le calme de la paix, il faisait avec son frère chéri, le prince de Prusse, ce qu'on peut appeler une *guerre de plume*. Ces deux frères supposaient une guerre entre la Prusse et ses voisins. Chacun d'eux conduisait, sur le papier et sur des cartes géographiques, les armées et les négociations d'une des parties belligérantes. Ils s'écrivaient deux lettres par semaine pour s'avertir des mouvemens qu'ils avaient jugé à propos de faire chacun de leur côté. Les plans des marches, des camps, des siéges et des autres opérations militaires étaient joints à ces lettres; et c'est ainsi qu'ils se familiarisaient l'un et l'autre avec ces calculs, ces grandes combinaisons qui, chez les modernes surtout, ont fait de la guerre un des arts les plus élevés, et sans lesquels la profession

des armes, réduite à un pur mécanisme, n'aurait rien que de grossier et de barbare.

Pendant qu'ils se préparaient ainsi à se rendre un jour utiles à l'état, par cette noble émulation qu'ils mettaient dans des études si importantes, ils n'en apportaient pas moins dans leurs jeux et dans leurs plaisirs. Le prince de Prusse et le prince Henri donnaient à l'envi l'un de l'autre, soit à *Berlin* ou dans les châteaux qu'ils habitaient, des fêtes où brillait leur esprit, et où présidaient leur galanterie et ce goût de chevalerie qui, sous leurs auspices, régnait alors à la cour de Prusse; et l'on y voyait, avec autant d'étonnement que d'orgueil, ces deux jeunes princes, la gloire et l'espérance de l'état, donner à tous leurs amusemens un caractère de grandeur et même de solidité qui ne nuisait jamais à leur agrément. Tantôt c'étaient des fêtes allégoriques qui représentaient des traits de la fable et de l'histoire, où la poésie, la musique et l'éloquence étaient agréablement mêlées et consacraient leurs talens et leur génie autant que leur union fraternelle; tantôt, des carrousels qui retraçaient ceux de la cour de Louis XIV, moins encore par leur magnificence que par le rang et les exploits de ceux qui les composaient, et dont M. de Voltaire, qui y assista, nous a laissé une idée brillante par ces

vers adressés par lui à la princesse Amélie, sœur du roi, qui distribuait les prix :

Jamais dans la Grèce et dans Rome
On ne vit de tels jeux ni de plus dignes prix.
J'ai vu les fils de Mars sous les traits de Pâris,
Et Vénus qui donnait la pomme.

Mais bientôt des jeux plus sérieux vinrent les appeler, et le moment arriva où le prince Henri devait prendre aussi sa place dans l'histoire, parmi les héros qui lui avaient jusqu'ici servi de modèles dans ses amusemens comme dans ses études.

Les circonstances qui produisirent cette guerre mémorable qui, pendant sept années, embrasa tout le nord de l'Europe, l'Inde et l'Amérique, sont connues de tout le monde et sont d'ailleurs étrangères à mon sujet. Il suffit de rappeler que Frédéric II, s'étant attiré la haine implacable de Marie-Thérèse, par la cession forcée de la Silésie; d'Elisabeth, impératrice de Russie, par ses sarcasmes; de madame de Pompadour (1), qui jouissait alors

(1) Jeanne-Antoinette Poisson, née, en 1720, d'un paysan ou fermier de la Ferté-sous-Jouarre, qui devint boucher des Invalides, et d'une femme entretenue qui vécut avec le fermier-général le Normand de Tournehem, dont elle fit épouser à sa fille le neveu, le Normand d'Etioles. Madame d'Étioles devint maîtresse de Louis XV en 1745 et

de toute la puissance royale, par ses mépris; il se trouva à la fois aux prises avec l'Autriche, la France, la Russie, la Saxe et l'Empire qui paraissaient devoir l'écraser. Tout annonçait la perte inévitable de la Prusse: deux hommes de génie la sauvèrent, et montrèrent à l'univers que la force des états est moins dans le nombre, dans l'étendue et dans la richesse, que dans le courage et le talent de leurs chefs. Si Frédéric, privé dès le commencement de cette guerre et, successivement, de ses meilleurs généraux, mal secondé par quelques-uns, presque dénué de toutes ses ressources en hommes et en argent, dépouillé de la plus grande partie de ses états, abandonné souvent par la fortune et réduit plusieurs fois au désespoir, résista à tant de malheurs, en sortit avec tant de gloire, et surtout avec cette gloire, la plus pure de toutes, que donne l'épreuve de l'adversité, il le dut sans doute à son génie et à la fermeté de son âme; mais il ne le dut pas moins au prince Henri, son frère. La conduite de celui-ci, pendant ces campagnes mémorables, le prouvera assez; et ce récit, en consacrant la gloire de ce grand homme, sera tout à la fois un sujet d'instruction pour les militaires, d'imita-

prit alors le titre de marquise de Pompadour que le roi lui donna: elle mourut à Versailles le 15 avril 1764.

tion pour les princes, et de consolation pour les hommes en général, en offrant ce que la guerre a de plus savant, ce que le dévoûment à sa patrie a de plus constant, et ce que l'humanité a de plus noble et de plus généreux.

Dès que Frédéric connut qu'il ne pouvait plus éviter l'orage qui le menaçait, il prit le parti aussi sage que courageux d'aller au-devant. Sans s'inquiéter du titre d'agresseur que ses ennemis lui donneraient et qui n'était, comme il le dit (1), *qu'un vain épouvantail*, il sentit qu'une résolution prompte et vigoureuse, exécutée avec activité, pouvait seule le sauver. En conséquence, il se décida à les prévenir et à prendre l'offensive sur eux. Certain des dispositions hostiles de la cour de *Dresde*, que sa faiblesse seule retenait encore, et plein du ressentiment de la perfidie de cette cour à son égard en 1744, il se résout à l'attaquer avant qu'elle ait pu renforcer son armée, forte seulement de dix-huit mille hommes. Il pénètre donc en Saxe le 29 août 1756; et par cette soudaine irruption, qui étonne ses ennemis et déconcerte leur plan, il se procure le triple avantage, de porter la guerre chez eux, de couvrir ses provinces, et de s'assurer des

(1) Voyez Œuvres posthumes du roi de Prusse : guerre de Sept-Ans.



ressources en hommes, en argent et en subsistances, sans lesquelles il n'eût pu soutenir la guerre qui allait éclater contre lui. Les Saxons, épouvantés par l'approche des Prussiens, se retirent dans le camp retranché de *Pirna*, sous la forteresse de *Kœnigstein* : le roi les y enferme avec son armée : le maréchal Broun marche avec une armée autrichienne pour les dégager. Frédéric, déjà maître des débouchés qui conduisent de Saxe en Bohême, l'arrête à *Lowositz*, et par le succès de la bataille qu'il lui livre (le 1.er octobre), il force les Saxons, affamés et privés désormais de tout espoir de secours, à capituler le 15 octobre. Dès lors, la Saxe est à lui : Dresde lui ouvre ses portes; il y prend ses quartiers d'hiver et y prépare des moyens de porter des coups plus sensibles à sa principale ennemie, Marie-Thérèse.

(1757) Au printemps, deux armées prussiennes se mettent en mouvement; l'une par la Saxe, conduite par le roi lui-même; l'autre, par la Silésie, commandée par le maréchal de Schwerin. Après de légers combats, elles pénètrent en Bohême sur deux points différens, et se réunissent près de *Prague*.

Jusque-là le prince Henri, servant dans l'armée du roi, à la tête de sa brigade d'infanterie, s'était borné à remplir ses devoirs de manière à mériter

l'estime des troupes et la confiance du monarque. Au commencement de cette campagne, chargé par celui-ci de faire, conjointement avec le prince Maurice de Dessau, des incursions sur les frontières de Bohême vers *Egra*, pour attirer de ce côté l'attention de l'ennemi, il avait rempli cette mission avec une habileté qui avait assuré le succès de ces mesures et secondé puissamment le vaste plan qu'avait conçu le roi. Mais un grand jour est arrivé, une de ces batailles mémorables, où les services sont plus comptés parce qu'ils sont plus décisifs, et où se font les renommées des héros comme les destinées des états. Là, un hasard, une circonstance particulière, selon le caractère et le talent de celui à qui elle se présente, décide quelquefois de la victoire dont le général en chef recueille toujours l'honneur : là, une faute individuelle détruit souvent les plus habiles combinaisons, comme souvent aussi le coup d'œil et l'intrépidité d'un chef particulier viennent sauver l'armée et la gloire du général ; c'est ce qu'on vit dans la journée du 6 *mai*, devant *Prague*. L'armée autrichienne était rassemblée sous le canon de cette place. Le roi de Prusse, qui voulait s'assurer, par la prise de la capitale, la possession de la Bohême, comme celle de *Dresde* lui assurait déjà la Saxe, passe la *Moldaw* pour se réunir au maréchal de Schwerin, qui

trop occupés à poursuivre la gauche des Prussiens. L'armée autrichienne, coupée, fuit alors devant celle du roi; et sa déroute allait avoir des suites plus décisives, si la modestie naturelle et la subordination du prince Henri ne l'eussent fait céder aux avis d'un général plus ancien, mais moins capable que lui (1). Ainsi, la valeur froide et intrépide du prince, son coup d'œil prompt et assuré au milieu des hasards décidèrent de cette journée brillante; et le roi lui dut cette victoire peut-être trop chèrement achetée par la mort du maréchal de Schwerin, de plusieurs chefs distingués et de l'élite de ses soldats, mais qui le mettait dans la position la plus favorable, s'il n'en eût perdu bientôt après les fruits à *Kollin*.

Résistant aux avis de son frère, qui voulait qu'il n'assiégeât point *Prague*, ou qu'il en levât le siége pour réunir toutes ses forces contre le maréchal de Daun (2), le roi de Prusse effaça, par cette dernière journée, tout l'éclat et l'avantage de la première; il

(1) Voyez Œuvres posthumes du roi de Prusse. — Le *Tableau du Règne de Frédéric* II, par M. de Grimoard. — Les relations de la bataille de Prague dans Lloyd, etc.

(2) Léopold, comte de Daun, né en 1705, mort à Vienne le 5 février 1766, fut un général expérimenté, mais souvent trop circonspect. Il a été le *Fabius* de l'Autriche.

fallut lever le blocus de *Prague;* et quoique Frédéric ne voulût pas encore renoncer à se maintenir en Bohême, il dut songer à défendre ses frontières et celles de la Saxe, devenue une de ses meilleures provinces. Sa grande armée, campée sur les deux rives de l'*Elbe* qui la séparait, couvrait la Saxe; et un corps de trente mille hommes, détaché sur sa gauche, devait couvrir la Lusace et maintenir la communication avec la Silésie. Ces dispositions, où l'on ne reconnaît pas le génie militaire du grand Frédéric, fondées sur son obstination à prolonger son séjour en Bohême, et mal secondées d'ailleurs par le prince de Prusse, son frère, préparèrent un nouvel échec à ses armées, et mirent le monarque prussien dans une position qui eût été désespérée, si ses ennemis eussent su profiter de ses malheurs, et, il faut le dire, de ses fautes, et s'ils ne lui eussent laissé le temps de réparer les uns et les autres par des prodiges.

Pendant cette désastreuse retraite, qui coûta plus aux Prussiens que la plus sanglante bataille, le prince Henri commandait un camp volant intermédiaire entre l'armée du roi et celle du prince de Prusse. Trop faible pour pouvoir soutenir et dégager celui-ci, il sut se maintenir contre un ennemi supérieur et échapper aux nuées de Pandoures qui l'assaillirent de toutes parts; et quand le roi fut dé-

cidé à retirer toutes ses troupes sur la rive gauche de l'Elbe, il lui ramena son corps intact et le rejoignit sans échec à *Lowositz*. Mais le bonheur qu'il éprouva d'être sorti aussi glorieusement d'un si mauvais pas, fut bien troublé par tous les malheurs qui signalèrent cette époque. Le prince Henri aimait sa patrie et sa famille, et, à ce double titre, son cœur fut déchiré de tout ce qui se passait alors autour de lui. La sympathie, fondée sur une estime réciproque, avait, autant que les liens de la fraternité, formé la plus tendre amitié entre lui et le prince de Prusse, que le témoignage public représente comme un homme vertueux et éclairé, mais pourtant doué de moins brillantes qualités que ses deux frères. Frédéric, dont l'obstination causa souvent les malheurs et dont l'inflexibilité ternit trop souvent le caractère, ne jugeait point son frère aussi favorablement : il lui tenait peu de compte de ses vertus paisibles; il lui refusait les vertus guerrières que son autre frère lui reconnaissait; et irrité dans cette circonstance par l'adversité et par la conscience de ses propres fautes, auxquelles il devait la plus grande partie de son infortune, il profita du privilége de ceux qui joignent la puissance suprême au commandement militaire : il n'hésita pas à accuser le prince de Prusse de tous les torts, pour s'en justifier lui-même, et il l'accabla du poids de

la plus éclatante disgrâce. Le prince Henri, soit qu'il eût effectivement raison (ce qu'il est hors de mon sujet de discuter), soit que l'amitié l'aveuglât, ne partageait point les sentimens du roi. Il blâmait son jugement, il accusait son injustice; et les larmes que lui coûta la mort de ce frère, qui succomba peu de temps après au chagrin qu'il éprouva de ce traitement(1), augmentèrent son ressentiment. Trop fier et trop généreux pour dissimuler, surtout dans une cause aussi chère, il donna un trop libre cours à son indignation; et son âme qui, comme toutes les âmes élevées, abhorrait le despotisme, s'abandonna trop à cette impression. De là, le peu d'harmonie qui régna souvent entre les deux frères; de là cette aigreur qui se mêla toujours depuis à leurs rapports qui paraissaient les plus intimes, et qui fut même toujours outrée et affectée par le prince Henri; de là, un levain d'animosité qui nuisit quelquefois à la chose publique, et surtout aux destinées du prince. Mais alors Frédéric, abandonné en quelque sorte par la fortune, privé de Schwerin et de Winterfeldt(2), ses plus solides appuis, sentit que le prince

(1) La lettre du roi au prince de Prusse, remplie des plus cruels reproches sur sa conduite et qui décida son départ de l'armée, est du 13 juillet 1757 : sa mort arriva le 12 juin de l'année suivante.

(2) Le général Winterfeldt, le conseil et le favori du

Henri pouvait seul les remplacer. Celui-ci, plein d'amour pour sa patrie, sentit aussi que c'était à lui à en fermer les plaies, et à sauver son pays et son roi de la crise où ils se trouvaient. Tout céda à de si nobles sentimens : tout contribua à les mettre dans le plus beau jour.

Frédéric, impatient de réparer la honte et le désavantage de tant de revers, employa toutes les ressources de l'art et toutes celles de son esprit pour attirer les Autrichiens dans quelque piége dont il pût profiter ; mais ceux-ci, loin de s'y prêter, lui opposèrent la contenance la plus tranquille et la plus imposante, et se bornèrent à prendre une position formidable dans les environs de *Zittaw*. Malgré la nature inexpugnable de ce poste, le roi brûlait d'envie de l'attaquer, et l'on pense même qu'il l'eût fait, si le prince Henri ne l'en eût empêché. Le souvenir du malheur de *Kolin*, qu'il eût pu éviter s'il eût écouté les conseils du prince, le rendit cette fois plus docile. L'impétuosité du roi céda donc à la prudence de son frère qui le préserva de nouveaux re-

roi de Prusse, fut tué au combat de *Gœrlitz*, qu'il perdit le 7 septembre 1757. On le regarde comme l'auteur de la disgrâce du prince de Prusse, sur qui il rejeta les torts qu'il avait lui-même et qu'il fit sacrifier à la vengeance qu'il respirait depuis long-temps contre ce prince.

vers, tandis que sa valeur allait, sur un autre théâtre, lui procurer de nouveaux triomphes.

Après avoir essayé inutilement d'amener les Autrichiens à une bataille, le roi de Prusse, menacé sur ses derrières par l'armée combinée de l'Empire et de la France qui s'avançait vers la Saxe pour le séparer de ses états, prit la savante résolution de marcher lui-même, sans perdre de temps, à ces nouveaux ennemis, laissant le duc de Bevern pour occuper ceux qui menaçaient alors la Silésie. Il les rencontra près de *Rosbach*, lieu qui fit long-temps l'orgueil des Prussiens (1) et qui ne rapelle plus aujourd'hui que l'éclatante revanche que les Français y ont prise sur eux (2). Frédéric, désespérant de forcer à une bataille décisive ses ennemis qui occupaient une position trop respectable, était résolu à leur abandonner les bords de la *Saale* et les frontières de la Saxe

(1) On ne sait pourquoi les Prussiens ont toujours tiré de cette bataille un avantage si insultant pour la nation française, puisque le corps de M. de Soubise n'était qu'auxiliaire de celui du prince de Saxe-Hilburghausen, qui commandait en chef l'armée, composée de plus de moitié d'Allemands.

(2) A *Jena* et *Auerstœdt*, le 14 octobre 1806. Ce dernier champ de bataille n'est qu'à quelques lieues de celui de *Rosbach*.

pour voler au secours plus urgent qu'exigeait la Silésie envahie. Dejà il s'occupait des préparatifs de sa retraite vers *Mersebourg;* déjà il faisait lever les tentes de son camp, lorsque les ennemis vinrent eux-mêmes lui présenter des chances qu'il n'osait plus espérer, et se prendre dans les filets qu'ils pensaient lui tendre. Profitant de la sécurité et du mauvais ordre dans lequel ils marchaient, Frédéric, avec ce coup d'œil d'aigle qui le distinguait, ordonne aussitôt l'attaque. Seydlitz les charge avec sa cavalerie en tête et à dos, tandis que le prince Henri, à la tête de six bataillons qu'il rassemble à la hâte, s'avance pour profiter de la fluctuation qu'il aperçoit dans les colonnes ennemies. Ce mouvement rapide, secondé par la manœuvre de Seydlitz et par l'artillerie prussienne, jette le désordre dans ces colonnes qui ne peuvent se former, décide la victoire la plus complète et change en un instant les destins de la Prusse. Une blessure honorable vint encore ajouter aux nouveaux titres de gloire que le prince acquit dans cette journée, en scellant de son sang ses droits à la reconnaissance de sa patrie. Mais la gloire des combats est incertaine et souvent disputée; celle que donnent la vertu et les procédés généreux est solide et ne se ravit pas. Il était réservé au prince Henri de recueillir l'une et l'autre dans cette bataille. Autant il est hardi, impétueux et re-

doutable dans l'action, autant il est doux, modeste et compatissant quand elle est terminée. Loin de partager l'arrogance et la jactance, signes ordinaires de la faiblesse, dont les Prussiens se croyaient en droit d'accabler les vaincus, le prince Henri, sentant mieux que personne le prix de l'honneur et connaissant surtout celui qu'y mettent les Français, ne paraît s'occuper que de leur faire pardonner une gloire qu'il vient d'acquérir contre une nation qu'il aime, qu'il estime et qu'il combat à regret. Il n'était pas de ces vainqueurs orgueilleux qui ne regardent les hommes que comme les vils instrumens de leur renommée, et qui croiraient leur triomphe incomplet s'ils n'humiliaient ceux que le sort condamne à subir leur loi : le prince Henri veut être aimé de ceux qu'il force à l'admirer et à le craindre. Ainsi le vit-on, le lendemain de la bataille de *Rosbach*, moins occupé de sa blessure que d'adoucir, par les soins les plus nobles, par les attentions les plus recherchées, la honte de la défaite et le malheur de la captivité. Il fit rendre les plus grands honneurs au marquis de Custine, officier-général français, qui mourut à *Leipsick* de ses blessures, et consacra même par un monument sa valeur et celle de sa nation. Informé de la pénurie d'un grand nombre d'officiers français prisonniers, il emprunta des négocians de *Leipsick* l'argent dont il man-

quait lui-même pour le leur distribuer; et ce qui était plus précieux encore pour des Français, parce qu'il touchait à leur honneur, il s'indigna qu'on leur eût ôté leurs épées et ordonna qu'elles leur fussent rendues : c'est ainsi que le prince Henri se fit connaître des Français. Trop grande, trop riche en gloire pour mettre à une simple bataille l'importance qu'y donnent des petits états, qui en attendent leur renommée et leur existence même, cette nation, qui ne fut pas toujours légère et ingrate, fit retentir les louanges de son vainqueur : dès lors le prince Henri lui devint cher, et lorsque par la suite il visita la France, il y trouva le souvenir de ses bienfaits encore entier, et il en recueillit le prix, par tous les témoignages d'estime et d'affection qui lui furent prodigués.

Le roi de Prusse, après la bataille de *Rosbach*, laissa à *Leipsick* le prince Henri blessé, et le chargea du commandement du peu de troupes qui resta dans cette partie; tandis que lui-même, dégagé de ce côté, alla chercher les Autrichiens en Silésie et y produire encore un de ces éclairs de fortune et de génie qui arrivèrent toujours si à propos pour dissiper les orages de sa vie et qui la rendent incomparable.

(1758) Cependant les ennemis opiniâtres de ce roi, le voyant s'affaiblir par ses victoires même, se

refusent à quelques propositions de paix qu'il leur fait parvenir et se préparent à l'attaquer avec une nouvelle fureur. Mais la victoire de *Rosbach* lui avait donné un auxiliaire de plus en faisant renaître cette armée combinée, détruite sous le duc de Cumberland à *Closter-Seven* (1), et qui devint si redoutable sous le duc Ferdinand de *Brunswick* (2), l'un des plus grands hommes de guerre modernes. Frédéric, qui l'avait jugé tel en lui faisant confier ce commandement, n'avait plus auprès de lui que le prince Henri qu'il pût associer à ses projets et sur qui il pût compter pour les seconder. Les services éclatans qu'il venait d'en recevoir, les gages qu'il avait de ses talens, de son courage et de son zèle, le décident à le mettre au seul poste digne de lui, et il lui confie le commandement de sa seconde armée. Dès lors, les deux frères balancent, par la correspondance de leur génie et par le concours de leurs qualités opposées, les chances de cette guerre dont ils deviennent les deux principaux acteurs, et leur gloire devient aussi commune que leur cause.

Frédéric, après avoir ouvert la campagne de

(1) Le 10 septembre 1757.

(2) Ferdinand, duc de Brunswick-Wolfembuttel, oncle du dernier duc régnant, né le 12 janvier 1721, mort à Brunswick d'une attaque d'apoplexie, le 3 juillet 1792.

1758 par la prise de *Schweidnitz*, que les Autrichiens lui avaient enlevé à la fin de la dernière, fit une invasion en Moravie, qui lui fut encore moins heureuse que celle qu'il avait faite l'année précédente en Bohême, et il forma le siége d'*Ollmutz* qu'il fut obligé de lever comme celui de *Prague*. Pendant ce mouvement, le prince Henri était resté en Saxe à la tête d'une armée de vingt-cinq mille hommes, composée des débris de régimens entièrement delabrés par les dernières batailles, et avec laquelle il avait à résister à l'armée de l'Empire, commandée par le prince des Deux-Ponts et forte de cinquante mille hommes de troupes fraîches, dont un corps autrichien, aux ordres du feld maréchal comte de Serbelloni, formait la moitié. Cette situation difficile, qui semblait ne devoir lui présenter que des échecs ou au moins ne lui procurer aucune gloire, fut au contraire, par le parti habile qu'il sut en tirer, l'époque où sa réputation commença à se fixer d'une manière plus certaine.

La guerre défensive, qui paraît moins brillante que l'offensive, parce qu'elle produit des effets moins prompts et des résultats que le vulgaire aperçoit moins, est, sans aucun doute, la partie la plus difficile, la plus savante de l'art de la guerre, et celle qui fait le plus d'honneur au général, parce qu'elle est toute dans la prudence et dans l'esprit de

prévoyance de celui qui la conduit. Peu des plus grands capitaines que nous admirons ont été capables de soutenir ce genre de guerre; et parmi les modernes, je ne vois que M. de Turenne et Guillaume III, prince d'Orange, qui me paraissent y avoir excellé avant le prince Henri et autant que lui.

Sans contredit, le premier principe pour la conduite d'une guerre est de prendre l'offensive sur son ennemi, et c'est ce que personne n'a mieux entendu ni mieux pratiqué que Frédéric II. Mais cette marche, conseillée par l'expérience, par la raison et par les règles de l'art, est celle qui demande le moins de talent; l'homme le moins habile, le moins capable d'une conduite suivie, mais le plus audacieux et le plus téméraire sera souvent celui qui y réussira le mieux. La faculté de choisir son point d'attaque, d'y porter le plus grand nombre de ses troupes et de se mettre toujours ainsi en supériorité vis-à-vis de l'ennemi, l'impression morale du premier choc, tant pour entraîner les siens que pour étonner et souvent effrayer les autres, l'avantage de vivre sur l'ennemi à mesure que l'on avance, la force d'opinion qui seconde si merveilleusement un général entreprenant et tourne souvent en sa faveur les fautes même les plus évidentes; tout concourt à favoriser l'attaquant, à simplifier ses

opérations et à expliquer ces résultats souvent prodigieux qui surprennent l'admiration, surtout quand ce général dispose absolument de la responsabilité des événemens, et qu'il commande à des troupes qui, à l'égalité ou à la supériorité du nombre, joignent l'expérience des hasards et une valeur impétueuse déjà éprouvée. Mais protéger un pays avec des forces inférieures; couvrir ou surveiller tous les points par où l'ennemi peut pénétrer; être prêt partout sans être faible nulle part; lier l'ensemble de ses campemens et de ses marches tellement que l'on prévienne toujours l'ennemi sur le point menacé, ou qu'on l'inquiète lui-même; éviter de prendre soi-même le change, et de donner dans ces fausses alarmes qui fatiguent et épuisent les meilleures troupes, et résister souvent à l'appât d'un avantage trompeur et offert à dessein; profiter cependant de toutes les occasions que l'ennemi présente pour l'entamer; multiplier ainsi les petits avantages sans se commettre ni en venir à de grandes affaires où sa supériorité puisse devenir décisive; faire observer la discipline la plus exacte et le meilleur ordre dans le pays, pour augmenter ses ressources et assurer sa fidélité; entretenir la confiance et l'attachement de ses troupes, malgré la stérilité de ce genre de guerre toujours triste et souvent décourageant pour le soldat; enfin, se faire respecter de l'ennemi par son

activité et sa vigilance, de manière à toujours gagner du temps et lui en faire perdre : voilà ce qu'exige la guerre défensive ; voilà les difficultés qu'elle présente et la tâche que le prince Henri a remplie. Elle était d'autant plus difficile et plus importante, qu'il avait à défendre un pays ouvert de toutes parts, dont le roi tirait ses principales ressources ; et que, non-seulement dans cette campagne, mais dans toutes les suivantes, il n'eut que des troupes nouvelles, ou épuisées et même découragées, qu'il fallait former ou refaire et ranimer, pour les rendre à son frère en état de rétablir ses affaires souvent mauvaises. C'est ainsi que va nous le montrer la suite de ses opérations ; et nous allons entrer avec lui dans une carrière où chaque pas est une leçon et chaque exemple un modèle.

Pendant que le roi de Prusse faisait cette pointe en Moravie, que la plupart des militaires éclairés lui reprochent, le prince Henri était chargé de couvrir, avec cette faible armée de vingt-cinq mille hommes au plus, non-seulement la Saxe, mais encore le pays d'Hanovre, celui de Brunswick et la Hesse, par conséquent la marche de Brandebourg et le cœur des états prussiens. Cette circonstance, qui rend la conduite de Frédéric très-imprudente, l'eût rendue funeste pour lui, s'il n'eût trouvé dans son frère une capacité propre à tirer parti des

plus mauvaises situations, un courage qui ne s'effrayait d'aucun péril; et si le succès du duc Ferdinand, à *Crevelt* (1), n'eût dérangé, dès le commencement de la campagne, les projets de l'armée française.

Le prince Henri avait rassemblé, au milieu de mai, sa faible armée à *Zwickau*, et l'armée de l'Empire s'était réunie, à la fin d'avril, dans le camp de *Bayreuth*. Profitant de l'espèce de léthargie où elle était, il se met en mouvement le 21 mai, tant pour lui ôter, autant que possible, les moyens de venir à lui, que pour seconder les opérations hardies du duc Ferdinand, et il pousse des partis dans le *Voigtland*. Instruit alors que le prince des Deux-Ponts s'avance vers la Bohême, le prince, pour ralentir ses mouvemens et jeter la terreur dans les états qui s'étaient déclarés contre le roi de Prusse, détache le général Driesen qui pénétre en Franconie jusqu'à *Bayreuth*, s'empare de plusieurs villes et lève des contributions dans le pays. Cependant, le prince des Deux-Ponts était arrivé le 19 mai à *Egra*, sur les frontières de Bohême, et descendant

(1) Les Français, commandés par M. le comte de Clermont, prince de la maison de Condé, perdirent la bataille de Crevelt le 23 juin 1758, contre l'armée combinée, commandée par le duc Ferdinand de Brunswick.

l'*Eger*, il s'avance jusqu'à *Saatz* où il fait sa jonction, le 29, avec le corps autrichien destiné à agir avec lui, tandis qu'un corps détaché de l'armée française, aux ordres du général Dombale, marche par la Franconie, qu'il oblige le général Driesen d'évacuer. Le prince des Deux-Ponts passe l'*Eger*; et assuré que le roi de Prusse se décide à quitter la Bohême, il débouche en Saxe et s'avance jusqu'à *Tœplitz*, où il campe le 30 juillet, en même temps que le corps de Dombale marche sur *Hof*, en forçant le général Driesen à se replier sur *Plauen*. Le plan des alliés était de se rendre maîtres de la Saxe et de *Dresde*, et de favoriser la conquête de la Silésie; et les deux corps qui marchaient contre le prince Henri, le regardant comme trop faible pour leur résister, se flattaient déjà de le couper tout à fait de la Lusace et de l'enfermer entr'eux; celui du prince des Deux-Ponts, en l'attaquant de front par *Gieshubel* et *Gottleube*, et celui de Dombale, en repoussant son aile droite et en le prenant à dos. Mais l'habileté de leur adversaire déjoua tous leurs plans et détruisit de si belles espérances. Malgré son infériorité et l'impossibilité où il se trouvait de couvrir toute la frontière de Saxe depuis l'*Elbe* jusqu'à la *Saale*, il parvint, à force de manœuvres savantes et en fatiguant continuellement les ennemis par des attaques partielles qui ne le compromet-

taient jamais et tournaient toujours à son avantage, à retarder leurs progrès, et à gagner le temps nécessaire pour que le roi pût rétablir ses affaires et lui donner du secours.

Dès que les deux corps des alliés s'étaient mis en marche contre lui, le prince Henri avait attiré tous ses détachemens éloignés, et il avait pris position à *Tschopa*, d'où il surveillait également les deux colonnes ennemies, et d'où il était en mesure de se replier sur *Dresde*, avant qu'aucune des deux y arrivât. De là, il leur opposait des détachemens qui les harcelaient sans cesse et retardaient leur marche. D'un côté, il faisait attaquer près de *Zwickau*, par M. de Finck, le général Dombale qui s'avançait et le serrait trop, et il le faisait retirer jusqu'à *Reichenbach*; tandis que d'un autre côté il faisait enlever le poste retranché que les ennemis avaient établi au *Basberg*, qui leur offrait un débouché des *Erzengebirge* dans les plaines de Saxe; et c'est en alliant ainsi, selon les règles de la grande tactique, l'attaque à la défense, qu'il tint près de deux mois dans cette position. Enfin, pressé de près par l'ennemi, qui, d'un côté, s'approchait de plus en plus des rives de l'*Elbe*, et, de l'autre, faisait des progrès dans le *Voigtland* et poussait ses incursions jusqu'à *Leipsick* et *Halle*, il se retire, après lui avoir fait acheter cher

les sept à huit lieues de terrain qu'il lui cède, et vient occuper, le 9 août, le camp de *Dippodiswalda*, formant une chaîne de postes de *Freyberg* à *Pirna* pour couvrir *Dresde* que l'ennemi menace, et laissant un corps à *Waldenburg* pour contenir de ce côté le général Dombale. Il profite avec tant d'art et de prudence de toutes les circonstances du terrain, que, malgré la grande étendue de pays qu'il est obligé d'occuper, tous les corps détachés de son armée peuvent se secourir à temps; et que le trouvant partout, mais en défaut nulle part, ses adversaires n'osent l'attaquer sur aucun point; tandis que lui-même saisit leurs fautes avec une telle habileté, qu'il trouve encore occasion, quoiqu'en retraite, de faire battre, par M. de Kleist, un corps de troupes de l'Empire, posté à *Waldkirchen*.

Bientôt le grand plan des ennemis se développe. Le roi de Prusse, après avoir fait sa retraite de la Bohême et avoir couvert, par quelques troupes, la Silésie, s'était porté sur l'*Oder* contre les Russes qu'il combattit, plutôt qu'il ne les vainquit, à *Zorndorff*, près de *Custrin*, le 25 août. Délivrés pour quelque temps de la présence de ce redoutable adversaire, les Autrichiens se portèrent, avec leur grande armée, par la Lusace vers l'*Elbe*, tandis que le prince des Deux-Ponts et M. de Serbelloni s'avançaient le long des deux rives de ce fleuve, pour

investir les Prussiens. Alors le prince Henri, trop habile pour essayer d'arrêter, par une résistance trop ouverte, les progrès d'ennemis si supérieurs, mais trop courageux pour s'en étonner, se retire avec une lenteur fière et prudente jusqu'aux environs de *Dresde*, et vient camper d'abord à *Sedlitz*, près de Pirna, et le 25 août à *Gahmig;* position d'autant plus convenable, qu'elle lui ménageait les moyens de passer l'*Elbe* et de choisir telle rive qu'il voudrait pour y attendre l'arrivée du roi ou celle du margrave Charles, qui devait lui amener des secours de Silésie. Cependant le maréchal de Daun, qui avait débouché en Lusace avec la grande armée autrichienne, par *Zittaw* et *Gœrlitz*, s'était avancé jusqu'à *Kœnigsbruck*, faisant mine de vouloir passer l'*Elbe* à *Meissen*, pour donner ainsi de l'inquiétude au prince Henri sur ses derrières. Mais il ne prend pas le change : couvert de *Dresde* et de l'*Elbe*, il persiste à conserver sa position. Sa contenance étonne le maréchal de Daun, qui fait la faute de rétrograder pour essayer de passer l'*Elbe* au-dessus de *Dresde*, et vient camper, le 1.er septembre, à *Stolpen*, à quelques lieues de cette ville. — En même temps le prince des Deux-Ponts, au lieu de rassembler promptement son corps d'armée et de tomber sur le prince Henri, s'amuse à attaquer la forteresse de *Sonnenstein*, qui gênait le camp

qu'il avait pris à *Struppen*. Il perd un temps précieux à attendre le maréchal de Daun, et donne au prince Henri celui de se fortifier dans son camp de *Gahmig*, qu'en peu de jours il rend inexpugnable. Le maréchal de Daun faisait cependant des dispositions pour passer l'*Elbe*, près de *Pillnitz*. Son intention était de prendre à dos le prince Henri par ce mouvement, tandis que le prince des Deux-Ponts l'eût attaqué en tête et que le corps de M. de Haddick se fût porté sur son flanc droit; il espérait que le prince ne pourrait ainsi lui échapper. La nouvelle que le maréchal reçut, par M. de Laudhon, de la bataille de *Zorndorff* et de la marche du roi de Prusse, arrêta ses résolutions. Au lieu de se hâter d'exécuter son projet, comme la circonstance devait l'y décider, il hésita; il consulta; il tint, le 10 septembre, un conseil de guerre, ressource ordinaire de ceux qui ne veulent rien entreprendre, et il perdit le moment favorable. Frédéric, averti par son frère du danger imminent où il se trouvait, accourt du *Bas-Oder* avec vingt mille hommes; et après avoir fait sa jonction à *Grossenhayn*, le 9 septembre, avec le maréchal Keith qu'il avait fait venir de Silésie, il s'avance au-devant du maréchal de Daun, le prévient, sur les hauteurs de *Weissig*, campe vis-à-vis de lui à *Schœnfeld*, le 13, et dégage ainsi *Dresde*

et son frère. Telle fut l'issue de cette brillante et utile campagne du prince Henri, où, entouré d'ennemis et agissant sur un diamètre de dix à douze lieues, il ne reçut aucun échec, remporta plusieurs avantages, contint pendant quatre mois, par l'ensemble de ses marches, de ses positions et de ses attaques, des forces si supérieures, et soutint tout l'effort des plus grandes armées ennemies.

Le maréchal de Daun, par son incertitude et sa lenteur ordinaires, avait laissé échapper l'occasion d'écraser le prince Henri, qui, malgré ses savantes combinaisons, devait à la fin succomber. De tout ce grand plan que le général autrichien avait nourri avec tant de complaisance et qui semblait présenter des chances si certaines, il ne lui restait que l'avantage d'avoir forcé les Prussiens à abandonner la Silésie et facilité l'expédition qu'il y avait fait marcher aux ordres du général Harsch pour prendre *Neisse ;* mais il avait devant lui le roi de Prusse, et il savait combien il était difficile de lui échapper. En conséquence, M. de Daun s'était établi dans un poste inexpugnable à *Stolpen*, faisant occuper par M. de Laudhon, sur sa droite, la route de Saxe en Silésie par *Bautzen* et *Gœrlitz*, et il communiquait sur sa gauche, par deux ponts établis sur l'*Elbe*, avec l'armée de l'Empire, campée à *Pirna*. Le prince Henri, avec sa petite armée, tenait tête à

celle-ci dans sa position, derrière la *Muglitz*, entre *Maxen* et *Gahmig*, et communiquait par *Dresde* et par un pont qu'il avait jeté près de *Pillnitz* avec l'armée plus nombreuse du roi, postée près de *Reichenberg* et de *Schœnfeldt*.

On voyait ainsi dans ce moment, autour de *Dresde*, dans un espace de trois à quatre milles d'Allemagne, quatre armées qui semblaient se présenter le défi et n'attendre que le signal du combat; mais ce voisinage même qui, aux yeux vulgaires, paraissait l'annoncer, devait, entre des chefs habiles, l'éloigner, puisqu'aucun parti ne pouvait sans danger réunir ses forces pour attaquer l'autre, et qu'un succès, par cette raison, ne pouvait être décisif d'une part ni de l'autre. Cette considération était encore appuyée par la nature du terrain sur la rive droite de l'*Elbe*, l'un des plus coupés qui se trouvent en Saxe et par conséquent favorable à ceux qui avaient intérêt à garder la défensive. Cependant, l'impatience naturelle de Frédéric et le besoin de secourir la Silésie et *Neisse*, que ses ennemis attaquaient, il est vrai, avec bien de la lenteur, lui faisaient désirer de sortir de cette situation par quelque coup d'éclat. Il ne fallait pourtant pas compromettre de nouveau son frère qui venait à peine de sortir d'un mauvais pas: il fallait encore moins que le roi compromît son armée,

qui était son unique ressource; il fallait aussi éviter la moindre faute, dont le général autrichien était capable de profiter, et l'engager lui-même dans quelqu'une, dont Frédéric profiterait encore plus sûrement. Enfin le roi, après s'être procuré quelques avantages sur l'ennemi, malgré l'infériorité de ses forces; parvenu, par des mouvemens habiles, à donner de l'inquiétude à M. de Daun, sur sa droite qu'il fit replier, ainsi que pour ses magasins de *Zittaw*, en s'emparant de *Bautzen* que ce général n'avait point suffisamment garni, le força à abandonner, le 5 octobre, la position de *Stolpen* et à se retirer sur *Lobau*. Frédéric, continuant sa marche vers la Silésie, s'avance jusqu'à *Hochkirchen* et vient braver l'armée autrichienne en campant vis-à-vis d'elle dans une position désavantageuse, où il paya cher son obstination et ce mépris pour son ennemi, qui ne sied jamais et réussit rarement. Il y éprouva ce qui peut arriver de plus mortifiant pour un général, ce qui même n'est jamais excusable : il fut surpris dans son camp, le 14 octobre. Mais ce prince, qui tirait toujours une nouvelle gloire de ses revers, répara ce malheur honteux, en grand homme, par une retraite plus glorieuse qu'une victoire. Il passe à *Klein-Bautzen* un ruisseau qui coulait derrière son camp, s'arrête à une lieue du champ

de bataille qu'il a perdu, y prend position, et, par cette contenance hardie, il arrête l'ennemi qui n'ose l'attaquer. Jamais dans aucune occasion ancienne ou moderne, le génie du général et la discipline des troupes ne brillèrent dans un plus grand jour; mais l'armée du roi était écrasée. Non-seulement elle ne pouvait poursuivre son objet, mais elle était à la merci de l'armée autrichienne, si le maréchal de Daun eût su profiter de sa victoire; et si le prince Henri, rendant à son frère le secours qu'il en avait reçu, n'eût échappé à la vigilance des ennemis et ne fût accouru près de lui, le 21 octobre, à la tête de sept mille hommes. Ranimé par ce renfort, le roi se met en marche avec une célérité et un secret admirables, pour poursuivre son dessein : il passe les rivières de *Sprée* et de *Lobau*, tourne l'aile droite du maréchal de Daun, arrive en deux marches à *Gœrlitz*, pénètre en Silésie et fait lever le siége de *Neisse*. Pendant cette marche, l'une des plus savantes et des plus heureuses de cette guerre si féconde en événemens et en leçons, le prince Henri fut encore au poste le plus périlleux et le plus difficile. Il commanda l'arrière-garde; il exécuta avec succès le passage des deux rivières de la *Neisse* (1) et de la *Queiss* de-

(1) Il ne faut pas confondre cette rivière de *Neisse* avec

vant un ennemi supérieur; et tout l'art du général Laudhon (1), qui le harcelait sans cesse, ne put l'entamer. *Ce ne fut*, dit le roi de Prusse, *qu'une bataille pendant toute la route. S. A. R. le prince Henri, qui commandait l'arrière-garde, fit de si bonnes dispositions en soutenant les brigades réciproquement, en posta d'autres si à propos, afin de recevoir celles qui se retiraient pour continuer leur chemin, qu'il n'y eut que du temps de perdu.* Tel est le témoi-

---

celle qui coule en Silésie, et sur laquelle sont bâties les forteresses de *Glatz* et de *Neisse*. Celle dont il est question, dans cette occasion, prend sa source dans les montagnes de Bohême qui séparent ce royaume de la Lusace, près de *Reichenberg*, traverse les deux Lusaces en coulant parallèlement à la *Queiss* et au *Bober*, et se jette dans l'*Oder* à *Schudlow*, entre *Francfort* et *Crossen*. L'autre prend aussi sa source en Bohême, non loin du comté de *Glatz* qu'elle traverse, tourne ensuite vers la droite et va se jeter dans l'*Oder*, entre *Oppeln* et *Brieg*.

(1) Gédéon, baron de Laudhon, né en Livonie en 1716, vint d'abord offrir ses services à Frédéric II, roi de Prusse, qui le dédaigna et qui eut à s'en repentir; car il devint l'un des meilleurs généraux de l'Autriche. Il joignait, à de grands talens militaires, une simplicité et un désintéressement extrêmes. Il mourut, en juillet 1790, au quartier-général de l'armée autrichienne dont il était venu réparer les revers contre les Turcs.

gnage que le roi rend à son frère dans son histoire de la guerre de Sept-Ans.

Le prince Henri conduisit et couvrit ainsi l'armée jusqu'après le passage de la *Queiss*, où il s'en sépara pour aller, à la tête de quinze mille hommes, remplacer, dans le poste important de *Landshut*, le général Fouquet qui marcha avec le roi au secours de *Neisse*. Cette place fut dégagée par son approche, et les Autrichiens en levèrent le siége avec autant de désordre que s'ils avaient été battus.

Frédéric, qui, par la faiblesse de ses moyens, ne pouvait couvrir un point sans en dégarnir un autre, n'est pas plutôt rassuré sur le sort de la Silésie, qu'il a de nouvelles inquiétudes pour la Saxe. Ce prince, dont l'activité seule pouvait embrasser l'ensemble d'une telle guerre, y revole avec le prince Henri, qui n'avait pu laisser, pour sa défense, qu'un faible corps aux ordres du général Itzenplitz, mais dirigé par le général Finck, qui, doué de plus de talens, prit le commandement, quoique le plus jeune, et se montra le digne lieutenant du prince. Le maréchal de Daun avait compté profiter de l'éloignement de celui-ci et du roi pour s'établir en Saxe par la prise de *Dresde*, et réparer ainsi la faute qu'il avait commise en laisssant échapper ce dernier. Il est retardé, dans l'exécution de cette en-

treprise, par la sage conduite du général Finck et par la fermeté du comte de Schmettau, gouverneur de cette place. Il perd du temps ; le roi et son frère, qui n'en perdaient jamais, reviennent en Saxe et rentrent à *Dresde*, d'où le maréchal, intimidé par ce retour précipité, s'était déjà éloigné, le 16 novembre, pour rentrer en Bohême. Le prince Henri reprend alors paisiblement le commandement de l'armée dans la Saxe, dont la conservation lui était principalement due, et il y établit ses troupes, depuis *Pirna* jusqu'à *Gera*, dans des quartiers d'hiver où il ne les laissa que le temps nécessaire pour se refaire de la fatigue de la pénible campagne qu'elles venaient de terminer, et pour préparer d'autres entreprises.

(1759) Le prince Henri ouvrit, par l'offensive, la campagne de 1759, regardée avec raison comme la plus belle qu'il ait faite.

Frédéric, de *Breslau* où il avait passé l'hiver, avait concerté, avec son frère et le duc Ferdinand de Brunswick, un plan d'opérations qui, liant toutes les parties de la ligne qu'occupaient leurs trois armées depuis l'*Oder* jusqu'au *Rhin*, devait éloigner de ses états le théâtre de la guerre et l'établir au centre de l'Empire entre le *Danube* et le *Mein*. Le point principal était de s'emparer de *Francfort sur le Mein*, où les Français s'é-

taient établis pendant l'hiver, et, par la prise de cette place, qui aurait coupé la communication des deux armées françaises, dont l'une occupait le *Bas-Rhin* et l'autre les bords du *Mein*, de les empêcher de donner aucun secours à leurs alliés. Le duc Ferdinand de Brunswick était chargé de l'exécution principale; le prince Henri devait le seconder, tandis que le roi, réduit à la défensive en Silésie et sur les frontières de la Marche, contiendrait les Autrichiens et surveillerait les Russes qui se rassemblaient en Pologne.

Dès la fin de février, un corps de troupes autrichiennes et de l'Empire, sous les ordres de M. d'Arberg, s'était avancé en Thuringe pour se lier au corps français qui occupait *Francfort*, et avait donné de la jalousie au prince Henri et au duc Ferdinand: ils résolurent de déloger ces troupes qui les importunaient. Celui-ci fit avancer le prince héréditaire, son neveu, qui chassa les Autrichiens et les contingens de l'Empire du territoire de la Hesse, au-delà de *Hersfeldt*. Le prince Henri détacha, de son côté, le général Knobloch qui prit *Erfurth*, et poursuivit les généraux ennemis Guasco et Reidesel à travers la forêt de Thuringe jusqu'à *Ilmenau*, et il envoya M. de Kleist lever des contributions jusqu'à *Fulde*. Mais le succès de ces

excursions ne procura aux Prussiens qu'un court avantage, en retardant seulement les opérations de leurs ennemis, qui se mirent en mouvement dès que ces détachemens furent retirés, reprirent le pays dont ils venaient d'être chassés et rétablirent leur communication. Il était urgent de la détruire pour l'exécution du plan dont on a parlé. Le duc Ferdinand se décide donc à se porter en avant avec le gros de son armée qu'il rassemble dans la Hesse. En même temps, le prince Henri, pour faciliter ses opérations, fait une diversion en Franconie, où il fait attaquer, au mois de mars, la ligne des quartiers d'hiver de l'armée autrichienne et de celle de l'Empire dans le pays de *Bayreuth*, la rompt; et après avoir fait pousser jusqu'à *Bamberg* les généraux ennemis d'Arberg, Broun et Campitelli, avoir ruiné plusieurs de leurs magasins et levé des contributions, il fait rentrer ses troupes à *Zwickau*, en Saxe. Cette expédition, aussi promptement exécutée qu'habilement conçue, débarrasse le duc Ferdinand de l'armée de l'Empire qui gênait ses mouvemens, et lui donne la liberté de suivre son projet contre l'armée française. Encouragé par le souvenir de *Crevelt*, le duc l'attaque avec confiance près de *Bergen*, le 13 avril; mais il y trouve d'autres dispositions. Il est battu par le duc,

depuis maréchal de Broglio (1), et tout le plan de la campagne est renversé de ce côté.

Cependant le roi, réduit à une défensive peu conforme à son caractère, mais nécessitée par l'état de son armée et par la situation de ses ennemis, avait cherché à s'en distraire par quelqu'entreprise qui ralentît leurs opérations et lui fît gagner du temps, seul avantage qu'il pouvait espérer dans la position critique où il se trouvait. En conséquence, il avait fait partir de *Glogau*, le 23 février, un détachement qui avait détruit, à *Posen* et sur la *Wartha*, les magasins de l'armée russe, dont cette opération retarda la marche de quelques mois. En même temps, pour occuper les Autrichiens et faciliter les mouvemens du duc Ferdinand et du prince Henri, il avait fait marcher son armée principale du côté des montagnes qui séparent la Silésie de la Bohême, et l'avait cantonnée, au mois de mars, entre *Schweidnitz* et *Lœwenberg*. Cette position avait attiré l'attention du maréchal de

(1) Victor-François, duc de Broglio, né le 19 octobre 1718, chevalier des ordres; prince du Saint-Empire, en récompense du gain de la bataille de *Bergen;* maréchal de France le 16 décembre 1759, dignité qu'avaient obtenue son père et son grand-père, mort à Munster en 1804, au moment où il se disposait à rentrer en France, d'où la révolution l'avait forcé de s'éloigner.

Daun, qui, avec la grande armée autrichienne, s'était établi en Bohême, sur les frontières de la Silésie, entre *Trautenau* et *Schatzlar*, vis-à-vis du roi, et n'avait laissé, sur celles de Saxe, qu'un corps de quinze à vingt mille hommes, aux ordres du général Gemmingen, pour couvrir toute la partie depuis l'*Elbe* jusqu'à *Egra*. Le prince Henri, qui lui était opposé et qui ne laissait jamais échapper une faute de son ennemi, aperçut promptement tout le parti qu'il pouvait tirer de cette disposition; et dès que la saison rendit les débouchés praticables, il conçut le projet de pénétrer en Bohême, de détruire tous les magasins que les Autrichiens y avaient établis, et de se tourner, après, vers l'armée de l'Empire pour en faire autant. En outre de l'avantage principal de paralyser l'ennemi en lui coupant les vivres, ces expéditions présentaient celui d'aguerrir les troupes de l'armée du prince, composée en grande partie de recrues, en les accoutumant à voir l'ennemi. Car, à moins de commander une armée qui a une supériorité décidée de nombre et de tactique, rien n'est plus utile pour former des troupes, et en même temps pour acquérir cette force d'opinion si utile et même si prépondérante à la guerre, que d'engager fréquemment de petits combats et de se ménager des avantages partiels, mais répétés, qui, sans

compromettre le tout, mettent tous les corps de son armée successivement en jeu, les familiarisent avec le danger et réveillent continuellement leur émulation.

Les meilleures dispositions furent faites pour assurer le secret, l'âme de toutes les expéditions militaires, particulièrement de celles qui tendent à surprendre l'ennemi, et en même temps pour établir l'ensemble également nécessaire dans l'exécution.

Le 14 avril, le prince rassembla, dans des cantonnemens, les troupes qui étaient en quartier à *Dresde*, et se porta à *Gros-Sedlitz*. Le corps de *Chemnitz* se réunit au *Marienberg*; et celui de *Zwickau* y resta pour observer l'armée de l'Empire; de sorte qu'il était également difficile aux uns et aux autres de connaître le point menacé. Il rassembla ainsi, sans qu'on s'en doutât, un corps de seize mille hommes, formant deux divisions.

Les Autrichiens avaient distribué leurs troupes depuis *Leitmëritz* jusqu'à *Egra*, derrière la rivière de ce nom, leur avant-garde occupant les débouchés dans les gorges des montagnes. Leur seul poste considérable était au *Basberg*, sur le chemin qui conduit de *Chemnitz* à *Saatz*. Il était gardé par trois mille hommes : deux mauvais chemins parallèles y conduisaient. On y fit filer des

troupes légères, qui prirent ainsi à dos le corps ennemi. Le général Hulsen, chargé de cette expédition, fit prisonnier le général autrichien Reinhardt, plus de deux mille hommes avec leurs canons; et ne trouvant point de corps intermédiaire entre ce poste et la ligne ennemie, il pénétra jusqu'à *Saatz*, où il ruina le magasin le plus considérable des Autrichiens dans cette contrée; il en fit autant à *Brix* et à *Worwitschan*.

Le 15 avril, le prince pénètre en Bohême par *Peterswalde* et *Tœplitz*. Son avant-garde repousse les postes avancés de l'ennemi; et de *Linay*, où il s'arrête, il pousse des détachemens, à *Leitmeritz*, *Buddin* et *Libochowitz*, qui détruisent tous les magasins et brûlent tous les bateaux qu'ils trouvent sur l'*Elbe*. Le maréchal de Daun, s'apercevant trop tard de la faute qu'il avait faite en ne couvrant pas assez les magasins de la Bohême, détache, à la première nouvelle de l'invasion du prince Henri, le général Beck avec douze mille hommes, pour s'opposer à ses progrès; mais le coup était frappé: le prince avait repassé les montagnes; et le 22, toutes les troupes prussiennes étaient rentrées en Saxe. Ainsi se termina, en moins de huit jours, cette opération importante, dont le succès fut dû à la précision des dispositions du prince, qui lui donnèrent toute

la célérité qui seule pouvait la faire réussir, et dont le résultat fut de mettre les Autrichiens hors d'état d'agir de plusieurs mois dans cette partie, en les privant de leurs subsistances.

Cette expédition n'était que le prélude de celle plus importante que le prince méditait; mais elle en était le préliminaire nécessaire; car il lui eût été impossible de porter, comme il le fit, toutes ses forces en Franconie, s'il n'avait mis la Saxe, qu'il fallait abandonner momentanément, à l'abri de toute entreprise de la part des Autrichiens, en détruisant leurs magasins en Bohême. D'un autre côté, il était urgent pour lui d'agir contre l'armée de l'Empire avant qu'il se fût affaibli par le détachement qu'il devait envoyer contre les Russes, et de prévenir les desseins qu'elle pouvait former, tant contre le duc Ferdinand que contre lui-même, depuis qu'elle venait d'être jointe par un corps autrichien, et que le succès de la bataille de *Bergen* avait rouvert sa communication avec l'armée française.

Le prince Henri était instruit que cette armée s'était réunie, une partie à *Hoff* et dans les environs de *Culmbach*, et une autre, plus forte, près de *Mœnschberg*, dans le margraviat de *Bayreuth*, où elle avait fortifié avec beaucoup de soin, un camp qui paraissait destiné à servir de point de

réunion à toute l'armée, pour pénétrer de là dans les montagnes, nommées *Ertzengebirge*. Deux corps considérables, postés en avant, couvraient cette position, l'un sous les ordres du général Macquire, sur la droite d'*Ascha;* l'autre sous ceux du général Riedt, sur la gauche, vers *Lœbenstein*, près de la forêt de *Franconie* ou *Frankenwald*, dans le comté de *Reuss*. En conséquence, le prince Henri concentra, dans les premiers jours de mai, la plus grande partie de son armée à *Zwickau*, et il se mit en mouvement sur trois colonnes. Le général Finck, avec neuf bataillons, un régiment de cuirassiers, et quelques escadrons de hussards, se porta vers *Eger* ou *Egra*, pour inquiéter le corps du général Macquire de ce côté, et de là dans le pays de *Bayreuth*, dans l'intention de couper la retraite aux troupes de l'Empire, établies à *Ascha*. Le général Knobloch s'avança en même temps de *Gera* dans le pays de *Bamberg*, avec six bataillons, quatre cents cuirassiers, et trois escadrons de hussards, et se dirigea par *Saalbourg* et *Lœbenstein*, contre le général Riedt. Le 5 mai, le prince se mit lui-même en marche de *Zwickau*, et s'avança par *Œlsnitz* et *Plauen* sur *Hoff*, pour attaquer l'ennemi de front s'il l'attendait de pied ferme, ou pour le poursuivre vivement s'il se retirait. A peine le général Mac-

quire aperçut-il l'avant-garde du général Finck, qu'il quitta sa position près *Ascha*, et le château de *Sorge*, et fit sa retraite par *Egra*. Le général Finck fut alors dirigé sur *Weissenstatd*, pour le couper de *Mœnschberg*, où campait l'armée de l'Empire, ce qui réussit tellement, que ce corps toujours battu fut forcé de se retirer vers le Haut-Palatinat, sur *Nuremberg*. Le duc Ferdinand, avec qui le prince Henri avait concerté son mouvement, faisait, en même temps, marcher quelques troupes de son côté; de sorte que, secondé par l'apparition subite d'un détachement que le duc poussa jusqu'à *Konigshoffen*, le général Knobloch délogea les ennemis de poste en poste, depuis *Lœbenstein* et *Frankenwald* jusqu'à *Leichtenfels* et *Bamberg*, où il enleva le principal magasin de l'ennemi. Le prince Henri marchait au centre de ces deux corps, avec le gros de l'armée. A son approche, les ennemis abandonnent les positions qu'ils occupent près de *Hoff*, et celle qu'ils avaient préparée à *Mœnschberg*. Les défilés qui devaient favoriser leur retraite, tournés par les corps qui marchaient sur des directions différentes, leur deviennent inutiles. Le général Reidesel, qui faisait l'arrière-garde et qui essaie de tenir à *Leitkochhof*, est fait prisonnier avec son corps entier; et toute l'armée ennemie se retire précipi-

tamment sur *Nuremberg*, où elle s'arrête derrière un camp retranché. Le prince Henri ayant réuni tous ses corps près de *Bamberg*, le 16, détache encore en avant le général Knobloch pour détruire tous les magasins ennemis, en descendant le *Mein* jusqu'aux portes de *Wurtzburg*, et pousse même des partis aux environs de *Forckheim*, pour inquiéter l'ennemi dans son camp de *Nuremberg*. Lui-même, campé à *Saxendorf*, entre *Bayreuth* et *Bamberg*, y resta, huit jours, dans une inaction apparente, pendant laquelle il fit détruire ou enlever tout ce que contenaient les magasins de l'ennemi, et tout ce que le pays pouvait lui fournir. Il aurait pu lui porter de plus grands coups encore. L'effroi causé par ses progrès était tel que le prince des Deux-Ponts, n'osant l'attendre même dans son camp retranché de *Nuremberg*, se disposait déjà à se retirer au-delà du *Danube*. Mais le prince Henri sut s'arrêter dans ses succès, ce qui est souvent plus difficile et plus beau que le succès même, et il sut résister à l'attrait de la victoire. Sans rechercher cette vaine gloire attachée aux batailles, à laquelle les généraux ordinaires sacrifient si légèrement la vie des hommes, il se contenta d'avoir réduit pour long-temps cette armée à l'inaction, et à l'impossibilité de venir le combattre; et il s'en applaudit d'autant plus

que, par l'habileté de ses combinaisons, il avait atteint son but en ménageant le sang de ses soldats. La prudence ne lui permettait pas d'aller plus loin, et il ne pouvait laisser plus long-temps la Saxe dégarnie. Déjà les Autrichiens, comptant sur son éloignement, faisaient des excursions dans les *Ertzengebirge;* le général Brentano avait occupé *Zwickau,* et faisait même des courses jusqu'à *Chemnitz* et *Altenburg.* Sur cette nouvelle, le prince Henri détacha contre lui les généraux Finck et Schenkendorf, qui l'eurent bientôt éloigné, et lui-même fit, dans le meilleur ordre, sa retraite vers la Saxe, tant pour se garantir de nouvelles attaques, que pour se mettre aussi en mesure contre les Russes, qui faisaient des mouvemens sur la *Wartha.* Il ramena son armée, couverte de butin, à *Zwickau,* le 28 mai, et il termina en trois semaines cette expédition glorieuse, plus importante que le gain d'une bataille, et qui, en faisant plus de mal à l'ennemi, donnait au roi les moyens de former des entreprises qui eussent réussi, si elles eussent été conduites avec plus de sagesse.

Le premier soin du prince, après sa rentrée en Saxe, fut d'envoyer, par la Basse-Lusace, le général Hulsen, avec neuf mille hommes, pour renforcer l'armée du comte de Dohna, chargé de couvrir la Nouvelle-Marche contre les Russes. Il fit en

même temps marcher le général Finck, avec quatre mille hommes, sur *Dresde*, pour augmenter la faible garnison qui était restée dans cette place et la garantir contre l'armée du maréchal de Daun, qui eût pu s'en emparer s'il eût mis plus de vigueur dans ses entreprises. Le prince resta avec le gros de son armée dans la position de *Tschopa*, tandis que le roi, toujours sur la défensive, observait M. de Daun, de sa position près de *Landshut*. Le prince Henri, apprenant le mauvais succès de l'expédition de M. de Dohna contre les magasins des Russes sur la *Wartha*, et sa marche rétrograde devant l'armée russe qui le reconduisait sur l'*Oder*, se rapproche de *Dresde*; et jugeant, aux mouvemens des généraux Laudhon et Haddiek, qu'ils voulaient faire leur jonction avec cette armée, par la Lusace, il passe, le 19 juillet, l'*Elbe* au-dessous de *Pirna*, et s'avance jusqu'à *Kamentz* et *Konigswartha* pour les surveiller; sans perdre de vue la Saxe qu'un autre corps menaçait.

Bientôt la perte de la bataille de *Zullichau* (1)

(1) Cette bataille, qui porte aussi le nom de *Kay* et de *Pallzig*, fut gagnée le 23 juillet 1759, par l'armée russe commandée par le comte de Soltikow, sur le corps prussien aux ordres du général de Wedel.

change la face des affaires, en ouvrant aux Russes le cœur des états prussiens, la marche de Brandebourg et le chemin de la capitale. Il fallait arrêter leurs progrès et empêcher leur jonction avec l'armée autrichienne. Frédéric, qui avait l'expérience que jusqu'ici sa présence avait, dans tous les cas critiques, fait pencher la balance en faveur de ses armes, forme aussitôt le projet de marcher lui-même sur les rives de l'*Oder* et d'écraser les Russes, avant l'arrivée du corps auxiliaire autrichien qui doit les joindre. Il rassemble donc son armée à *Sagan*, où il ordonne au prince Henri d'y conduire son corps d'armée, à la réserve de neuf mille hommes que ce dernier laisse sous les ordres du général Finck, pour la défense de *Dresde* et de la Saxe, devenues, en ce moment, d'une importance secondaire. Le prince joint de sa personne, le 28 juillet, à *Schmotseiffen*, le roi qui lui donne le commandement de l'armée de Silésie, comme *étant le seul*, selon ses propres expressions, *à qui on pût la confier* (1); et, laissant ainsi à son frère le soin de contenir la grande armée autrichienne, postée vis-à-vis de lui à *Lauban*, Frédéric se rend le 29 à *Sagan*, d'où il se met en marche pour

---

(1) Voyez Œuvres posthumes du roi de Prusse: Histoire de la guerre de Sept-Ans.

prévenir la jonction du corps autrichien avec les Russes. Mais il n'atteint que l'arrière-garde du général Laudhon qui, lui dérobant une marche, arrive, le 3 août, avec dix-huit mille hommes, la plupart de cavalerie, au camp des Russes, près *Francfort sur l'Oder*. La résolution du roi n'en est point ébranlée; il ne sent que plus fortement la nécessité et le désir de combattre les Russes au plutôt. Il attire à lui M. de Finck de la Saxe qui reste alors entièrement dégarnie, et il poursuit sa marche dans l'intention de décider promptement la crise violente où il se trouvait. Frappé des dangers qu'il va courir et des malheurs qui menacent l'état, s'il y succombe, il fait un testament par lequel il nomme le prince Henri tuteur de l'héritier de la couronne, encore enfant; et certain de trouver dans ce frère, digne de lui, toute la magnanimité et toute la fermeté nécessaires dans de si graves circonstances, Frédéric, prévoyant le cas où il serait tué ou fait prisonnier, lui enjoint de ne conclure, sous aucun prétexte, une paix honteuse pour la maison de Brandebourg. Après avoir ainsi rempli ses devoirs de roi, il ne pense plus qu'à ceux de général. Il passe l'*Oder* et attaque, le 12 août, l'armée austro-russe dans la position qu'elle avait prise à *Cunersdorff*, près de *Francfort sur l'Oder*. Tant de grandeur d'âme

et d'héroïsme semblait promettre le succès. Mais la fortune et surtout celle des batailles, qui n'est pas toujours pour le plus méritant ni même pour le plus habile, le trahit dans cette journée. Le roi de Prusse perd la bataille (1) qu'il avait le mieux disposée : il est vaincu pour avoir voulu pousser trop loin la victoire, et il creuse l'abîme qu'il avait voulu éviter. La déroute complète de son armée met le comble à ses malheurs : jamais, depuis le commencement de cette guerre dont les chances varièrent si souvent, il ne s'était trouvé dans une situation si désespérée ; et tout était perdu, sans la mésintelligence, trop ordinaire, des généraux alliés, et surtout sans la présence d'esprit et l'habileté avec lesquelles le prince Henri sut en profiter.

Le prince était resté, comme on l'a vu, en Haute-Lusace, avec une armée de moitié inférieure, opposée à la grande armée autrichienne qui, établie le long de la *Neisse*, depuis *Mark-Lissa* jusqu'à *Guben* et *Muhlrose*, menaçait la Silésie, couvrait les opérations de l'armée de l'Empire

(1) La bataille de *Cunersdorf* ou de *Francfort*, sur l'*Oder*, gagnée le 12 août 1759, par l'armée austro-russe (les Russes commandés par le maréchal de Soltikow, les Autrichiens par le général Laudhon) sur les Prussiens commandés par le roi en personne.

contre la Saxe toute dégarnie, et qui, communiquant avec l'armée russe, pouvait, par sa jonction avec elle, anéantir pour jamais la monarchie prussienne. Chacun de ces trois objets méritait toute la sollicitude du prince ; mais le dernier l'emportait. Malgré toute la constance que Frédéric montrait dans cette circonstance, la plus critique de sa vie, il s'attendait à tout ce qu'il y avait de plus funeste. Il était déjà résigné à voir triompher l'ennemi sur plusieurs de ces points, dont le moindre était de la plus grande conséquence pour lui : cependant, tous furent sauvés ; et ce résultat, si inattendu, fut l'ouvrage du prince Henri, dont la conduite mérite autant d'être étudiée que louée.

Pendant que les Russes s'avançaient vers *Francfort* et que le roi marchait à leur rencontre, le maréchal de Daun, qui leur avait envoyé, sous les ordres du général Laudhon, le renfort considérable, qui leur fut si utile, s'était contenté de protéger les mouvemens de l'armée de l'Empire, qui s'était emparée de *Leipsick*, *Wittemberg* et *Torgau*, et de faire quelques démonstrations sur les frontières de la Silésie, du côté de *Schweidnitz*, par lesquelles il n'avait donné le change, ni au général Fouquet posté à *Landshut*, ni au prince Henri. Dès que le général autrichien apprit le succès de la bataille de *Cuners-*

dorf, il voulut détruire les reproches très-fondés que le général russe lui faisait sur son inaction, ou plutôt il voulut, comme il n'est que trop commun entre alliés, profiter des succès dont il avait laissé jusque-là tous les risques à celui-ci. Il se mit donc en mouvement par sa gauche, qui avait le chemin ouvert à travers la Basse-Lusace; et il s'avança, le 19 août, jusqu'à *Triebel*, où il resta quelque temps, encore dans une inaction apparente, mais justifiée par l'espoir de faciliter la soumission entière de la Saxe et de faire tomber *Dresde*, en le privant de tout secours par cette position. Le prince Henri, devinant que le maréchal de Daun voulait réaliser ce projet favori qu'il avait fait échouer l'année précédente, se mit en devoir de s'y opposer encore. Si des incidens fortuits l'empêchèrent d'y réussir complètement; si les ordres trop précipités du roi au gouverneur de *Dresde* et l'obéissance encore plus précipitée de celui-ci, entraînèrent la perte de cette place; du moins le prince Henri parvint-il, malgré le maréchal de Daun, à transporter de nouveau le théâtre de la guerre en Saxe, d'où celui-ci comptait l'éloigner pour l'établir dans le cœur des états prussiens; et il parvint à lui donner le change par les savantes manœuvres que nous allons décrire.

A la nouvelle de la défaite du roi à *Cuners-*

dorf, le prince Henri sentit que la destinée de l'état était dans ses forces et surtout dans l'emploi qu'il en saurait faire. Séparé de toute communication avec son frère par deux grandes armées; réduit à combattre plus de quatre-vingt mille hommes avec vingt-cinq mille; privé de ressources irréparables par la perte de *Dresde* et par celle de la Saxe qu'il voyait au moment de tomber toute entière au pouvoir de l'ennemi; il ne désespère pas de la patrie. Ces circonstances malheureuses, qui sont la vraie pierre de touche du courage et du génie, donnent un nouvel essor au sien et lui inspirent un plan que celui-là seul pouvait concevoir, qui se sentait capable de l'exécuter. La connaissance du caractère de son adversaire, qui doit être la principale étude d'un général, fut aussi la première base de ses mesures. Comptant sur la circonspection extrême, et l'on peut dire imperturbable, du maréchal de Daun, il imagina de lui faire croire qu'il voulait, à tout prix, opérer sa jonction avec le roi, dans la persuasion que le général autrichien, donnant dans ce piége, ne manquerait pas d'attirer à lui tous les corps détachés qu'il tenait le long de la *Neisse*, depuis *Mark-Lissa* jusque près de *Muhlrose*. Cette réunion opérée, le prince devait en profiter pour menacer les magasins de l'ennemi dans la Haute-Lusace, le forcer

ainsi à évacuer la basse ; et dès lors il devait, selon les circonstances, ou faire sa jonction avec le roi, ou, ce qu'il préférait, se frayer le chemin de la Saxe. Mais comme cela était fort difficile, il fallait user de ruses et faire prendre le change au maréchal de Daun qui lui barrait le chemin : il fallait aussi gagner quelques marches sur lui. *Tout cela s'exécuta avec toute l'habileté possible, par les plus belles manœuvres que l'on ait faites dans cette guerre*, selon le témoignage d'un écrivain militaire (1) qui n'est pas suspect d'adulation.

Après avoir, pendant quelque temps, incommodé, de son camp de *Schmotseiffen*, le maréchal de Daun par ses partis et l'avoir harcelé continuellement sans faire de son côté la moindre perte, le prince Henri fait mine de vouloir descendre le *Bober* pour se joindre au roi : en conséquence, il fait avancer jusqu'à *Sorau* un corps de douze mille hommes, aux ordres du général Ziethen, qu'il suit lui-même, le 29 août, jusqu'à *Sagan*, remettant au général Fouquet, qui était à *Landshut*, la direction des troupes qu'il laisse dans la position de *Schmotseiffen*. L'apparition soudaine du général Ziethen,

(1) Campagnes de Frédéric II, roi de Prusse, de 1756 à 1762, par M. de W. (Warnéry.)

au milieu des ennemis, fait l'effet que le prince en attendait. Le maréchal de Daun, croyant que toute l'armée prussienne suit le corps, rappelle à lui plusieurs de ses divisions détachées dans la Haute-Lusace, se retire d'abord derrière la *Neisse* et va camper, le 29, à *Muska*. Cependant, revenu de sa première frayeur, honteux de sa méprise, et rassuré surtout par l'approche des Russes qui s'avancent jusqu'à *Lieberose*, en le menaçant de se retirer tout à fait s'il ne les soutient, il repasse la *Neisse*, s'avance, le 31, jusqu'à *Forsta*, et forme le dessein d'enlever, près de *Sorau*, le corps de Ziethen; mais celui-ci lui échappe habilement et rejoint le prince à *Sagan*.

Le prince Henri, content d'avoir attiré toute l'attention de M. de Daun sur ce point, et de l'avoir forcé, par ce mouvement, à dégarnir la Haute-Lusace, dirige aussitôt sa marche de ce côté, ne se proposant rien moins que de tourner la droite du maréchal, de le couper de ses magasins dans cette partie, et de rentrer en Saxe avant lui. Le 5 septembre, il décampe de *Sagan* et passe le *Bober* à *Lœwenberg* et la *Queiss* à *Lauban*. Il fait déloger, par MM. de Ziethen et de Stutterheim, un corps de vingt mille hommes que M. de Daun avait laissé près de *Mark-Lissa*, aux ordres du général Deville, tant pour observer celui que le

prince avait à *Schmotseiffen*, que pour lui tenir libre la communication avec la Bohême, d'où il tirait ses vivres; il pousse des détachemens vers *Zittau*, *Bœmisch-Friedland* et *Gabel*, où ils ruinent plusieurs magasins et font un millier de prisonniers, et continue sa marche jusqu'à *Gœrlitz*, où il arrive le 13. Cependant, M. de Daun, étonné, déconcerté par l'activité et par les rapides progrès du prince *qu'on devait*, au dire des Autrichiens, *laisser chomer sur le Bober*, décampe de *Sorau* le 9, et marche en toute hâte à *Bautzen*, où il arrive, le 13, s'estimant heureux de n'avoir essuyé, jusque-là, aucune perte. Déjà, par ces mouvemens, la communication des deux grandes armées ennemies était interrompue; celle du roi avec son frère, rétablie. Le prince Henri s'était tiré d'une défensive pénible et périlleuse pour prendre sur ses ennemis tout l'avantage de l'offensive; il avait même pu renforcer l'armée du roi et le mettre à même de sortir de l'espèce de léthargie où le tenaient ses revers et la contenance de ses ennemis. Mais le prince qui, comme César, savait qu'à la guerre rien n'est fait tant qu'il reste à faire, veut encore tourner la gauche de M. de Daun, arriver avant lui sur l'*Elbe*, reporter en Saxe le théâtre de la guerre, et ne laisser, par ses efforts, aux ennemis de la Prusse, qu'un

vain souvenir de leurs conquêtes et de leurs succès dans cette campagne. De grandes difficultés s'opposaient encore à l'exécution d'une entreprise aussi vaste et aussi hardie. Le maréchal de Daun était posté à *Bautzen* avec toutes ses forces qu'il y avait réunies, et il n'était qu'à une journée du prince Henri. La marche inopinée du roi sur le *Bober* et de là en Silésie, facilitée par les derniers succès de son frère, ne donnant plus au général autrichien aucune appréhension de sa part contre la Saxe, celui-ci résolut d'attaquer le prince Henri et de le repousser en Silésie pour se rendre ensuite, plus librement, maître de la Saxe. Le prince, qui s'aperçoit de ce dessein, auquel il n'était pas en état de résister par la force, cherche encore à échapper par la ruse. Il feint de vouloir se retirer, et, pour le faire croire, il envoie ses bagages en arrière du côté de *Lichtenberg*. Il rappelle à lui tous les corps détachés qu'il avait en avant de *Gœrlitz* et sur les bords de la *Wittig*; lui-même se met en marche avec beaucoup de secret dans la nuit du 23 au 24 septembre; et, se dirigeant par sa droite sur *Rothenburg* et *Reichwald*, il arrive en trois jours, par des marches forcées, à *Hoyerswerda*, derrière la gauche des Autrichiens. Il trouve près de ce lieu, au-delà de *Schwartz-Elster*, le général Wehla, posté avec un corps de quatre

mille hommes. Le prince le surprend par une attaque habilement conduite, lui taille en pièces cinq cents hommes, et le fait prisonnier ainsi que dix-huit cents des siens. M. de Daun s'était avancé le 24 à *Gœrlitz*, pour combattre le prince Henri, et avait même tellement compté sur la victoire, qu'il avait annoncé à M. de Wehla qu'il rendrait bon compte du prince, ce qui fut cause de la trop grande sécurité de ce général. Déconcerté de ne plus trouver son ennemi, il revient à *Bautzen*, où il l'est bien plus encore d'apprendre et sa manœuvre et ses succès. Craignant alors pour lui-même les dangers auxquels, quelques jours avant, il ne croyait pas que son adversaire pût échapper, il passe l'*Elbe* en grande hâte le 29, et campe, entre *Pesterwitz et Kesselsdorff*, son armée affaiblie de plus de cinq mille hommes, perte aussi grande qu'eût pu lui causer une bataille, et plus grande si l'on considère qu'elle ne coûtait presque rien à son ennemi. Maître alors de la rive droite de l'*Elbe*, le prince Henri passe ce fleuve à *Torgau*, le 3 octobre; joint le 4, à *Strehla*, le général Finck que le roi avait détaché contre les Impériaux; et par cette jonction, il arrête le maréchal de Daun qui s'était avancé jusqu'à *Oschatz* et *Riessa*, après les affaires douteuses de *Meissen*, et qui, du camp de *Hoff* qu'il

occupait, se disposait à écraser le corps de ce général. L'armée autrichienne et celle de l'Empire réunies étaient opposées à celle du prince Henri, entre *Meissen* et *Strehla*, et tout annonçait une bataille. Le maréchal de Daun, peu porté aux entreprises hardies et décisives, aima mieux, malgré sa supériorité, courir des chances qui paraissaient plus certaines quoique plus lentes, pour obliger le prince à quitter la Saxe et lui enlever ainsi le fruit de tous ses heureux travaux. Il voulut donc lui donner des inquiétudes pour ses magasins établis à peu de distance sur ses derrières. Il fit en conséquence marcher, le 12 octobre, vers *Dahlen*, un corps de dix-huit mille hommes aux ordres du général Boukoff, pour lui fermer le chemin de *Torgau*, et en même temps il poussa des détachemens vers *Leipsick*. Le maréchal espérait, par cette manœuvre, obliger le prince à quitter le poste avantageux qu'il occupait près de *Strehla*. Celui-ci, loin de l'abandonner, s'y fortifiait de plus en plus et en avait même déjà fait un champ de bataille excellent. Mais ayant reçu, le 17, trois courriers du roi, qui lui ordonnait de ne rien hasarder avant son arrivée et qui le pressait de se retirer, il partit le même jour avec son armée, et alla, en une seule marche, prendre une position non moins avantageuse, derrière le *Grosser-*

Teich, près de *Torgau*, d'où un corps posté à *Eulenburg*, sous les ordres du général Finck, entretenait sa communication avec *Leipsick;* et un autre à *Duben*, sous le général Rebentisch, assurait ses magasins. Cette position était la même où l'année suivante M. de Daun fut attaqué par le roi. Ce général, qui avait suivi le prince jusque près de *Torgau*, jugeant avec raison sa position trop difficile à forcer, conçut du moins l'espoir de l'y enfermer, en lui coupant la communication avec *Leipsick* et *Wittenberg.* Dans ce dessein, il fait passer l'*Elbe* à l'armée de l'Empire, qu'il porte sur *Grossenhayn*, près du canal qui réunit l'*Elster* et l'*Elbe;* et le 22, il détache le duc d'Aremberg avec vingt mille hommes sur *Dolitsch* et *Duben*, pour prendre à revers la position des Prussiens, à *Eulenburg*, et se porter ensuite sur leur magasin à *Wittemberg.* Ce mouvement oblige le prince Henri à attirer à lui le général Finck, tandis que le général Rebentisch se replie sur *Bitterfeldt.* Parvenu, par de sages manœuvres et par l'avantage du nombre, à mettre les choses dans une position si favorable pour lui, M. de Daun s'attend que le prince va passer l'*Elbe*, tomber entre les mains de l'armée de l'Empire, et lui abandonner au moins toute la rive gauche du fleuve; mais le prince Henri reste inébranlable. M. de

Daun perd trois jours : le prince en profite. Il fait marcher, avec la plus grande promptitude, le général Wunsch, par la rive droite de l'*Elbe* à *Wittemberg*, où il repasse le fleuve pour se joindre au général Rebentisch, et attaquer le duc d'Aremberg à dos, tandis que le général Finck marche directement à lui pour l'attaquer de front. Cette manœuvre réussit complètement : le duc d'Aremberg, prévenu par les Prussiens, est attaqué de tous côtés par eux, le 29, près de *Pretsch* et *Merckwitz*, au moment où il croyait se saisir de *Wittemberg* et de ses magasins. Il est repoussé avec perte de douze cents hommes tués, blessés ou prisonniers, et parmi ces derniers se trouve le général Gemmingen ; tout ce qui échappe de ce corps est dispersé, et les plans du maréchal de Daun se trouvent de nouveau déjoués par la résolution et l'activité de son adversaire. Dès lors il est forcé de renoncer à son projet favori de reconquérir la Saxe, et il quitte le rôle d'agresseur, pour se renfermer dans les retranchemens dont il hérisse sa position de *Schilda*. Le prince, attentif à tous ses mouvemens, dispose ses corps détachés de manière à pouvoir agir avec succès contre lui, et précipiter sa retraite, dès qu'il sera joint par le roi et par les renforts qu'il lui amène.

En effet, le maréchal de Soltikow, général de

l'armée russe, dégoûté par les méprises et les retraites continuelles de M. de Daun, depuis que le prince Henri avait pris l'offensive sur lui, et ne trouvant point en Silésie les subsistances que les Autrichiens lui avaient promises, s'était déterminé à quitter ce pays pour rentrer en Pologne; et le roi, débarrassé de ces redoutables ennemis, allait reporter ses forces vers la Saxe, préservée une seconde fois par son frère. Le général autrichien n'attend pas ce moment. Aussitôt qu'il apprend la retraite des Russes et que le roi se dispose à marcher vers l'*Elbe*, il quitte son camp de *Schilda* pour se rapprocher de *Dresde*, et campe d'abord à *Lomatsch*, derrière le *Ketzerbach*, ensuite à *Heinitz*. Le prince Henri le suit jusqu'à *Lomatsch* et envoie le général Finck avec dix mille hommes, du côté de *Nossen*, pour observer le corps de Brentano. Dans ce moment, le général Hulsen, détaché de la Silésie par le roi, avec vingt bataillons et quarante-trois escadrons, passe l'*Elbe* le 8 novembre, près de *Hirchstein*, au-dessous de *Meissen*, et joint le prince Henri. Enhardi par ce renfort, le prince forme aussitôt le projet de tourner l'aile gauche des Autrichiens, et, en les inquiétant par des incursions en Bohême, de les forcer à une retraite précipitée. Il renforce donc le général Finck, et lui ordonne d'attaquer

et de déposter de *Nossen* le général Brentano, qui pliait déjà, lorsque M. de Daun arrive à son secours, le dégage, mais le fait retirer presqu'aussitôt, ainsi que son aile gauche. Alors le général Finck vient camper près de *Siebenlehn*, vis-à-vis de cette aile de la grande armée autrichienne. En même temps, un corps prussien, dirigé sur *Freyberg*, en avait délogé les troupes de l'Empire, les poursuivait jusqu'à *Dippodiswalda*, et se trouvait ainsi sur les derrières de l'armée ennemie. Tous ces mouvemens alarment le maréchal de Daun, qui se retire jusqu'à *Wilsdruf*, et établit son armée, le 17, à *Plauen*, presque sous le canon de *Dresde*. Il exécutait ce mouvement, lorsque le roi rejoignit le prince Henri.

Telle était, le 17 novembre, la situation des affaires en Saxe; tel était le résultat des savantes combinaisons du prince Henri, et de cette campagne qui consacre à jamais sa gloire militaire, ainsi que ses droits à la reconnaissance de sa patrie et de son souverain, lorsque Frédéric vint recueillir et gâter les fruits d'une si brillante conduite. En effet, le maréchal de Daun, qui ne demandait qu'un prétexte honorable pour abandonner la Saxe et rentrer en Bohême, disposait déjà tout pour sa retraite. La reprise de *Dresde* en eût été la conséquence naturelle, et le prince jouissait d'avance

de terminer, par cette conquête que ses calculs et sa prudence rendaient infaillible, cette campagne déjà si glorieuse pour lui. Il semblait juste que celui qui avait sauvé le vaisseau du naufrage, eût le mérite de le faire entrer dans le port qu'il était sur le point d'atteindre. Mais les souverains, ceux surtout qui, comme Frédéric, réunissent l'amour insatiable de l'autorité à celui de la gloire des armes, n'aiment pas à avoir de trop grandes obligations à un sujet, fût-il de leur sang, et aiment encore moins à voir une autre réputation s'élever à côté de la leur. La conduite du prince Henri, par cela même qu'elle avait sauvé le roi, éclipsait trop la sienne, peu brillante pendant cette campagne. Il était devenu moins nécessaire : il n'est plus écouté. Le roi, espérant effacer les succès de son frère par quelqu'un de ces coups d'éclat qui lui avaient si bien réussi quelquefois, change tous les plans du prince Henri, résiste à ses avis, à ses représentations; et son impétuosité, hors de saison, veut emporter ce que la prudence réfléchie du prince assurait. Oubliant trop tôt ce qu'il vient de lui en coûter pour avoir trop méprisé son ennemi près de *Francfort*, et pour avoir négligé cette maxime si sage, de lui faire un pont d'or, Frédéric veut encore enfermer l'armée autrichienne près de *Dresde*, et il paie cette faute non moins

cher. Dès son arrivée à l'armée, il se met à poursuivre l'ennemi malgré tout ce que put faire, pour l'en dissuader, le prince Henri, qui lui représentait que, d'après les avis certains qu'il avait, M. de Daun n'aspirait qu'à évacuer décemment la Saxe pour aller prendre ses quartiers d'hiver en Bohême; que, d'après cela, il ne manquerait pas d'abandonner *Dresde*, où il ne ferait pas la faute de laisser une garnison qui, séparée de la grande armée et privée de tout secours, ne pourrait manquer d'être prise; qu'il fallait donc ne rien précipiter et se borner à faire, avec quelques corps détachés, des démonstrations pour presser sa retraite et lui fournir en même temps un prétexte pour la colorer. Tels étaient les sages conseils du prince Henri; mais le roi n'y fit aucune attention, et ne voulut même pas accorder au prince un retard de vingt-quatre heures qu'il lui demandait pour l'exécution de son dessein. La retraite que M. de Daun avait commencé à exécuter sur *Wilsdruf*, dès que le roi avait paru à l'armée, avait enflé l'amour-propre du monarque, qui avait même, avec assez peu de modestie, attribué à sa seule présence ce mouvement de l'ennemi. Il ordonna donc au général Wedel de se mettre en marche avec le corps campé à *Hirchstein*, et voulut le mener lui-même à la poursuite de l'ennemi, tandis

qu'il laissait au prince Henri le soin de conduire l'armée. Il atteignit l'arrière-garde ennemie près de *Kobitszch*, et l'entama. Encouragé par ce premier succès, le roi détache, le 18 novembre, M. de Finck vers *Dippodiswalda*, et lui ordonne de prendre poste à *Maxen*, sur les derrières de l'armée autrichienne. M. de Daun, justement inquiet de ce mouvement, se réveille : sans perdre un moment, il concentre son armée près de *Dresde*, dans une position inexpugnable, au *Plauenscher-Grund*, en laisse une partie pour contenir l'armée du roi, campée à *Wilsdruf*; et avec l'autre, il attaque le corps de Finck. Ce général, séparé du roi qui ne fait même aucune tentative pour détourner l'effort des Autrichiens dirigé contre lui, placé dans la position la plus désavantageuse, entouré de toutes parts, sans possibilité d'être secouru, succombe, victime de son obéissance et d'un propos dur de son souverain. Après des efforts inutiles de courage, il est réduit à capituler, et met bas les armes à *Maxen*, le 20 novembre, avec tout son corps composé de quinze mille hommes, dont neuf généraux et cinq cents officiers, et livre soixante pièces de canon, quatre-vingt-seize drapeaux et vingt-quatre étendards. Ranimé par un succès aussi brillant et aussi complet, le maréchal de Daun entreprit d'enlever un autre

corps aux ordres du général Dierke, que le roi tenait sur la rive droite de l'*Elbe* malgré l'impossibilité de conserver un pont sur ce fleuve à cause des glaces; et près de trois mille hommes avec leurs canons et leurs bagages sont encore enlevés, le 4 décembre, près de *Meissen*. Ces événemens inattendus, mais préparés par la fougue et par l'imprudence du roi, terminent ainsi, à l'avantage de M. de Daun, cette campagne qui, jusque là, avait tourné à sa confusion, sous la conduite du prince Henri; et au lieu de se retirer en Bohême, il se maintient tout l'hiver dans sa position de *Plauen*, près de *Dresde*, en présence du roi de Prusse, avec une opiniâtreté qui fut égale de part et d'autre, malgré les rigueurs de la saison et toutes les peines que les deux armées eurent à endurer.

Un résultat si indigne de ses travaux et si différent de ses justes espérances, la catastrophe et la disgrâce du général Finck qu'il aimait et estimait, l'ingratitude et la jalousie du roi, qui furent la principale cause de son entêtement et de ses suites funestes, réveillèrent, dans le prince Henri, un mécontentement, excité déjà, comme on l'a vu, par plusieurs circonstances, surtout par les malheurs du prince de Prusse, et déterminèrent cette humeur et cet esprit d'improbation contre son frère

qu'il montra toute sa vie et souvent trop pour sa propre gloire. Car il est des réputations qui, quelqu'usurpées qu'on les croie, doivent être respectées, du moment qu'elles sont consacrées par la fortune et par la complaisance du public. Il est souvent dangereux, toujours inutile, de chercher à le détromper quand il est abusé ou qu'il veut l'être, et il doit suffire à l'homme juste et éclairé de se faire raison, au fond de son cœur, de cette admiration, si souvent insensée, des hommes. Mais, quand cette opposition à l'enthousiasme général, prononcée contre celui à qui on ne peut refuser des titres de gloire, vient d'un homme qui a lui-même les siens à faire valoir, il risque qu'on lui suppose un principe de jalousie, qui rend non-seulement son témoignage, mais son mérite suspects; et que le remettant lui-même, pour ainsi dire, en cause, on ne vienne à lui contester ce qui lui était déjà accordé. C'est ce qu'on ne doit pas dissimuler que le prince Henri a éprouvé. Mais aux yeux des hommes impartiaux et des bons juges, sa réputation militaire n'en est point atténuée; et si l'on peut s'étonner et même se plaindre qu'il ait déprécié et feint de méconnaître les talens d'un homme unique tel que Frédéric, cette tache dans le caractère d'un grand homme, cette faute provenant d'une sensibilité trop vive, défaut des gran-

des âmes, ne doit point offusquer l'éclat de la renommée du prince Henri. Si le respect que l'on doit à un homme dont l'opinion était d'un si grand poids, n'oblige pas de partager ses préventions contre son illustre frère, on n'a pas le droit, en se montrant juste pour celui-ci, de devenir injuste envers l'autre : il faut se contenter de gémir sur les tristes effets de l'orgueil et de l'ambition des hommes, qui, quelles que soient la force de leur esprit et l'élévation de leur âme, ne leur permettent pas de rester unis, même quand la même cause et le même sang les lient, dès que leur amour-propre est en jeu. Quoi qu'il en soit, la gloire du prince Henri, sous le rapport militaire, et surtout dans cette occasion, n'en est pas moins entière : tout l'honneur de cette campagne lui demeure réellement ; et si, dans le cours des événemens dont elle fut remplie, on remarque des fautes nombreuses, il ne peut être contesté que ce prince profita de toutes celles de ses adversaires et n'en commit aucune. Tel est aussi le témoignage que lui rendent ceux qui combattirent contre lui, et dont le suffrage est toujours le plus sûr comme le plus honorable. *C'est au roi*, dit un d'eux, *qu'on doit imputer la seule faute commise pendant la campagne à l'armée du prince Henri, qui, plus sage et*

plus froid, passait déjà pour être plus habile que son frère dans l'art de la guerre (1).

(1760) Le roi, qui était resté tout l'hiver en Saxe, vis-à-vis de la grande armée autrichienne, quitta, vers la fin d'avril 1760, ses quartiers d'hiver, et se retira derrière la *Triebse*, où il se concentra dans une position retranchée. Il se réserva le commandement de l'armée qui dut agir cette année en Saxe, et donna au prince Henri celui d'une autre armée de quarante mille hommes, destinée à être opposée aux Russes. Le roi commandait ainsi sur la rive gauche de l'*Elbe*; la rive droite était sous le commandement du prince Henri, qui s'étendait jusqu'aux bords de la mer Baltique, en Poméranie. Pour couvrir cette étendue de terrain, il avait établi une chaîne de postes qui, se liant par sa droite avec M. de Fouquet, établi à *Landshut*, et longeant les rives du *Bober*, de la *Queiss* et de l'*Oder*, allait se joindre au corps de M. de Forcade, qui couvrait la Poméranie. Au commencement de mai, le prince s'établit à *Sagan*, où il était au centre de cette ligne qu'il jugea bientôt trop longue.

(1) Extrait de l'Histoire de la guerre de Sept-Ans, pour faire suite aux campagnes écrites par le général Lloyd, rédigée sur la Correspondance de M. de Montazet, envoyé par la cour de France à l'armée autrichienne.

Dès que les opérations, très-retardées cette année, purent recommencer, il concentra son armée dans les premiers jours de juin, attira à lui les détachemens qu'il avait dans la Haute-Silésie, ainsi que le corps de la Poméranie; et jugeant nécessaire de prendre une position qui le mît plus à portée de surveiller et d'arrêter les Russes, il réunit toute son armée, le 17 juin, près de *Francfort sur l'Oder*, d'où il lui donna, pour point de rassemblement, *Landsberg* sur la *Wartha*. Il établit en même temps une chaîne de postes de *Drambourg* à *Crossen*, qui mettaient la Poméranie et la Nouvelle-Marche à l'abri des incursions des Cosaques, en attendant que la direction que prendrait l'ennemi lui fût connue.

Pendant que le corps de M. de Fouquet était détruit, le 23 juin, à *Landshut;* que le maréchal de Daun forçait, le 29 juillet, le roi à lever le siége de *Dresde*, très-imprudemment entrepris; et que *Glatz* se rendait sans résistance, le 26, au général Laudhon, l'armée russe, forte de soixante-sept mille hommes, se rassemblait à *Posen*, le 18 juillet, sous les ordres du maréchal de Soltikow. Le prince Henri passe alors la *Wartha*, pour observer de plus près ses mouvemens, et occupe les positions de *Landsberg* et de *Mezeritz* qui couvraient également la Nouvelle-Marche et la Silésie.

Pendant quinze jours, le prince, avec une armée de quarante mille hommes au plus, avait observé et contenu celle des Russes, forte de près du double. Mais dès qu'il apprit la prise de *Glatz*, et que, maître de cette place, regardée comme la clef de la Silésie, M. de Laudhon s'était avancé sur *Breslau* et l'assiégeait; le prince Henri, jugeant aux mouvemens des Russes que cette opération était combinée avec eux et que leur jonction avec les Autrichiens en devait assurer le succès, se mit en devoir de l'empêcher ou d'en prévenir les effets. Il marche, le 30 juillet, sur *Podligur*, près de *Zullichau*, passe l'*Oder* près de cette ville, le 1.er août, et se porte sur *Glogau*, le général Goltz faisant son avant-garde avec six mille hommes. Le général Laudhon, plein de la confiance un peu présomptueuse que lui donnaient l'affaire de *Landshut* et la facile conquête de *Glatz*, avait conçu le projet et l'espoir d'enlever la capitale de la Silésie avec ses seules forces et presque sans artillerie, pour ne pas avoir à partager, avec les Russes, la gloire de ce succès. Mais il fallait, pour réussir dans cette entreprise ambitieuse, avoir affaire à un général endormi et à un commandant aussi perfide (1) ou aussi timide que celui qu'il avait trouvé à *Glatz*.

(1) Le roi de Prusse dit dans ses Œuvres posthumes

Le général Tauenzien, qui commandait dans *Breslau*, n'était point de cette trempe, et il montra que les menaces et les bombes ne font d'impression que sur les lâches. Le prince Henri, de son côté, n'était point homme à prendre le change, ni à perdre un moment. Il hâte donc sa marche; mais il avait à craindre de ne pas arriver à temps pour secourir la place, et d'être devancé par les Russes, qui remontaient l'*Oder* sur la rive opposée, et côtoyaient ainsi son armée. Pour les retarder, il fallait les tromper. Dans cette vue, le prince fit avancer contr'eux, près de *Glogau*, un corps de quelques mille hommes, comme avant-garde, pour leur faire croire qu'il voulait les attaquer. Ils s'arrêtèrent en effet, et choisirent un camp avantageux, où ils séjournèrent, pour juger ses desseins. Pendant qu'ils s'amusaient à l'attendre, le prince gagne une marche sur eux, surprend plusieurs postes autrichiens qu'il rencontre sur son chemin, arrive à grandes journées sur le *Katzbach*, où son avant-garde enlève un corps d'observation que l'ennemi avait porté vers *Parchwitz*, aux ordres du général Caramilli, et il s'avance, le 4 août, à

(histoire de la guerre de Sept-Ans), que *la prise de* Glatz *fut la suite d'une négociation secrète que M. de Laudhon avait préparée de longue main par le canal des jésuites, des moines et de toute la prêtraille catholique.*

Neumarckt, à quatre milles (d'Allemagne) de *Breslau*. A son approche, M. de Laudhon lève précipitamment le siége; et le prince vient camper, le 5, sous le canon de *Breslau*, tandis que ce général se retire à *Canth*, et que les Russes arrivaient de l'autre côté de l'*Oder* à *Hunsfeldt*, d'où ils sont bien étonnés d'apercevoir, au lieu des Autrichiens, les Prussiens établis pour les observer entre la place et le *Vieux-Oder*. Par la sagesse de ses combinaisons, et par la célérité de ses mouvemens, le prince Henri était parvenu à prévenir la jonction des deux armées, à sauver une ville dont la possession eût assuré aux ennemis celle de la Silésie, et à donner le temps au roi de secourir cette belle et importante province. Les résultats pensèrent en être encore plus heureux pour les Prussiens. Le maréchal de Soltikow, déjà indisposé par la conduite des Autrichiens dans la campagne précédente, vit, dans cette circonstance, une nouvelle preuve de leur mauvaise foi et de leur ambition personnelle; et moins irrité encore de manquer cette conquête que de se voir frustré des approvisionnemens considérables qu'elle lui promettait, et qui étaient nécessaires non-seulement au succès de ses opérations, mais au soutien de son armée, il fut au moment d'abandonner la partie. Des considérations politiques, plus puissantes, le

retinrent sur les bords de l'*Oder :* le prince Henri s'y trouva par cela même arrêté, et dans l'impossibilité de seconder les mouvemens du roi, qui marchait à grands pas pour dégager la Silésie.

Cependant, Frédéric était arrivé, le 10 août, à *Lignitz*, côtoyé et harcelé pendant toute sa marche par l'armée autrichienne, qui le cernait dans cette position. Pour la réussite des projets du maréchal de Daun, qui se croyait au moment d'écraser le roi de Prusse, il était nécessaire d'occuper le prince Henri, de manière à l'empêcher de prendre les Autrichiens à dos pour débarrasser son frère. M. de Soltikow, cédant encore aux instances de ses alliés, consent à jeter, le 10, des ponts sur l'*Oder* à *Auras* et à *Leubus*, et y fait passer, le 14, un corps de vingt mille hommes aux ordres du comte de Czernichew, destiné à empêcher la jonction des deux armées prussiennes, et à tomber même sur ces armées, dont le maréchal de Daun se promettait déjà la défaite avec grande apparence de raison. Le prince Henri, forcé de tenir tête à ce corps, presqu'aussi nombreux que ses propres forces, et ayant à contenir toute l'armée russe, qui, d'un moment à l'autre, pouvait le joindre, prend une position vis-à-vis d'elle, et se voit ainsi empêché de faire aucun mouvement en faveur de son frère, dont la communication avec lui était

coupée par le corps du général Laudhon, campé près de *Lignitz*. La position du roi devenait de plus en plus critique; mais son activité et sa résolution le sauvent encore. Pendant que le maréchal de Daun compasse ses mouvemens pour l'envelopper, Frédéric n'attend pas que ses ennemis soient réunis pour l'écraser. Il se dérobe par une marche de nuit, et va vers eux, sachant bien que la seule ressource d'un général vis-à-vis d'un ennemi qui cherche à réunir contre lui des forces divisées, est d'aller au-devant d'une de ces divisions, et de la combattre isolément. Il rencontre M. de Laudhon, qui venait pour le surprendre, et qui est surpris lui-même. Ce général, attaqué par toute l'armée du roi, est battu, le 15 août, près de *Lignitz*; et les Autrichiens, dont le plan est renversé par la retraite de l'un de leurs corps principaux, n'osent plus attaquer le roi. La nouvelle de sa victoire et de sa marche sur *Breslau* jette l'épouvante dans le camp russe. Le général Czernichew, craignant de se trouver pris entre l'armée du roi et celle du prince Henri, part précipitamment de *Lissa*, repasse l'*Oder*, dont il rompt les ponts, et rejoint le gros de l'armée russe à *Auras*. Frédéric, qui ne se contentait pas d'un demi-succès, veut et espère joindre encore les Russes. Il marche, le jour même de la bataille, à *Parchwitz*, où il passe la *Katz-*

bach, arrive le 16 à *Neumarckt*, et fait sa jonction avec le prince Henri.

Après avoir vu échapper une occasion si belle, et qui paraissait si certaine d'écraser le roi de Prusse, tout espoir était détruit de reprendre aucun avantage sur lui, réuni à son frère. Le maréchal de Soltikow vit que sa coopération devenait inutile, et qu'un plus long séjour sur l'*Oder* pouvait l'affamer. Il se retire donc d'*Auras* le 16, se dirigeant par *Trachenberg* et *Herrenstald*, jusqu'au-delà de la *Bartsch*, dans le dessein d'opérer une diversion sur le bas *Oder*, et de forcer les deux armées prussiennes à se séparer de nouveau. Le prince Henri, qui avait passé l'*Oder* à *Breslau*, suit l'armée russe jusqu'à *Trebnitz*, où il campe, communiquant avec celle du roi par un pont qu'il avait fait jeter à *Auras*. Frédéric, rassuré par la mésintelligence des généraux alliés, par la retraite des Russes, et surtout par la maladie de M. de Soltikow, qui devait mettre encore plus d'incertitude et de lenteur dans les opérations de cette armée, juge que les forces et les talens de son frère ne lui sont plus nécessaires sur ce point, et il le rappelle à lui. Le prince Henri repasse l'*Oder* avec son armée, dont il détache douze mille hommes aux ordres de M. de Goltz, pour observer les Russes, et couvrir *Glogau*; et il joint à *Lissa* le roi

qui en part, le 29, avec ces forces réunies, pour se rapprocher de *Schweidnitz*, et garantir cette place menacée par le maréchal de Daun. Le roi n'avait plus assez de troupes pour en former deux armées; il avait d'ailleurs besoin de la réunion de tous ses moyens, qui se bornaient alors à cinquante mille hommes, pour contenir la grande armée autrichienne, forte de quatre-vingt-dix mille, réunie sur les frontières de la Silésie, près de *Landshut*; et le prince Henri, à qui l'on ne pouvait plus composer une armée séparée, profita du moment où ses services n'étaient plus nécessaires, pour se reposer de toutes les fatigues de corps et d'esprit qu'il avait éprouvées. Il se retira d'abord à *Breslau*, sous prétexte de maladie; ensuite à *Glogau*, où il resta la plus grande partie de l'hiver, et où il paraît qu'il fut retenu moins par sa santé, que par le mécontentement que lui causèrent de nouvelles injustices du roi à son égard.

On prétend en effet que ce monarque, à qui les succès firent souvent négliger les règles de la prudence, et encore plus celles de la reconnaissance, n'estimant pas assez le service éminent que le prince Henri venait de lui rendre en délivrant *Breslau*, et en prévenant la jonction des Russes et des Autrichiens, lui sut mauvais gré, et lui reprocha de n'avoir pas suivi assez vivement les premiers après

la levée du siége, et de ne les avoir pas pressés et attaqués dans leur retraite, au lieu de leur avoit fait un pont d'or, comme il crut devoir le faire. Cependant tout justifiait et prescrivait même la conduite que le prince avait tenue. En outre que le terrain était favorable aux Russes, et qu'il était presqu'impossible de les y combattre avec succès; en supposant qu'on les eût battus, il n'en pouvait résulter d'autre avantage que de les éloigner, ce qui arriva sans cela; et, pour leur tuer du monde, les Prussiens eussent aussi éprouvé une perte d'hommes d'autant plus sensible pour eux, quelque faible qu'elle eût été, qu'ils n'avaient pas de quoi la remplacer: si, au contraire, ils étaient battus, que devenaient, et cette armée, et celle du roi lui-même, qui eut bientôt besoin de les réunir, pour être en état de résister à tous ses ennemis? Que devenait la monarchie elle-même? Le prince Henri suivit donc les règles de la guerre qui exigent, d'une part, de ne jamais retenir un ennemi supérieur qui se retire; de l'autre, de ne combattre, que lorsque l'avantage résultant du succès l'emporte sur les conséquences de la défaite. Mais, dans cette circonstance, il ne se montra pas seulement bon général: il fut également bon serviteur du roi et de l'état, dont il ménagea habilement les ressources. Il est difficile d'être juste quand on est

le maître, et que l'on a de trop grandes obligations à ceux que l'on commande. L'inquiétude et la mauvaise humeur que le roi éprouva pendant cette campagne, où il ne put rien faire de considérable, se firent ressentir à ses meilleurs serviteurs, et le prince Henri eût à en souffrir, comme les généraux Lentulus et Seydlitz, dont Frédéric perdit les services, cette année, par ses mauvais traitemens à leur égard. Le prince, qui avait trop de fierté et des talens trop nécessaires pour se laisser opprimer, se retira donc à *Glogau* où il ne voulut entendre parler de rien qui eût rapport à la guerre. Cependant le besoin qu'ils avaient l'un de l'autre, et surtout l'intérêt commun de leur cause rapprochèrent les deux frères. Le prince Henri vint trouver le roi à *Leipsick* avant l'ouverture de la campagne suivante, dont ils tracèrent ensemble le plan; et ils se partagèrent encore les deux rives de l'*Elbe.* Le roi se chargea des opérations sur la rive droite et de la défense de la Silésie; et le prince Henri eut le commandement, sur la rive gauche, de l'armée qui resta en Saxe, opposée à celles du maréchal de Daun et de l'Empire.

(1761) L'armée du prince Henri était composée de quarante-six bataillons et quatre-vingt-trois escadrons, ne formant que trente-deux mille hom-

mes. Une grande partie des corps de cette armée était de nouvelle levée, et les autres, à l'exception de deux ou trois régimens, n'étaient guère mieux composés, ni complets. Tels étaient les instrumens que le roi laissait toujours à son frère, et avec lesquels cependant celui-ci n'eut jamais d'échec, et fit souvent de si belles choses. Son armée était, au mois d'avril 1761, distribuée dans des cantonnemens qui s'étendaient de *Meissen* à *Zwickaw*. Celle des Autrichiens occupait les deux rives de l'*Elbe* dans les positions de *Weinberg* et de *Dippodiswalda*, et celle des cercles cantonnait dans le *Voigtland* entre *Hoff* et *Plauen*. L'objet principal du prince Henri était d'observer le maréchal de Daun; et, dans le cas où il prendrait le chemin de la Silésie, les ordres du roi étaient que le prince l'y suivît avec une partie de ses troupes, en laissant un détachement à *Meissen* sous les ordres du général Hulsen, pour s'y défendre aussi longtemps qu'il le pourrait. Mais, en outre de cette commission importante, qui eût suffi pour occuper des forces bien supérieures à celles qui lui étaient confiées, il fallait encore qu'il veillât au salut des provinces prussiennes situées sur la rive gauche de l'*Elbe*, menacées par les Français, et que même il garantît *Berlin* contre l'armée suédoise qui agissait en Poméranie. Cette situation

était des plus difficiles ; elle demandait la plus grande circonspection et une extrême sagesse jointes à une prévoyance, une vigilance et une activité à toute épreuve. Le prince Henri montra encore qu'il possédait, au plus haut degré, toutes ces qualités qui paraissent très-opposées, et dont la réunion, très-rare, est pourtant nécessaire pour former le grand homme de guerre.

A la fin de mai, le prince Henri rassembla son armée près de *Meissen*, au-delà des défilés de la *Triebse*, et lui fit occuper le camp de *Schlettau* et de *Kœtzenhauser*, qu'il retrancha avec soin. De là, comme d'une forteresse qui serait munie d'une forte garnison, mais réduite à ses propres forces, il observait les mouvemens de l'ennemi, le harcelait, l'incommodait par de vigoureuses sorties, et épiait toutes les occasions de prendre des avantages sur lui. A force de prudence, de sang froid et en même temps d'activité, il sut résister à tous les efforts de son adversaire, déjouer ses tentatives, se maintenir dans sa position, et nuire à l'ennemi, sans lui permettre ni de trop s'approcher, ni de s'éloigner pour porter ailleurs ses coups : et, quoique cette campagne se réduise à une suite d'escarmouches et de petits combats particuliers, qui, en donnant une occupation et une émulation continuelles aux généraux des deux ar-

mées, ne fournit rien d'éclatant ni de mémorable, elle n'en fait pas moins d'honneur au général qui sut donner aux événemens une direction si utile aux intérêts de sa cause; et les moyens qu'il employa pour y parvenir ne sont pas moins importans à connaître.

Pour forcer le maréchal de Daun à se réduire à la défensive, et ne pas lui laisser le temps de combiner ses mouvemens, le prince Henri fit inquiéter, et même attaquer tous les détachemens que celui-ci avait à quelque distance de lui. Dans cette vue, il envoya, dès le commencement de la campagne, M. de Kleist déloger de *Freyberg* quatre bataillons saxons qui paraissaient vouloir s'y établir; et ce partisan habile, en les poursuivant, tomba à l'improviste, à *Mariemberg*, sur un autre corps d'Autrichiens qu'il poussa jusqu'en Bohême. Le général Seydlitz attaqua de son côté, le 29 mai, le général Riedt dans sa position de *Kesselsdorf*, qu'il lui fit abandonner. Tous ces petits avantages, que les généraux autrichiens affectaient de regarder comme des bagatelles, et traitaient même de bravades, avaient tous un objet important, et un effet très-réel et très-avantageux pour les Prussiens dans la position où ils se trouvaient.

Le maréchal de Daun, qui savait ce qu'il avait à craindre du prince Henri, et combien il serait

dangereux de lui laisser reprendre la campagne, s'était déterminé à rester lui-même dans son camp de *Plauen*, près de *Dresde*, pour retenir le prince dans celui de *Schlettau*. En même temps il prenait tous les moyens pour ôter toute communication directe aux deux armées prussiennes, et pour faciliter, à la faveur de l'inaction dont il frappait les opérations en Saxe, celles du général Laudhon contre le roi en Silésie, dont il attendait les plus brillans succès, dès que la jonction, que les Russes promettaient de faire avec lui, serait opérée. Pour cet effet, le maréchal fit passer l'*Elbe* à un corps de huit mille hommes, sous les ordres de M. de Lascy, et le porta à *Grossenhayn*, sur la rive droite, d'où il gênait la correspondance du prince avec son frère, et la retardait au moins par les grands détours qu'il l'obligeait de faire. Ce mouvement avait encore un objet plus important, et pouvait avoir, pour le prince Henri, des inconvéniens plus essentiels. Outre que, par cette position, M. de Daun se donnait une marche sur les Prussiens, s'il était dans le cas de se porter en Silésie (le prince ne pouvant passer l'*Elbe* que plus bas, et près de M. de Lascy, qu'il eût trouvé à son passage, et qu'il était également fâcheux d'avoir à combattre ou à éviter), le maréchal pouvait aussi avoir pour but d'opérer une jonction avec les Rus-

ses, ou quelque nouvelle incursion dans la marche de Brandebourg. Il était difficile de démêler la véritable intention de l'ennemi, qui d'ailleurs était peut-être subordonnée aux circonstances, dont les plus habiles dépendent tant à la guerre; et le prince ne pouvait *s'opposer à tant de choses à la fois:* Frédéric en convient dans son histoire (1). Mais il fit tout ce que la faiblesse de ses moyens pouvait lui permettre, et ses dispositions furent si justes, que nulle part les ennemis ne purent le prendre au dépourvu, et qu'ils le trouvèrent partout en mesure. Le 15 mai, il fit passer l'*Elbe* au-dessous de *Torgau*, près de *Prettin*, à un corps de quinze cents hommes de troupes légères, qui s'établit sur la rive droite du fleuve, d'où il observait les mouvemens de M. de Lascy; et en même temps, pour se mettre en état de prévenir les desseins de l'ennemi sur *Berlin*, il fit cantonner une partie de ses troupes entre *Strehla* et *Limbach*, en arrière de la *Delnitz*, tenant un corps à *Waldheim*, en avant de la *Mulda*, aux ordres de M. de Kleist, qui surveillait l'armée de l'Empire. Cette disposition réunissait tous les avantages qui convenaient à la situation du prince. D'une part, elle donnait

(1) Voyez Œuvres posthumes du roi de Prusse: Histoire de la guerre de Sept-Ans.

plus de latitude pour les subsistances et pour leur établissement à ses troupes, qui étaient toujours en mesure de se réunir sous la protection du camp retranché de *Schlettau*. De l'autre, elle empêchait l'ennemi de le resserrer trop dans ce camp, soit sur sa droite par l'armée de l'Empire, soit sur sa gauche par le corps de M. de Lascy; et ses troupes, ainsi cachées, étaient à même de faire sans cesse des détachemens dont il dérobait la connaissance à l'ennemi, et de se porter, avant que celui-ci en pût être instruit, sur chaque point où leur présence était nécessaire. Il gagnait de plus une marche, en cas qu'il fallût couvrir *Berlin*, que sa garnison, composée de deux faibles bataillons de milices, ne mettait pas à l'abri des incursions des plus petits corps. La suite des événemens ne tarda pas à prouver la justesse de toutes ces mesures, et le détail que nous en avons donné, les motifs et les résultats qu'elles eurent détruisent suffisamment le reproche qu'un auteur (1), dont la critique n'est pas toujours juste, fait au prince Henri, de s'être toujours trop étendu, et particulièrement dans cette circonstance.

L'armée de l'Empire, que plusieurs divisions prussiennes avaient inquiétée pendant l'hiver, et

(1) M. de Warnery: Campagnes de Frédéric II, roi de Prusse, de 1756 à 1762.

dont les opérations se trouvèrent retardées par les mesures que le prince Henri avait prises pour la priver de ses subsistances, s'était enfin mise en marche de la Franconie; le 4 juin, sous les ordres du maréchal comte de Serbelloni, et s'était avancée, le 21 juillet, jusqu'à *Ronneburg* et *Penig*, d'où ce général avait fait sommer *Leipsick*. Sept mille hommes que le prince détacha aux ordres du général Kleist, la firent replier promptement, et dégagèrent cette place. Le prince Henri, qui ne prenait pas l'inaction pour la défensive, et qui, mieux que personne, savait que le grand moyen de se défendre est d'attaquer à propos, jugeant que l'armée de l'Empire s'approchait trop de la *Mulda*, et prenait des positions pour le resserrer et pour tourner son flanc droit, fit marcher contr'elle douze mille hommes commandés par le général Seydlitz, qui attaqua ses postes avancés, les battit près de *Lohma*, et l'obligea de se retirer derrière l'*Elster*, qu'elle passa, le 5 septembre, près de *Weyda*. L'éloignement de cette armée permit au prince de faire plusieurs détachemens pour s'opposer aux progrès des armées suédoise et française, dans le Brandebourg et le duché de Magdebourg. A leur approche, *Wolfembuttel* et *Halle* furent abandonnés par les ennemis, qui se replièrent en Hesse et en Franconie, et *Berlin* fut garanti par le renfort

que reçut à propos M. de Belling, qui soutenait de son côté, avec des forces inégales, l'effort de l'armée suédoise.

Quoique tous ces détachemens dussent affaiblir le prince, sa contenance n'en était pas moins imposante pour l'ennemi. Sa position était si bien choisie, son camp tellement établi et ses postes tellement distribués, que le maréchal de Daun, malgré les renforts qu'il reçut de l'armée de Silésie, après la prise de *Schweidnitz*, se borna à quelques vaines démonstrations et n'osa passer la *Mulda* pour l'attaquer. Ses efforts et ses succès se réduisirent à déloger les Prussiens de *Nossen* et de *Rosswein*, le 5 novembre, et à établir à leur place la chaîne de ses postes sur la *Mulda*. Le prince n'avait ni raison ni moyens pour entreprendre de chasser un ennemi supérieur en nombre, d'une position aussi avantageuse que celle qu'offre le cours de la *Mulda*. Loin de vouloir le provoquer, il était satisfait de l'avoir contenu pendant si long-temps; et il se contenta de retrancher avec plus de soin les postes que son armée occupait, et qu'il maintint pendant tout l'hiver, sans être troublés par la petite guerre que le voisinage des deux armées entretint. Les Prussiens et les Autrichiens restèrent ainsi en présence, séparés seulement par la *Mulda*, et par les ravins qui

remplissent l'espace entre cette rivière et la rive gauche de l'*Elbe*, tandis que l'armée de l'Empire, retirée en Thuringe, était couverte par le cours de la *Saale*, où les troupes du prince Henri l'inquiétaient sans cesse.

(1762) Au commencement de l'année 1762, le maréchal de Daun quitta la Saxe pour prendre le commandement de l'armée de Silésie, où les Autrichiens se trouvaient réduits à une défensive difficile, par la défection des Russes, causée par la mort de l'impératrice Elisabeth (1), et par les sentimens d'enthousiasme de son successeur, Pierre III, pour Frédéric. Cet événement inattendu donna au roi les moyens de renforcer ses armées de Silésie et de Saxe. Cette dernière fut portée à trente-cinq mille hommes; et le prince Henri, qui en conserva le commandement, eut encore à lutter contre vingt-quatre mille hommes de l'armée de l'Empire, et trente-six mille Autrichiens dont l'impératrice-reine la renforça, pour contenir le corps germanique dans une alliance que l'abandon de la Russie et de la Suède lui rendait plus précieuse.

(1) Elisabeth Petrowna, fille de Pierre I.er dit *le Grand*, née le 29 décembre 1710, usurpa la couronne de Russie, le 6 décembre 1741, sur le jeune prince Iwan de Brunswick, qu'elle fit emprisonner, et mourut, très-à-propos pour le roi de Prusse, le 5 janvier 1762.

Le maréchal de Serbelloni eut le commandement en chef de ces deux armées. Il occupa le camp de *Plauen* avec la plus grande partie des troupes autrichiennes, plaça le reste à *Freyberg*, aux ordres du comte de Macquire, et établit le long de la *Mulda* une chaîne de postes garnis de quelques retranchemens, qui touchaient aux postes les plus avancés de l'armée de l'Empire. Le prince de Stolberg, qui commandait celle-ci, s'était porté, le 15 avril, à *Neustadt* sur l'*Orla*, et s'approchait de la *Mulda* pour faire sa jonction avec les Autrichiens.

Dans le dessein que le prince Henri avait formé de reprendre la Saxe, il était important de prévenir cette jonction. Le caractère autant que les dispositions de son adversaire lui en inspira l'idée, et en garantit le succès. Il avait su échapper, par son activité, à la lenteur méthodique du maréchal de Daun, ou l'arrêter dans ses progrès par l'appareil d'une résistance qui rendait la victoire même peu désirable pour un homme aussi circonspect. Il saisit aussi habilement le parti qu'il pouvait tirer de la présomptueuse négligence de M. de Serbelloni, et il en profita avec un égal succès. Soit par mépris pour les forces du prince Henri dont il avait conçu une fausse idée, soit par suite de l'indolence naturelle qu'on lui reproche, ce général avait beaucoup

trop étendu ses quartiers, et n'avait fait aucune disposition en cas d'une attaque à laquelle il ne s'attendait pas, mais qu'un bon général doit toujours avoir prévue. Cette faute ne resta pas long-temps impunie devant le prince Henri. Dès qu'il eut été renforcé par trois mille hommes que le général Billerbeck lui ramena de Poméranie, il résolut de profiter de la sécurité et de l'éparpillement des ennemis, pour passer la *Mulda*, percer leur cordon, s'emparer de *Freyberg*, et, en tournant ainsi la gauche des Autrichiens, la séparer de l'armée de l'Empire, tandis qu'il pourrait pousser des partis sur ses derrières, jusqu'en Bohême. Il commença donc à resserrer ses quartiers : il reconnut les bords de la *Mulda*, et la position des ennemis ainsi que les endroits propres à élever les batteries pour passer la rivière sous leur protection, et des fossés pour y placer ses troupes, sans qu'elles fussent découvertes jusqu'au moment du passage. Il réunit pour cet effet, le 12 mai, vingt-un bataillons, et cinquante-deux escadrons, qui restèrent cachés jusqu'au moment du signal convenu. Ce signal ne devait être donné qu'à sept heures du matin, parce que l'on avait remarqué que les troupes autrichiennes prenaient régulièrement les armes tous les jours à minuit, et restaient ainsi sur pied jusqu'à cinq heures du matin, sous la protection des redou-

tes et des batteries ; après quoi, chacun rentrait pour se reposer, et les corps qui étaient venus pour le soutien des postes se retiraient, ce qui fatiguait extrêmement les troupes sans leur donner plus de sûreté. C'est une règle constante pour la conduite des postes avancés, de ne mettre jamais sur pied toute sa troupe à la fois, et de ne point observer dans le service, de quelque nature qu'il soit, des heures réglées ; car l'ennemi, qui en est toujours instruit par ses espions ou par les déserteurs, en profite, pour peu qu'il soit actif, pour tomber sur vous, et vous prendre au dépourvu dans les momens qu'il sait consacrés au repos. C'est ce qui est arrivé aux Autrichiens dans cette circonstance. Le prince Henri prit, pour tomber au milieu des quartiers de l'ennemi, le moment où les postes de soutien étaient retirés, et où, après avoir veillé, le soldat plongé dans le sommeil pour réparer les fatigues de la nuit, devait être peu disposé à se battre.

Les troupes prussiennes, partagées en quatre colonnes, passèrent la *Mulda* sur quatre points différens : la cavalerie, qui eut la droite de l'attaque aux ordres du général Seydlitz, passa à *Teschnitz;* vingt bataillons, sous les ordres immédiats du prince, sur un pont construit à la hâte près de *Bauchlitz;* quelques bataillons et un corps de

chasseurs commandés par le général Stutterheim, près de *Dœblen*, pour attaquer de front les retranchemens en arrière de cette ville; et le général Kleist à la tête des dragons et hussards, près des villages de *Mahlitsch* et de *Grunrode*. Le général Hulsen fut employé, avec un corps de l'armée, à couper le gros de l'armée autrichienne près de *Dresde* et de *Nossen*, tandis qu'un autre, commandé par le général Jenai, inquiétait les troupes ennemies retranchées à *Rosswein*. Cette attaque si bien combinée, fut exécutée avec la plus grande impétuosité. Les Autrichiens, surpris et attaqués de toutes parts, ne purent résister. Ils abandonnèrent leurs retranchemens, et tombèrent entre les mains du général Kleist, dont la colonne, dirigée sur leurs derrières, était destinée à leur couper la retraite, et leur prit deux mille hommes, le général Zettwitz à leur tête, plusieurs canons et étendarts. Le succès eût été encore plus complet, si, par un de ces accidens très-communs dans des attaques compliquées, et qui font souvent la destinée des plans les mieux conçus, l'attaque n'eût eu lieu une heure plutôt que le prince Henri ne l'avait ordonné. Si le signal convenu eût été attendu, les troupes qui renforçaient toutes les nuits la garde du cordon, auraient été rentrées dans les quartiers, et celles qui occupaient les re-

tranchemens n'auraient pu échapper au nombre et à l'ensemble des attaques. Mais la gloire du général et de ses troupes n'en fut que plus grande. Quoique les corps de soutien fussent revenus sur leurs pas au bruit du combat, ils ne purent arrêter l'effort des Prussiens. Ceux-ci agirent avec tant de vigueur, qu'ils repoussèrent les ennemis au-delà des bords de la *Weiseritz*, après avoir chassé le général Macquire de *Freyberg*, dont ils s'emparèrent, et le prince campa à *Pretschendorf*, entre cette ville et *Dippodiswalda*, d'où il inquiéta, pendant quelques jours, le camp autrichien par de fausses démonstrations d'attaque.

Le prince Henri était ainsi parvenu à resserrer les Autrichiens entre la *Weiseritz*, et la rive gauche de l'*Elbe*, et avait rempli un point essentiel, tant par l'alarme qu'il leur avait causée, qu'en les séparant de l'armée de l'Empire. Mais cette situation, quoiqu'avantageuse, n'en devenait que plus difficile, parce que, pour en conserver tout l'avantage, il fallait faire face de tous côtés, et résister, avec des forces inégales, à deux ennemis dont les mouvemens combinés pouvaient le placer lui-même entre deux feux. Ces motifs l'engagèrent à rester dans son camp, et à se borner à donner quelques alarmes à celui des Autrichiens, plutôt que de profiter de l'effroi qui s'était emparé des

troupes, et surtout du général, pour former une nouvelle attaque, qui eût été trop incertaine s'il eût divisé ses forces, et qui, s'il les eût réunies, eût trop exposé ses derrières aux coups de l'armée de l'Empire. Frédéric, dans une semblable position, n'eût pas résisté à l'appât du succès, et l'événement l'eût peut-être justifié : le prince Henri, plus sage, s'arrêta, et il fit bien. En effet, le prince de Stolberg, qui était en pleine marche pour s'approcher de la *Mulda*, et se réunir à M. de Serbelloni, fit attaquer, le 21, par le général Luczinsky, le poste de *Chemnitz*, que le général Bandemer abandonna avec perte de plusieurs cents hommes, tandis que le général Riedt attaquait avec succès des troupes du corps de M. de Hulsen, campées sur les hauteurs de *Kesselsdorf*. L'armée de l'Empire vint alors camper à *Chemnitz*. Le prince Henri renforça M. de Bandemer par cinq mille hommes, et l'établit à *Oderan*, derrière la rivière de *Flohe*, pour couvrir ses derrières : lui-même resta avec son armée dans la même position pour attendre les mouvemens que ferait l'ennemi, et le général Hulsen, établi entre *Wilsdruf* et *Grumbach*, communiquait avec lui par la forêt de *Tharand*.

Le comte de Serbelloni, revenu de sa première terreur, et renonçant au projet de passer l'*Elbe* qu'elle lui avait d'abord inspiré, entreprit, de con-

cert avec le prince de Stolberg, de déloger le prince Henri de sa position, et de rouvrir ainsi la communication des deux armées. Il fit en conséquence attaquer, le 1.er juin, les postes avancés de l'armée prussienne, sur la *Weiseritz*, tandis que M. de Riedt attaquait du côté de *Wilsd uf*, et les troupes de l'Empire, sur les derrières de l'armée. Quoique ces attaques eussent quelque succès, elles ne changèrent rien à la position des armées. Les Prussiens reprirent le terrain qu'ils avaient d'abord cédé; ils se rétablirent à *Reichstatd* qu'ils avaient abandonné, et d'où ils incommodaient le camp de *Dippodiswalda;* et ils vinrent insulter de nouveau M. de Riedt dans celui de *Kesselsdorf*, où ils l'obligèrent de se renfermer.

Le prince Henri ayant montré qu'il était en mesure partout, et ayant réduit l'armée autrichienne à reprendre la défensive, tourna ses entreprises contre celle de l'Empire, dont les progrès, du côté de *Waldheim*, seraient devenus inquiétans, s'il ne l'avait promptement éloignée. Il laisse donc le général Platten à *Pretschendorf*, et se porte à *Mohorn*, pour être, de là, plus à même de soutenir le général Hulsen, d'arrêter les Autrichiens derrière les abatis qu'il fait dans la forêt de *Tharand*, et les retranchemens qu'il élève à *Grumbach*, et de faciliter ainsi les opérations

dont il charge le général Seydlitz contre les Impériaux. Celui-ci les attaque, et les poursuit si vivement qu'il les oblige de se retirer par *Zwickau* et *Hoff* à *Munschberg*, où ils arrivent le 27, et de là sur *Bayreuth*. Seydlitz laisse alors un faible corps pour les observer, et pénètre avec le reste de ses troupes en Bohême, dans les cercles d'*Egra* et de *Saatz*, où il ne reste que le temps nécessaire pour lever de fortes contributions. Le maréchal de Serbelloni, après avoir essuyé quelques nouveaux échecs de la part du prince Henri, qui avait repris son camp de *Pretschendorf*, avait détaché, pour couvrir la Bohême, le prince de Lœwenstein, qui avait pris poste à *Tœplitz*. Le général Seydlitz rentre alors en Bohême par *Commotau* et *Brix*, pour le déposter. Il l'attaque sans succès, le 2 et le 5 août, se retire en Saxe par *Einsidel* et *Rechenberg*, et se retranche à *Porchenstein*. M. de Serbelloni profite de ce léger avantage, et de la retraite de M. de Seydlitz, en Saxe, pour attirer à lui l'armée de l'Empire. Par ses ordres, le prince de Stolberg partit, le 9 août, de la Franconie, et se dirigea, par la Bohême, pour se réunir à lui. Mais cette jonction, qui devenait chaque jour plus importante pour rétablir quelqu'égalité entre l'armée austro-impériale et celle des Prussiens, fut encore

retardée par les diversions que le prince Henri fit faire à propos par le corps du général Belling, qui pénétra de nouveau en Franconie, et par les mouvemens rétrogrades auxquels elles forcèrent les Impériaux. La jonction fut ainsi un mois à s'effectuer, et le maréchal de Serbelloni, que le mécontentement de sa cour fit rappeler pendant cet intervalle, ne put en profiter. M. de Stolberg n'arriva que le 5 de septembre au camp de *Dippodiswalda*, et y trouva le comte de Haddick, qui était venu remplacer M. de Serbelloni.

Le nouveau général, plus actif et plus entreprenant que son prédécesseur, voulut signaler son arrivée par un coup d'éclat. L'étendue de la position que le prince Henri était obligé d'occuper pour faire face au nombre supérieur de ses ennemis, et pour soutenir les détachemens qui formaient les diversions qui les avaient inquiétés tant qu'ils avaient été séparés, devenait plus difficile, et dangereuse même à garder depuis qu'ils étaient réunis. M. de Haddick, en joignant ses forces à celles du prince de Stolberg, espéra pouvoir percer la ligne prussienne, et surtout couper la communication du corps de Hulsen avec l'armée. Le 25 septembre, il fit faire une attaque générale sur tous les postes détachés du camp de *Pretschendorf*. Pendant trois jours et trois nuits consécutives, les alliés fi-

rent différentes attaques dirigées contre le bois de *Tharand* et *Frauenstein :* les Prussiens les soutinrent avec une égale opiniâtreté. Le bois de *Tharand*, garni d'abatis, et qui était la clef de la position, fut même emporté, mais il fut repris par les Prussiens. Le prince Henri, peu accoutumé à céder à son ennemi ce que le courage et le talent pouvaient raisonnablement lui disputer, et que, d'un autre côté, l'amour-propre n'entraîna jamais dans les écueils de l'entêtement et de la témérité, ne voulut point quitter son poste, et il ne l'eût effectivement point quitté, si le corps du prince de Lœwenstein, après être parvenu à déposter M. de Kleist du camp qu'il occupait près de *Einsidel*, et à le pousser au-delà de *Seyda*, n'avait pénétré en Saxe, et menacé *Freyberg*. Ce corps, auquel on ne pouvait rien opposer, se trouvait sur les derrières de l'armée, et en s'emparant de *Freyberg*, il eût enlevé toute la boulangerie qui y était établie. Cette considération obligea le prince à lever son camp, la nuit du 28 au 29 septembre, pour prendre celui de *Freyberg*, tandis que MM. de Forcade et de Hulsen reprirent derrière la *Triebse* ceux de *Schlettau* et de *Kœtzenhausen*. Les Prussiens perdirent dans ces affaires trois canons, et sept à huit cents hommes. La perte des

ennemis, qui étaient des deux tiers plus nombreux, fut beaucoup plus considérable.

« Le camp de *Freyberg* avait encore le défaut » d'être trop étendu, ou, pour mieux dire, l'ar» mée du prince Henri avait celui de n'être pas » assez nombreuse. » C'est ainsi que le dit lui-même le roi de Prusse. « Il avait, continue-t-il, à » défendre tous les gués de la *Mulda*, et surtout « le flanc droit qui fait front au village de *Brand* » et vers la *Rathsheide*. Outre ce grand empla» cement à défendre, il fallait assurer la commu» nication avec le corps de *Kœtzenhauser* et de » *Schlettau*, en occupant le poste de *Nossen*. » MM. de Hulsen et de Forcade n'avaient à eux » deux que quatorze bataillons pour soutenir les » bords de la *Triebse;* de sorte qu'ils ne pou» vaient plus détacher, pour ainsi dire, un homme » sans se dégarnir entièrement. Le prince résolut » de retraucher son camp; mais il ne put rassem» bler assez de travailleurs, ni ramasser des ins» trumens en aussi grand nombre qu'un travail » aussi étendu semblait le demander, de sorte que » les ouvrages qu'on avait projetés, furent à peine » ébauchés (1) ».

---

(1) OEuvres posthumes du roi de Prusse : Histoire de la guerre de Sept-Ans.

Tel est le tableau, tracé par Frédéric, de la situation difficile où se trouvait le prince Henri, et les couleurs n'en sauraient être chargées. M. de Haddick conçut le parti qu'il en pouvait tirer, et ramené à l'offensive par le premier succès qu'il venait de remporter, il jugea qu'il devait se hâter de poursuivre ses avantages, avant que le prince eût pu recevoir les renforts que la prise de *Schweidnitz* donnait au roi les moyens de lui envoyer. Il forme donc le projet de le chasser de *Freyberg* et des *Ertzengebirge*, et marche à lui, le 14 octobre. Cette attaque n'eut aucun succès : M. de Haddick la renouvelle le lendemain, et trouve la même résistance sur tout le front de l'armée du prince. Mais pendant qu'elle soutenait avec constance, et même avec avantage, l'effort de l'ennemi, le corps de M. de Belling, composé de six bataillons et dix escadrons, qui couvrait la droite, avait été moins heureux. La cavalerie ennemie, fort supérieure à celle des Prussiens, l'avait obligé de se retirer : trois bataillons, qui formaient le flanc droit, avaient été environnés et faits prisonniers; les trois autres, avec la cavalerie, se retirèrent sur leur gauche, où le prince les rallia, et les forma sur le *Gerichtsberg*. Le prince de Stolberg, profitant de l'échec arrivé à l'aile droite des Prussiens, vint occuper la position du *Rothewald*, qui prenait

leur position en flanc, et même à dos, et le prince Henri se vit obligé de la quitter. Il se retira dans la nuit, et alla camper à *Gruhna*, dans une position avantageuse, entre *Reichenbach* et *Voigtsberg*, couverte par le *Zellische-Wald*, et appuyée à la *Mulda*. Content de ce succès, et d'avoir autant resserré l'armée prussienne, M. de Haddick demeura avec le gros de son armée sur le *Landsberg*; et les troupes des cercles, renforcées du corps de M. de Campitelli, et qui devaient l'être encore sous peu de celui de M. de Macquire, se retranchèrent autour de *Freyberg*. Mais le prince Henri n'était pas capable de se laisser abattre ni arrêter par un échec; et, comme Frédéric, tirant de ses revers même une nouvelle énergie et une nouvelle audace, il se prépare à prendre une revanche éclatante. En outre de la gloire de ses armes, et de l'intérêt de sa réputation qui, à la guerre surtout, est toujours déterminée par le dernier événement, des raisons non moins puissantes et plus solides l'invitaient à agir promptement. Il était nécessaire qu'il chassât les Impériaux des montagnes de la Saxe, avant la fin de la campagne, pour assurer les subsistances de ses troupes pendant l'hiver, et il ne devait pas donner au prince de Stolberg le temps de recevoir les renforts qu'il attendait. Ainsi, sans attendre lui-même ceux que le roi lui envoyait de

Silésie, dès qu'il eut attiré à lui le corps de M. de Schmettau que jusque là il avait tenu en Lusace, il se détermine à attaquer le camp de *Freyberg*. Après avoir rassemblé ses forces derrière le *Zellische-Wald*, il s'avance, le 28 octobre, jusqu'à *Braunsdorf*, *Langenhennersdorf* et *Gros-Schirna*, qu'il occupe, et le lendemain 29, à la pointe du jour, il marche à l'ennemi. La gauche, commandée par M. de Forcade, se porta sur les hauteurs de *Gros-Schirna*, où elle resta pour attirer de ce côté l'attention de l'ennemi; le centre, aux ordres de MM. de Belling et de Stutterheim, après avoir chassé les Impériaux des bois de *Strutht*, s'établit en face de *Waltersdorf*; et la droite, conduite par le prince lui-même, et précédée d'une avant-garde de quatre bataillons, huit escadrons, et du corps des chasseurs de Kleist, s'avança contre le *Spittelwald*, qui couvrait la gauche de la position des ennemis. La disposition du prince fut si bien conçue et si bien conduite, que le prince de Stolberg n'eut connaissance des projets des Prussiens que par leur exécution, et qu'il ne put faire lui-même qu'à la hâte quelques dispositions qui se ressentaient de sa surprise. Le *Spittelwald* fut emporté : à la faveur de ce bois, on établit quelques bataillons et escadrons près du village de *Saint-Michel*, destinés à tenir en échec le corps

du général Meyer, posté entre *Brand* et *Erbisdorf*, sur la gauche des ennemis, et qui fut effectivement contenu par ces troupes pendant toute l'action. La colonne de droite, protégée par celles-ci, continua d'avancer à travers la partie du bois la plus voisine du village de *Saint-Michel*, et se mit en bataille vis-à-vis de la hauteur des *Drey-Kreitzer.* Les grenadiers prussiens, soutenus des cuirassiers et des dragons, attaquèrent alors, vivement et plusieurs fois à la baïonnette, l'ennemi, qui, après une heure et demie de résistance, fut contraint de plier. Le général Seydlitz tombe alors sur lui à la tête de la cavalerie, avec son impétuosité si souvent victorieuse, le poursuit au-delà de *Freyberg*, et ce mouvement décide les troupes de l'Empire à abandonner les redoutes qu'elles occupaient près de *Waltersdorf.* M. de Stutterheim, qui leur était opposé, passe aussitôt le défilé; et le centre de la ligne ennemie se trouvant alors percé, sa déroute devient générale et la victoire des Prussiens complète. Les Impériaux perdirent, dans cette journée, trente pièces de canon et huit mille hommes, dont quatre mille furent faits prisonniers : la perte des Prussiens ne fut que de mille hommes. Ils n'avaient que vingt-neuf bataillons et soixante escadrons ; l'ennemi leur opposait quarante-neuf bataillons et soixante-dix-huit

escadrons, et joignait ainsi une grande supériorité de nombre à l'avantage du terrain et à celui d'être posté.

Le prince Albert de Saxe, envoyé avec un corps de Saxons et d'Autrichiens au secours de l'armée de l'Empire, n'arriva qu'après sa défaite; et celui que le roi avait détaché de la Silésie, aux ordres du général Neuwied, ne rejoignit le prince que le lendemain de la bataille. Cette circonstance, qui augmente la gloire du prince Henri, est devenue cependant un sujet de blâme, dans la bouche de la jalousie qui envenime tout. On lui a reproché d'avoir attaqué l'ennemi dans un poste aussi fort, avec une aussi grande infériorité; d'avoir ainsi mis au hasard ce qu'il eût assuré, en attendant le renfort qui lui arrivait; et d'avoir été entraîné, dans cette démarche précipitée, par la crainte de partager la gloire du succès avec l'aide-de-camp que Frédéric lui envoyait pour le diriger. Sans doute le prince Henri avait de quoi s'étonner et s'offenser, qu'après les services signalés qu'il avait rendus à son frère, après les belles campagnes qui avaient consacré ses talens militaires, ce monarque voulût l'assimiler aux généraux ordinaires de son armée, qu'il plaçait sous la surveillance de quelqu'officier inférieur, investi de ses instructions et de sa confiance, et auquel la conduite de leur

corps d'armée était subordonnée. Il y a tout lieu de croire que Frédéric, qui n'avait pas toujours rencontré dans son frère la complaisance et la soumission qu'il en voulait exiger, et qui, dans plusieurs occasions, avait plutôt trouvé une censure sévère de sa conduite dans la manière même dont celui-ci avait réparé ses fautes et ses malheurs, eut un secret plaisir à profiter de la position embarrassante où il était alors, pour lui faire sentir le poids de sa supériorité et de sa puissance; et qu'en lui envoyant M. d'Anhalt (1), il satisfaisait plus à une petite vengeance d'amour-propre, qu'il n'avait la prétention de donner un tuteur au prince Henri. D'un autre côté, on ne saurait penser que ce général, si sage et si prudent, qui, dans tout le cours de cette guerre, avait exécuté tant de grandes choses sans rien donner à la fortune si in-

(1) M. d'Anhalt, alors lieutenant-colonel, et depuis lieutenant-général au service de Prusse, était fils naturel du prince Auguste d'Anhalt-Dessau. Il ne manquait pas de talens naturels, et il aurait pu devenir un général distingué à l'école de Frédéric, qui le traitait avec confiance et amitié. Mais il paraît qu'il ne sut point se préserver de l'orgueil ordinaire des parvenus et des favoris. Il était ingrat, méchant et intrigant, et profita de sa faveur auprès du roi pour nuire à plusieurs officiers distingués, dont il enleva les services à l'armée prussienne. Personne ne l'aimait : le prince Henri surtout et le général Seydlitz le détestaient,

certaine des batailles, et qui s'était montré aussi avare du sang de ses soldats, qu'ennemi des entreprises hasardeuses, eût dérogé à ces grands principes qui guidèrent constamment sa conduite, et qu'il eût sacrifié les intérêts de sa patrie, ainsi que ceux de l'humanité, également chers à son cœur, par un mouvement de vaine gloire et de mécontement personnel. Sans doute il sentait vivement le trait piquant, quoique caché, que le roi lui lançait : il devait le sentir ; car les hommes fiers et sensibles sont seuls capables de grandes choses, de ces choses indépendantes de la fortune et des circonstances, qui sont l'objet d'une éternelle admiration et d'une constante imitation. Mais celui qui avait pour maxime ce grand principe que nous avons déjà cité, qu'il ne faut livrer bataille que lorsque l'avantage qui doit résulter du succès l'emporte sur le mal que peut produire le revers, et qui, comme nous l'avons vu, ne s'en était pas écar-

M. de Warnery raconte, dans ses Mémoires sur la guerre de Sept-Ans, que M. de Neuwied avait laissé sur sa route, pour joindre le prince Henri, toutes les traces d'un vrai barbare, sans doute d'après les ordres secrets qu'Anhalt avait du roi. Le prince, charmé de l'occasion de faire un mauvais compliment à celui-ci, lui dit, ainsi qu'à M. de Neuwied, qu'il les regardait comme une troupe de voleurs, et non comme des soldats. Une chute de cheval, que M. d'Anhalt fit à une revue de Silésie, affaiblit son esprit. Il mourut en 1801.

té jusque-là, n'eût pas voulu tenter, pour la première fois, les chances du hasard, s'il ne les eût d'avance soumises avec certitude à ses calculs, surtout dans le moment où tout, annonçant la fin prochaine de cette longue et cruelle guerre dont il gémissait plus qu'un autre, rendait chaque événement plus important. Disons plutôt que les raisons que nous avons déjà expliquées durent seules le déterminer, et que l'approche même du dénoûment dut lui faire désirer de frapper quelque grand coup qui étourdît les ennemis et leur arrachât la paix. Au surplus, le roi de Prusse a fermé la bouche aux détracteurs du prince Henri; et s'il les a autorisés secrètement, il se condamne lui-même, par le témoignage public qu'il lui rend dans son histoire. Après avoir raconté cette victoire, « Il serait superflu, dit-il, de faire ici le panégyrique de S. A. R. : le plus bel éloge qu'on » puisse en faire est de rapporter ses actions. Les » connaisseurs y remarqueront aisément ce mélange heureux de prudence et de hardiesse si rare » et si désiré, qui unit et rassemble le plus de per» fections que la nature puisse accorder pour for» mer un grand homme de guerre (1) ».

Après un tel jugement, qui oserait élever sa

(1) Œuvres posthumes du roi de Prusse : Histoire de la guerre de Sept-Ans.

faible voix? Toute accusation ne serait-elle pas déplacée, comme toute louange superflue?

La bataille de *Freyberg* eut les suites les plus importantes. L'armée de l'Empire, qui avait essayé de prendre poste à *Frauenstein*, fut repoussée jusqu'à *Altenberg*, sur les frontières de la Bohême; et les mouvemens du prince Henri, au-delà de la *Mulda* et de la *Weiseritz*, donnèrent une telle alarme à M. de Haddick, qu'il se hâta de renforcer son armée dans le camp de *Plauen*, et de la mettre sous la protection du canon de *Dresde*. M. de Kleist pénétra en Bohême, ruina le magasin considérable que les Impériaux avaient à *Saatz*, et fit des incursions jusqu'à *Leitmeritz*. De là il parcourut la Franconie qu'il ruina de nouveau, et jeta l'épouvante jusqu'à *Ratisbonne*, où siégeait la diète impériale. Les états de l'Empire, mal défendus par la maison d'Autriche, pour laquelle ils s'aperçurent enfin qu'ils s'épuisaient gratuitement, retirèrent successivement leur contingent, en se réconciliant avec le roi de Prusse. Ce grand pas vers la paix générale, fut le plus beau résultat de cette victoire; et c'est ainsi que le prince Henri, en recueillant le dernier laurier de cette guerre, mit le sceau à sa gloire, à la fortune de Frédéric, et à la puissance de la Prusse.

Abandonnée successivement de tous ses alliés,

de la France même, qui, par le traité de Fontainebleau (1), venait de mettre un terme trop tardif aux maux sans nombre que lui avait attirés son impolitique alliance, la maison d'Autriche ne pouvait plus espérer d'exécuter à elle seule, contre le roi de Prusse, ce que n'avait pu tout l'effort de l'Europe combinée. Elle se vit même, avec plaisir, dégagée, par la défection des états de l'Empire, de ses obligations envers eux, et plus libre ainsi de traiter pour elle seule, selon sa constante politique, au moment où cette lutte ne lui présentait plus que des dangers et des sacrifices qu'elle ne pouvait désormais rejeter sur les autres : elle entra donc en négociation. Les plénipotentiaires de Saxe, de Prusse et d'Autriche se réunirent, le 31 décembre, à *Hubertzbourg*, maison de chasse de l'électeur de Saxe, et y conclurent, le 15 février 1763, la paix qui porte ce nom, avec une promptitude que l'on ne devait pas attendre d'ennemis si acharnés. Par ce traité, ceux de *Breslau* et de *Dresde* furent confirmés ; la possession de la Silésie fut assurée, sans retour, au roi de Prusse ; et ses états sur la rive gauche du Rhin et en Westphalie lui furent rendus. Ainsi, tous

(1) Les préliminaires de la paix entre la France et l'Angleterre furent signés à Fontainebleau le 3 novembre 1762.

ces projets concertés pour la ruine de la Prusse ne firent que tourner à sa gloire et à l'avantage de son existence politique. Tout rentra dans l'ordre accoutumé : par une suite de cette balance continuelle de fortune qui distingue cette époque militaire, et encore plus par un effet de cet esprit d'ordre et de modération qui assurait alors à l'Europe son heureux équilibre, chacun reprit ses droits, et retrouva son rang et ses possessions. Il ne résulta de cette guerre, si longue et si meurtrière, que la ruine et la dépopulation passagères de quelques provinces qui se rétablirent promptement à l'abri d'une paix sincère et solide, et la gloire qu'y acquirent quelques habiles capitaines, et par-dessus tous, Frédéric et Henri.

Il est certain, en effet, que ces deux princes en réunirent et partagèrent entr'eux la principale renommée, mais sans nuire à celle de leurs adversaires. A côté de leurs noms, il s'en est élevé d'illustres qui s'y soutiennent encore, et leur gloire n'en est que plus complète : car ce ne sont pas les victoires, mais l'espèce d'ennemi sur qui on les obtient, et les circonstances où on les remporte, qui font connaître le grand capitaine. La gloire du vainqueur s'augmente et se compose même, en grande partie, de celle de son adversaire ; et nous admirerions sans doute moins Turenne et Condé,

s'ils n'avaient eu à combattre des généraux tels que les Mercy, les Caprara, les Montécuculli, et si leur rivalité même n'avait ajouté à leur gloire.

Mais en s'élevant au-dessus de tous les généraux de leur temps et en égalant les plus grands capitaines des siècles passés, Frédéric et le prince Henri ont laissé un grand problème à résoudre, sur celui des deux qui mérite la prééminence. Au premier coup d'œil, Frédéric semble emporter la balance, tant par les grandes choses qu'il a exécutées lui-même, que par toutes celles dont l'éclat a rejailli sur lui, et dont le concours heureux a consolidé sa gloire et fixé sa fortune. Comme roi, comme fondateur d'une monarchie qui n'a que trop prouvé, depuis, qu'elle n'avait guère d'autre base que son génie, il a été le premier homme de son siècle et de bien d'autres. Mais cette situation, qui a mis dans un si grand jour toute la force de son esprit et toute la fermeté inébranlable de son âme, a favorisé nécessairement sa réputation militaire, en facilitant davantage le développement de ses talens : car personne n'a plus beau jeu pour en montrer, que le chef d'une nation qui commande lui-même ses armées. Disposant à son gré de la fortune de ses sujets et des ressources de l'état, et affranchi de cette responsabilité des événemens dont le poids arrête quel-

quefois les plus belles conceptions, et dont les conséquences intimident souvent les audacieux même, il agit dans le sens, sur le théâtre, et avec les instrumens qui lui conviennent le mieux. Ces avantages, que la puissance et le caractère de la nation rendent plus ou moins sensibles, ont été sans contredit moindres pour le roi de Prusse que pour un autre; mais Frédéric en a pourtant profité. Le prince Henri, au contraire, subordonné aux ordres, aux opérations et même aux caprices de son frère; contrarié souvent, presque toujours entravé, dans ses plans; retenu dans un cercle étroit et toujours entouré de difficultés, eut de plus le désavantage de n'avoir jamais, sous ses ordres, que des armées battues, composées des plus mauvaises troupes du roi ou de nouvelles levées, et constamment inférieures à ses ennemis. Si l'on considère qu'avec de tels moyens et dans une situation aussi défavorable, non-seulement il n'éprouva aucun grand échec, mais qu'il donna toujours au roi le moyen de réparer ceux qu'il avait reçus, en ranimant ses troupes découragées, ou en électrisant les milices et les recrues qui venaient se former sous lui; on reconnaîtra qu'il lui a fallu plus de mérite pour obtenir une réputation militaire, moins brillante sans doute aux yeux du vulgaire, mais non moins réelle à ceux des connaisseurs

que celle de Frédéric. Au reste, chacun d'eux est assez grand et assez riche de sa propre gloire, sans qu'il soit nécessaire de faire valoir l'un aux dépens de l'autre; et loin de leur nuire, le parallèle entr'eux ne peut être qu'un motif de plus de les admirer : car jamais on ne vit en deux hommes du même ordre, du même sang, placés dans des circonstances et dans une carrière semblables, des caractères plus divers et même plus opposés.

Frédéric, actif, hardi, impétueux, portant sur tous les objets le feu d'une imagination ardente et même inquiète, hasardait tout, soumettait le sort de ses états à celui des batailles, et semblait vouloir provoquer sans cesse la fortune. Henri, moins vif sans jamais rien avoir de lent, sage et modéré par caractère, et en même temps résolu et déterminé par principe, assujétissait tout au calcul, n'attendait rien de la fortune et l'entraînait toujours dans ses desseins. L'un semblait agir par de soudaines illuminations et être dirigé par l'instinct du génie : l'autre n'agissait que par des réflexions profondes, et tous ses pas laissaient des traces du coup d'œil et du jugement le plus sûr. Le premier étonnait et déconcertait son ennemi, mais souvent aussi le réveillait et le ranimait. Le second l'endormait, le lassait et le trompait toujours. Tous deux, par les incroyables ressources

de leur courage et de leur esprit, s'élevèrent au-dessus des plus grands périls et surent également profiter des infidélités même de la fortune; avec cette différence que Frédéric bravait le danger et s'y jetait, sans savoir souvent comment en sortir; et que Henri le jugeait sans le craindre, l'écartait sans le fuir, et se ménageait si bien qu'il y échappait toujours. Aussi est-il arrivé que l'un, risquant davantage, a beaucoup plus fait, mais a fait des fautes; et que l'autre, qui a beaucoup fait aussi, n'a rien eu à se reprocher, et n'a connu de revers, que ceux de son frère qu'il lui a fallu partager et réparer. Si l'on cherchait leurs modèles parmi les grands généraux qui les ont précédés, on pourrait les comparer, Frédéric au grand Condé, Henri à Turenne. Comme ces deux grands hommes, ils donnèrent au monde le spectacle d'un contraste aussi remarquable que glorieux; et ce fut cette différence même de leurs qualités, qui produisit ces résultats aussi brillans pour eux qu'heureux pour la patrie. Car la marche méthodique du prince Henri n'eût peut-être pas, à elle seule, sauvé la monarchie prussienne, dans la crise où l'avait placée la guerre de Sept-Ans; celle hardie et souvent téméraire de Frédéric l'eût probablement perdue, sans la sagesse et la prudence de son frère.

Mais, s'il est difficile de décider lequel de ces deux grands généraux a le plus montré de talens, et surtout de ceux de la circonstance, qui sont les plus précieux et les plus louables ; il faut convenir qu'il reste, au prince Henri, un grand avantage sur le roi, par le principe d'humanité qui dirigea toute sa conduite militaire. Frédéric, irascible, inflexible et même dur par caractère, souvent aigri par le malheur, et réduit quelquefois, par ses propres fautes, à des extrémités qui le forçaient à tout sacrifier à la nécessité, ne comptait pour rien la vie et la fortune des hommes, et traita surtout, avec une sévérité révoltante, les pays que le sort des armes fit tomber en son pouvoir. Aussi, la haine qu'inspiraient ses rigueurs affaiblissait-elle l'admiration que l'on ne pouvait refuser à ses qualités et à ses actions. Sa dureté, souvent accompagnée d'ingratitude, diminuait aussi le zèle de ses serviteurs ; et il n'y avait, entr'eux et lui, d'autre lien que celui de la crainte, moyen odieux qui fatigue presqu'autant celui qui s'en sert que ceux qui en souffrent. Le prince Henri, économe du sang de ses soldats, sans sacrifier à cette considération aucune des occasions que la guerre lui présentait, exact à faire valoir les services et à reconnaître le mérite, se conciliait tous les cœurs par sa douceur, par sa justice et par sa prévenance,

autant qu'il inspirait la confiance par ses talens. Ses bons procédés s'étendaient également sur les ennemis. Au milieu du combat, toujours maître de lui, toujours fidèle à ce principe de générosité qui lui faisait craindre une victoire trop ensanglantée, on l'entendit souvent, sur le champ de bataille, s'écrier : *Soldats, désarmez vos ennemis, mais épargnez leur sang*. Nous avons dit comment le vaincu, secouru et soulagé par ses soins, était forcé d'aimer en lui son vainqueur. La Saxe surtout, qui fut le principal théâtre de ses exploits, fut aussi pour lui celui d'une gloire plus réelle et plus solide, parce qu'elle est moins commune, et qu'on ne la partage ni avec le soldat ni avec la fortune. Chargé de couvrir et de conserver ces états, dont la possession était d'un si grand prix pour Frédéric, et que ce prince traitait sans ménagement, le prince Henri adoucit partout la rigueur des ordres du roi. Il accompagna les mesures de sévérité, inséparables de la guerre et de la conquête, de toutes les formes de modération et de condescendance qui se conciliaient avec ses devoirs et les intérêts de sa cause. Il prévint ou réprima, par des exemples sévères, les désordres du soldat, ainsi que les violences et les vexations de ces agens subalternes, mille fois plus malfaisans que les armées même ; et la discipline qu'il fit ob-

server, en soulageant les peuples conquis, augmentait la sûreté de ses mouvemens, par la confiance et l'affection qu'elle leur inspirait, autant qu'elle doublait les ressources qu'il tirait du pays. Aussi eut-il le rare avantage d'emporter l'amour des provinces qu'il avait occupées, pendant plusieurs campagnes, comme ennemi. Les Saxons devenaient Prussiens pour chanter ses louanges : le souvenir de sa bonté est encore gravé dans leurs cœurs; et tandis que la plupart de ces conquérans célèbres, qui ont soumis la moitié de la terre, en eussent trouvé à peine un coin pour se retirer, si le sort leur était devenu contraire; le prince Henri, si quelqu'une de ces vicissitudes, communes de nos jours, était venu le précipiter du rang qu'il occupait, eût trouvé un asile dans chaque habitation de la Saxe : tant est grand l'empire de la vertu. La force et la puissance peuvent donner celui de la victoire; la vertu seule met aux actions et aux réputations éclatantes le sceau de la grandeur.

La paix de 1763 fixa le rang de la Prusse parmi les puissances, et lui en assigna surtout un considérable dans l'opinion, le plus puissant allié des souverains. Elle donna à l'Europe un calme dont elle n'a que trop payé la longue durée : elle donna en même temps, au prince Henri, un repos dont il sut jouir avec gloire, et l'indépendance qui

convenait à ses goûts, à son caractère, et au rôle qu'il venait de jouer. Le roi, pour récompenser ses services, et pour honorer le héros plus que le prince, attacha, à la personne de son frère, une garde de vingt-quatre hussards commandés par un capitaine, qui furent entretenus par l'état jusqu'à la mort du prince Henri, distinction d'autant plus flatteuse, qu'il ne la partageait qu'avec le duc Ferdinand de Brunswick.

Mais il en reçut en même temps une autre plus personnelle encore, et bien au-dessus de tous les honneurs extérieurs. Frédéric, si grand quand il voulait l'être, ayant rassemblé ses généraux dans un repas, peu de temps après la paix, passa en revue les événemens si multipliés et si variés de la guerre qu'elle venait de terminer; et après avoir fait, avec une franchise également sévère et modeste, l'énumération des fautes qui s'étaient commises de part et d'autre, et ne s'être pas plus épargné que les autres : *Saluons, messieurs*, leur dit-il, *le seul général qui, pendant toute cette guerre, n'a pas fait une seule faute : à votre santé, mon frère*, en se tournant vers le prince Henri : témoignage qui valait un triomphe devant une telle assemblée, et de la part d'un si grand maître; qui honore également celui qui le donna et celui qui le reçut; et bien propre à étouffer entr'eux tout

ressentiment ainsi que toute jalousie, si la passion, surtout dans les âmes fortes, n'était bien plus sensible à ce qui la blesse et lui nuit, qu'à ce qui la flatte dans le moment. Le prince Henri, doué de toutes les qualités et de toutes les vertus qui pouvaient briller sur le trône comme à la tête des armées, ne put voir sans regret, il faut même le dire, sans dépit, que la nature, en le plaçant si près du premier rang, et en le créant si propre à le remplir, l'en eût en même temps autant éloigné; et il est à croire que cet arrangement irrévocable de la destinée fit le tourment de la sienne. Le caractère impérieux, et même despotique de Frédéric, fortifiant en lui l'usage de ses rares talens, fit encore plus sentir et regretter au prince Henri l'immense distance que le sort avait mise entr'eux. Le premier devoir du sage est de savoir vivre à sa place, et cependant les hommes du plus grand mérite sont ceux qui veulent ou savent le moins s'y tenir, parce qu'ils ont en eux le sentiment intérieur d'une force qui a besoin de se développer et de s'étendre. Ce n'est pas que l'on prétende par là approuver le prince Henri, ni dissimuler même ses torts. Les avouer, au contraire, n'est-ce pas donner plus de poids aux éloges dont il est d'ailleurs si digne? En effet, quels que fussent ses sentimens pour le roi, et quel qu'en fût le motif, non-seulement ils ne le détour-

nèrent jamais de son devoir, mais jamais aussi ils ne l'empêchèrent de servir ce prince et l'état de tout son zèle comme de tous ses talens; et ses conseils ne lui furent pas moins utiles, comme nous le verrons, pour reculer ses frontières et agrandir ses états, que son épée l'avait été pour les défendre. Frédéric, de son côté, trop éclairé pour se priver, par des préventions, des lumières d'un tel frère, et surmontant pour lui ce sentiment de jalousie qu'il n'écouta que trop à l'égard de beaucoup d'autres, fut toujours inaccessible aux impressions que des rapports trop exacts pouvaient lui donner; et il ne cessa de lui prodiguer les témoignages publics et particuliers de la considération la plus distinguée, et même les attentions les plus flatteuses.

On vit en effet, depuis la paix de *Hubertzbourg*, ce roi, ennemi du faste et de la représentation, et devenu plus austère par l'âge, ainsi que par les traverses qu'il avait éprouvées, sortir de sa retraite et de sa simplicité habituelles, pour célébrer tous les ans, avec magnificence, le jour de naissance de son frère Henri. Ce jour était la plus grande fête de sa cour, le seul où il se montrait en public dans l'appareil et le cérémonial de la royauté; et pour donner plus d'éclat au banquet royal qui marquait cette solennité, il y faisait paraître un service d'or massif, qui ne sortait du trésor que pour

cette seule occasion. En même temps, ce monarque, dont les libéralités étaient soumises à la même règle que le reste de sa conduite, accompagnait ces honneurs du présent d'une tabatière garnie de diamans de la valeur de dix mille thalers (près de quarante mille francs), et d'une somme de douze mille thalers, et augmentait ainsi le revenu du prince, sans s'imposer d'obligations, ni sans s'écarter des principes de la dépendance où il aimait à tenir tous les membres de sa famille. A ces marques éclatantes et solides d'estime et de considération, se joignaient celles de la confiance et de l'amitié. Toutes les semaines, le roi, en envoyant au prince des fruits de ses serres chaudes de *Potsdam*, lui écrivait une lettre à laquelle celui-ci répondait aussitôt. Dans ces lettres, Frédéric lui faisait part de ce qui l'occupait, l'entretenait des affaires du moment, lui développait ses plus intimes pensées, et lui demandait *modestement* des conseils, qu'il ne suivait pas, il est vrai, toujours, ni quelquefois même assez. Souvent ces communications politiques étaient remplacées par des dissertations morales et métaphysiques, que les deux frères aimaient également; quelquefois même le roi, dans lequel se trouvaient tant d'hommes, et, on pourrait dire, tant d'âmes et d'esprits différens, se laissait aller aux épanchemens et aux expressions de la tendresse; et comme il est

permis de croire qu'aucun des détails, qui font connaître deux personnages si grands et si singuliers, ne saurait être indigne de l'histoire, on ne craindra pas de dire que l'on a vu plusieurs de ces lettres où le roi appelait son frère *mon cher cœur, mon amour,* tandis que celui-ci lui répondait toujours *mon cher frère*. Cette correspondance, qui était toute écrite en français, ne fut interrompue que par la mort du roi (1); et si les raisons d'état en avaient permis la publicité, de quel intérêt ne serait pas ce recueil, où l'on verrait les deux hommes les plus illustres et les plus éclairés de leur siècle traiter des plus importantes affaires de leur temps, et où leur esprit, s'enflammant l'un par l'autre, jetait, sur toutes les matières qui peuvent occuper les hommes, la lumière du génie et de la science, fortifiée par l'expérience et la pratique?

(1763-1772) Devenu plus libre par la paix, le prince Henri reprit, avec plus de suite, les habitudes douces et tranquilles qu'il avait, pour ainsi dire, essayées avant la guerre. Comme Frédéric, il voulut vivre loin de la représentation et des re-

(1) Toute la correspondance du prince Henri avec le roi, depuis 1759 jusqu'en 1786, contenant cinq cent quatre-vingt-sept lettres sur les affaires d'état, fut rendue au prince par Frédéric-Guillaume II, à son avénement au trône.

gards importuns de cette foule oisive et indiscrète qui compose les cours, et *Rheinsberg* fut pour lui ce que *Sans-Souci* était pour le roi, avec la différence que leur caractère opposé mettait dans toutes leurs actions.

Le château de *Rheinsberg*, situé à douze milles (d'Allemagne) de *Berlin*, dans la Moyenne Marche, sur les confins du Mecklembourg, s'élève en forme carrée sur les bords d'un lac de plusieurs lieues de circonférence. Après avoir traversé d'immenses forêts de sapin, ou des plaines du sable le plus aride, on est étonné de trouver un lieu aussi agréable, et l'on en jouit doublement. On n'est pas moins agréablement surpris quand on parcourt les jardins qui bordent ce beau lac, et la forêt qui en termine la perspective, où, malgré le goût un peu germanique des ornemens dont ils sont surchargés, l'art a fait d'heureux efforts pour vaincre une nature sauvage. Partout on retrouve la trace des deux grands hommes qui ont illustré successivement cette demeure; et aujourd'hui qu'ils ont disparu l'un et l'autre, et que l'on peut dire que la Prusse a disparu avec eux, on ne saurait parcourir ces lieux sans y porter le recueillement d'un souvenir religieux. Frédéric les habita après la catastrophe malheureuse de sa jeunesse, et y attendit, dans l'étude des sciences et la culture des lettres, qui lui

donnèrent déjà de la célébrité, le moment où il devait acquérir une plus grande gloire. On lit encore, sur la première porte du château, cette inscription qu'il y fit graver : *Frederico tranquillitatem colenti.* Le prince Henri, en lui succédant, donna à ce lieu de nouveaux embellissemens, ainsi qu'un nouvel intérêt, et il n'en voulut pas faire seulement la retraite d'un sage, mais encore le séjour d'un grand seigneur. Moins austère, et aussi moins occupé que Frédéric, il avait le besoin de jouir du plus grand des biens de la vie humaine, des douceurs de la société, rarement connues des grands, parce qu'elles ne sont réservées qu'à ceux qui, comme lui, ont la bonté en partage. Il voulut donc s'entourer d'un petit nombre de courtisans choisis, dont il pût faire ses amis, et au milieu desquels il pût suivre avec sécurité ses goûts et ses penchans, qui partageaient son cœur et son esprit entre l'étude et la bienfaisance. La princesse Henri fut, pendant les premières années qui suivirent la guerre de Sept-Ans, le lien ainsi que l'ornement de cette société ; et, chargée de recevoir les honneurs dûs au rang, elle laissait le prince recueillir ceux qui s'adressaient à l'homme privé et aimable...... Ces momens furent trop courts. La bonté même du prince fut ce qui les abrégea, parce qu'elle fut la source d'un malheur qui commença par ce qui se trouvait

le plus près de sa personne et de son cœur. En effet, ce prince, si digne d'être aimé parce qu'il savait aimer, ne tarda pas à être dupe de sa confiance. Son premier favori, le comte de K........, non content de chercher à altérer la gloire militaire du prince Henri en se l'attribuant, quoique sa conduite à la guerre n'ait rien eu, ni alors, ni depuis, d'assez éclatant pour justifier une telle prétention, vint encore mettre, par ses intrigues, le trouble dans l'intérieur de sa cour; et en trompant à la fois le prince et la princesse, il forma entr'eux le nuage qui troubla pour jamais leur union. Cédant aux premières impressions fortifiées par des apparences artificieusement préparées, le prince Henri éloigna de lui une épouse qui méritait au moins son indulgence; et, quoiqu'il se vît forcé de désavouer dans són cœur des soupçons qui ont été démentis par toute la suite de la conduite de cette princesse, à qui depuis il ne refusa pas son estime, cette séparation fut éternelle, par un effet de cette opiniâtreté qui lui était commune avec tous les princes de sa maison. Logés à *Berlin* dans le même palais, ils n'eurent plus aucune communication. Lorsque l'étiquette et les devoirs de leur rang les réunissaient à la cour, jamais ils ne s'adressaient la parole, et cette manière d'être dura pendant plus de trente-

cinq années que le prince Henri survécut à cette rupture.

Le séjour de *Rheinsberg* prit alors un autre aspect; car la retraite et la vie privée du prince Henri eurent des époques aussi marquées que sa gloire. Dans les premiers momens, il avait écarté tout ce qui pouvait lui retracer ce que sa trop grande confiance et sa sensibilité lui avaient coûté; et il appella d'abord la philosophie à son secours. Mais elle ne put remplir une âme dévorée du besoin de s'attacher et de se communiquer; il s'y abandonna de nouveau, et ce fût à ce besoin, qui lui causa bien des peines, parce qu'il l'exposa trop à l'injustice et à l'ingratitude ordinaires des hommes, que son cœur généreux dut ses plus grandes jouissances; et son esprit, ces amusemens nobles dont il s'environna. Le séjour de M. de Voltaire, en Prusse, avait encore fortifié dans le prince Henri, le goût pour la langue et la littérature françaises, qu'il avait puisé dans son éducation; et les répétitions que, dans sa jeunesse, il avait faites avec ce grand poëte, de ses chefs-d'œuvres dramatiques, lui avaient inspiré l'amour du théâtre français. Le roi de Prusse avait essayé, sans succès, d'en établir un à *Berlin*. Ce monarque, partagé exclusivement, dans sa retraite, entre les devoirs du gouvernement, les sciences et les muses, avait donné peu

d'attention et encore moins d'argent à cet établissement, qu'il destinait, pourtant, à former le goût de sa capitale. Le prince Henri entreprit d'exécuter ce que Frédéric avait abandonné : il fit construire, dans son château de *Rheinsberg*, une salle de spectacle, tout à la fois simple et élégante, qu'il fit décorer par plusieurs bons artistes d'Italie qui étaient alors établis en Prusse, et il réunit une troupe de comédiens français dont quelques-uns avaient eu ailleurs des succès. Le prince, qui dirigeait tout, tirait parti des talens naturels qu'il découvrait dans ses serviteurs, pour les faire contribuer à l'ornement de ce spectacle, et lui-même y ajoutait par des compositions agréables, remplies d'esprit et de gaîté. Il mettait surtout à profit les dispositions innées des Allemands pour l'harmonie musicale; et il forma, de la plupart des gens de sa livrée, un orchestre dont le nombre et l'exécution le mettaient à même de faire représenter les plus grands opéras, avec un appareil et un ensemble auxquels les costumes et les décorations concouraient également. Il trouvait ainsi l'avantage d'augmenter et d'entretenir son théâtre à moins de frais, et de procurer, à ceux qui le servaient, des talens, qui, en les occupant, et en les détournant des vices de l'oisiveté et de l'ignorance, leur offraient des ressources au-dessus de leur état, et

donnèrent même de la célébrité à quelques-uns d'entr'eux. De cette manière, tout à la fois noble et simple, le prince Henri était parvenu à former un spectacle qui l'eût emporté sur les meilleurs théâtres des villes de province de France, et à procurer à sa cour et au petit nombre d'étrangers qu'il y admettait, un divertissement digne de lui, et que l'on ne retrouvait chez aucun autre prince de l'Europe.

Il jouissait d'autant plus de ce plaisir qu'il lui fournissait un moyen de plus de faire du bien; mais il ne s'en tenait pas là. Par ses soins, des ouvriers de toute espèce et des artistes furent attirés à *Rheinsberg*, où ils trouvaient, dans sa générosité, le prix de leur travail et de leur talent. Il établit plusieurs fabriques, entr'autres de verrerie et de poterie anglaises, dont il sortait des ouvrages d'un goût et d'un fini dignes des plus grands ateliers. Il fit bâtir des maisons qu'il distribuait à ceux qui l'avaient le mieux servi; et *Rheinsberg*, agrandi, embelli et animé par lui, offrait au milieu de la Prusse, sous les auspices d'un prince prussien, le spectacle singulier d'une peuplade presque française, d'un état, en quelque sorte, séparé, et semblait le séjour des arts, de la paix, et du plaisir. Aussi un intérêt général se portait-il vers ces lieux; et M. de Voltaire n'était que l'écho de la voix pu-

blique, lorsque, informé de la vie heureuse que l'on y menait, il écrivait à M. Formey, secrétaire de l'académie de *Berlin:* « Je fais assurément plus » de cas du Condé de *Rheinsberg*, que de tous » les papes de *Rome*, sans y comprendre saint » Pierre qui n'a jamais été dans ce pays-là. Je vois » avec grand plaisir qu'il daigne mêler les lauriers » d'Apollon à ceux de Mars; il jouit d'un bien plus » grand avantage: il a pour lui les cœurs de toute » l'Europe. Tout ce que vous dites de la vie qu'il » mène à *Rheinsberg*, me confirme dans mon » idée, que les arts et la gloire se sont réfugiés » vers le nord (1) ».

Heureux du bonheur qu'il répandait autour de lui, le prince Henri se livrait avec sécurité aux épanchemens de son âme. Qui ne croirait que ses glorieuses et généreuses préférences ne lui eussent attaché pour la vie ceux qui en étaient l'objet? Mais la faveur des grands ne fait trop souvent que des ingrats, parce que trop souvent aussi l'erreur ou le caprice la décide, et le prince Henri ne fut pas exempt de cette faiblesse. Dans ses prédilections, fréquemment accordées à des êtres trop inférieurs, il fut presque toujours malheureux;

(1) Voyez le supplément au Recueil des lettres de M. de Voltaire, tome 2, lettre du 26 août 1771.

et c'est à ces mauvais choix, qu'il eut souvent à regretter, qu'il dut les calomnies qui vinrent troubler sa retraite et ternir ses loisirs. Cependant, malgré cette cruelle et fréquente expérience qui lui commanda, par la suite, plus de réserve et de retenue, il ne put jamais renoncer au charme de la confiance, non plus qu'à celui de la bienfaisance, qui firent jusqu'à la fin l'intérêt et le tourment de sa vie. Ceux même qui avaient perdu leurs droits à son estime et à son attachement, conservaient ses bienfaits, tant qu'ils en avaient besoin, ou jusqu'à ce qu'ils y renonçassent d'eux-mêmes; et comme s'il eût cru devoir se punir lui-même des erreurs de son cœur, il prit toujours sur lui tous les sacrifices, et ne fit jamais sentir sa vengeance que par sa froideur. Il est rare que des favoris épargnent les faveurs d'un prince disposé à donner : ceux du prince Henri ne gardèrent aucune mesure, et ses finances s'en trouvèrent mal. Mais ennemi de toutes les tracasseries domestiques, qui enlèvent plus de temps, et surtout plus de bonheur que les grandes affaires, il aimait mieux, disait-il, être volé, que gêné dans ses libéralités; et il n'est pas douteux que son secret ne fût connu et mis à profit par ceux qui l'entouraient. Cependant une sorte d'ordre et d'économie se mêlait à cette facilité; et elle lui était effectivement nécessaire pour qu'avec

moins de cinq cent mille livres de revenu, il pût faire vivre cent dix personnes qui composaient sa cour. Mais, à l'exception de ce nombreux domestique qui ne formait pas, comme on l'a vu, un vain et inutile cortége, le reste de sa représentation était convenable, mais modeste; et peu de princes, ni même de particuliers considérables, s'en seraient contentés. Quoiqu'il sût aussi bien que personne soutenir l'honneur de son rang, il ne pensait pas que la grandeur d'un prince fût dans la richesse de ses habits, dans la magnificence de ses équipages, ni dans la recherche de sa table. Aussi, disait-il à un prince allemand qui s'étonnait qu'il n'eût que vingt chevaux dans son écurie: *Je sais que vous en nourrissez plus que moi; mais aussi je fais vivre plus de monde que vous.* Il ne pensait pas davantage que la grandeur fût dans cette austérité de formes, cette gravité de maintien que l'on nomme étiquette, dont la plupart des princes enveloppent leur médiocrité; et il l'abandonnait aux monarques, comme une charge de leur état. Pour lui, honnête, affable et prévenant pour chacun, il ne craignait point que la familiarité gâtât le respect. Comme il savait être grand sans se hausser, il savait aussi être civil et obligeant sans se baisser; et il se trouvait naturellement tout ce qu'il devait être avec tous les hommes. S'il en reü-

contra qui abusèrent de ses bontés et s'oublièrent même auprès de lui, il sut alors rappeler toute sa force, sans perdre de sa douceur habituelle. Car s'il n'oublia jamais qu'il était homme et que ceux qui l'approchaient l'étaient aussi, il n'oubliait pas non plus qu'il était prince, et personne n'était plus fier que lui, quand il croyait qu'on lui avait manqué. Lors qu'après avoir éprouvé les malheureux effets de sa facilité, il se vit forcé de se concentrer davantage en lui-même, la triste connaissance des hommes, qui est d'ordinaire le tombeau de la sensibilité, ne ferma pas son cœur, et n'aigrit point son esprit. L'étude et la méditation, dont il fit dès lors le principal intérêt de sa retraite, ne le rendirent pas moins sensible à l'amitié, à la bienfaisance, ni aux charmes de la société, quoiqu'il s'y livrât plus modérément.

Une des premières qualités du sage est la distribution de son temps; et le prince Henri, ainsi que Frédéric, fut, en cela, un modèle pour tous les philosophes ; j'entends les véritables philosophes, qui veulent allier la jouissance d'eux-mêmes avec les devoirs de leur rang ou de leur état, et qui puisent, dans l'étude et la méditation, de nouveaux moyens de plaire, et de nouveaux motifs d'indulgence pour leurs semblables. Toute la matinée du prince Henri, qu'il passait ordinairement seul

jusqu'à midi, était consacrée à quelque travail d'esprit, au recueillement, ou à ses correspondances nombreuses, qui s'étendaient dans presque toutes les parties de l'Europe, particulièrement en France, avec plusieurs personnages distingués, et qu'il écrivait toutes de sa main, à l'exception de celles de simple formalité. Il se promenait pendant quelques heures seul, ou avec quelque personne qu'il voulait distinguer, et dont la conversation lui plaisait; et, à une heure, il trouvait celles qui composaient sa cour ou sa société, réunies pour le dîner. Sa table, peu recherchée, ressemblait plus à celle d'un philosophe qu'à celle d'un prince; mais la délicatesse, qui y manquait, était remplacée par la liberté, la gaîté dont il faisait le premier les frais, et par l'égalité même dont il donnait l'exemple; et je ne sais si ces plats, rarement servis à la table des princes, ne valaient pas ceux qui manquaient à la sienne. Après quelques momens de conversation qui suivaient le dîner, chacun se retrouvait libre. Le prince se retirait dans son cabinet, où, pendant qu'on lui faisait quelque lecture, il s'exerçait à la peinture ou à quelqu'autre ouvrage des mains qui fixait son attention sans le fatiguer. Au bout de quelques heures, on se réunissait encore, soit pour le spectacle, soit pour la promenade ou pour la conversation; et la journée se terminait par quel-

que jeu et par un souper qui se prolongeait toujours beaucoup plus que le dîner; par l'intérêt des discussions que le prince prenait plaisir à y établir, surtout lorsque les convives lui plaisaient. Elles roulaient principalement sur la politique, sur la morale, et surtout sur la religion et la métaphysique dont il s'entretenait plus volontiers. Quoiqu'il aimât à rapprocher de lui quelques gens de lettres, instruit par l'exemple du roi, son frère, qui avait éprouvé l'inconvénient de leurs prétentions et le tourment de leurs tracasseries, il était peu question de littérature : il l'était encore moins souvent de guerre. Il était même très-difficile de l'amener sur ce sujet, parce que sa modestie le mettait toujours en garde contre cette intention, et l'on avait d'autant plus à le regretter, que le peu qu'il disait sur cette matière était autant de traits de lumière pour les hommes du métier. Mais il sortait plus volontiers de cette réserve avec les militaires étrangers, et surtout avec les officiers français qui venaient alors chercher des leçons dans les manœuvres prussiennes, ou qui, pour mieux dire, venaient admirer, dans Frédéric et Henri, les véritables maîtres de l'art de la guerre. En parlant de leurs actions aux hommes de guerre, de quelque réputation, qui le visitaient, il ne taisait plus les siennes : il savait trop que c'était la manière la plus aimable de leur faire

les honneurs de sa retraite, et personne n'y mettait plus de grâce. Personne aussi ne savait mieux parler à chacun selon son goût, ses talens ou ses intérêts, et n'était plus en état de le faire. S'il m'est permis d'emprunter quelques-unes des expressions dont s'est servi notre plus grand orateur (1) pour louer un héros tellement semblable à celui-ci, qu'on les croirait préparées pour lui, je dirai qu'*il n'y avait livre qu'il n'eût lu*, ni sujet qu'il n'eût étudié et même approfondi : *son grand génie embrassait tout :* aussi l'on peut dire que *sa conversation était un charme, d'où l'on sortait toujours plus éclairé*, et chacun y trouvait à étendre ou *rectifier ses pensées, soit par ses pénétrantes questions, soit par ses réflexions judicieuses*, ou par une analyse toujours nette et également profonde. Son goût et la nature de son esprit, qui le ramenaient sans cesse vers les questions métaphysiques et religieuses, les lui avaient fait méditer davantage : aussi était-il étonnant de rencontrer tant d'abondance et tant de clarté sur des matières dont la profondeur et l'obscurité sont faites pour déconcerter la raison, et décourager même la curiosité. Ses réflexions et ses recherches l'avaient

(1) Oraison funèbre de Louis de Bourbon, prince de Condé, dit le *Grand-Condé*, par Bossuet.

décidé, ainsi que Frédéric, pour le matérialisme pur dont il était persuadé de bonne foi, et dont il résultait en lui un mépris pour le christianisme, qu'il témoignait sans doute trop publiquement. On s'étonnera, si l'on veut, que deux aussi beaux esprits eussent adopté un système si peu flatteur pour l'amour-propre de l'homme, et si peu conforme à la dignité imaginaire qu'il s'efforce de se donner à lui-même. Pour moi, je ne prétends pas entrer ici dans des dissertations que l'on a tant prodiguées de nos jours, et qui sont devenues au moins inutiles, depuis qu'elles ne peuvent plus être dangereuses. C'est à chacun à suivre la croyance de son esprit, qui est la seule évidente. Le seul point qui doit les réunir toutes, est la tolérance et la modération envers les autres. C'est ce dont ces deux princes donnèrent l'exemple, et ce qu'ils prêchèrent même constamment à ces hommes, soi-disant sages, qui substituèrent leurs fureurs philosophiques à celles du fanatisme religieux. Le prince Henri, aussi ennemi de l'hypocrisie que de la superstition, ne fit, par ce principe, aucun acte de religion pendant toute sa vie, et ne se montra jamais dans un temple. Cependant il blâmait dans le roi cette même conduite qu'il appelait une *négligence*, et qu'il eût pu traiter plus sévèrement; car il entre dans les devoirs d'un monarque, quelle que soit son opinion person-

nelle, de maintenir, par son exemple, le culte extérieur qui fait partie des lois générales de l'état. Mais la Prusse n'était, on peut le dire, qu'un camp; la cour de Frédéric, qu'un quartier-général: et ce qui justifie encore plus ce roi, c'est que tant qu'il en a été ainsi, et alors seulement, cet état a été réellement une puissance. Au reste, ces deux frères, destinés à donner de grands exemples et de grandes leçons aux hommes, prouvèrent aux esprits vulgaires ou superstitieux, qu'il est possible, quoique l'on soit, religieusement parlant, incrédule, de faire du bien à ses semblables. Car l'un et l'autre en firent beaucoup; Frédéric, par ces excellentes institutions qui faisaient prospérer ses états, par cette attention rigoureuse qu'il donnait aux intérêts du moindre de ses sujets, et surtout par cette tolérance universelle qui écartait les maux cruels ou ridicules, dont toute espèce de fanatisme de religion afflige les hommes; Henri, par les bienfaits qu'il répandait autour de lui, par les dons qu'il étendait sur tous ceux dont les besoins lui étaient connus, enfin par ce principe d'humanité qui était le guide de toutes ses actions.

Tel fut le prince Henri dans l'arrangement de sa vie privée, qui fut invariable jusqu'à sa mort. Il ne quittait *Rheinsberg* que pendant deux ou trois

mois de l'hiver, pour venir à *Berlin* rendre quelques devoirs à sa famille, ou remplir ceux de son rang, et il y parut même beaucoup moins après la mort de Frédéric II. Mais sa retraite ne fut, dans aucun moment, infructueuse pour sa gloire ni pour l'intérêt de son pays; et il en sortit plusieurs fois pour rendre de nouveaux services à l'état, et pour y rentrer avec plus d'honneur.

La paix de *Hubertzbourg* était à peine conclue, qu'il arriva un événement qui, dans d'autres circonstances, l'eût infailliblement troublée. Auguste III, roi de Pologne, mourut à *Dresde* le 5 octobre 1763; et sa mort, en rendant aux Polonais le funeste privilége d'élire un nouveau roi, rouvrit toutes les sources de leurs discordes, et réveilla l'ambition de leurs voisins. Le nouvel électeur de Saxe s'était mis d'abord sur les rangs, et ses prétentions étaient d'autant mieux fondées, qu'aux titres de ses pères et à l'avantage d'une sorte d'hérédité, il joignait l'appui de l'Autriche et de la France. Mais il survécut à peine à son père, et mourut dans la force de l'âge, le 17 décembre (1), laissant un fils

(1) Frédéric-Chrétien Léopold, né le 8 septembre 1722, fils d'Auguste III, roi de Pologne, et d'une fille de l'empereur Joseph I.er; électeur de Saxe le 5 octobre 1763, mort le 17 décembre de la même année.

encore enfant (1), qui dut renoncer alors à un héritage que la main invisible du destin lui réservait à travers les révolutions les plus inouies. La Russie, gouvernée par une princesse qui venait de manifester au monde la plus coupable ambition, inquiétait les Polonais; et ceux-ci, cherchant autour d'eux un appui contr'elle, jetèrent les yeux sur le prince Henri, dont les talens militaires et politiques, ainsi que les vertus, avaient réuni tous les suffrages, et calmaient toutes les craintes. La proposition en fut portée à Frédéric. Ce prince, lié déjà avec l'impératrice de Russie, Catherine II (2), par un traité, dont la principale condition était de seconder ses vues pour placer un Piaste ou seigneur polonais sur

(1) Frédéric Auguste, fils du précédent et de Marie-Antoinette de Bavière, fille de l'empereur Charles VII, né le 23 décembre 1750, électeur de Saxe le 17 décembre 1763, roi de Saxe le 11 décembre 1806, et grand-duc de *Varsovie*, par le traité de *Tilsit*, le 9 juillet 1807.

(2) Sophie-Auguste d'Anhalt-Zerbst, née le 2 mai 1729, mariée, le 1.er septembre 1745, à Charles-Pierre Ulric, duc de Holstein-Gottorp, qui succéda, sous le nom de Pierre III, à Elisabeth, impératrice de Russie, le 5 janvier 1762; détrona, le 26 juin / 9 juillet 1762, son mari, qui mourut le 28 juillet / 11 août 1762; régna alors, sous le nom de Catherine II; se montra le plus digne successeur de Pierre-le-Grand, et mourut, à *Pétersbourg*, d'une attaque d'apoplexie, le 17 novembre 1796.

le trône de Pologne, rejeta cette offre avec une sorte d'épouvante, et demanda avec vivacité au député de la diète, *s'il avait vu son frère :* et sur ce qu'il lui répondit que non : *Partez donc,* reprit le roi, *et ne le voyez pas.* On pense bien que cet ordre fut mal rempli, et que la connaissance qu'en eut le prince ne rendit pas ses sentimens plus tendres pour son frère. Les Polonais, intimidés par l'approche de deux armées, russe et prussienne, élurent à leur grand regret, le 7 septembre 1764, *Stanislas Poniatowski* (1), après une diète orageuse qui prit le nom de *Confédération*, devenu fameux dans leur histoire. Ce nouveau roi fut reconnu, sans difficulté, par toute l'Europe. Catherine, après avoir détrôné son mari, eut ainsi la joie de couronner son amant; mais cette faveur de l'amour en eut toute l'inconstance et l'amertume. L'objet de cette élection était désagréable à la noblesse polonaise, dont la vanité se trouvait blessée d'élever au-dessus d'elle un de ses pareils, en même temps que son intérêt lui faisait regretter de n'avoir pu vendre ses suffrages à un étranger. La forme de

(1) Stanislas-Auguste Poniatowski, gentilhomme lithuanien, né le 17 janvier 1732, roi de Pologne le 7 septembre 1764, détrôné le 25 novembre 1795, mort à Pétersbourg le 12 février 1798.

l'élection était encore plus odieuse à cette nation, aussi jalouse qu'embarrassée de sa liberté; et Stanislas ne monta sur ce trône, que pour en préparer et en sentir la chute.

Pierre 1.er, en transportant le siége de son empire sur les bords de la *Newa*, et en donnant, par cette fondation qui lui mérite réellement le nom de grand, une nouvelle direction, et, pour ainsi dire, une nouvelle forme à sa puissance, avait annoncé une ambition faite pour alarmer dès lors l'Europe, qui devait se souvenir que ses anciens conquérans étaient sortis de ces contrées sauvages. Les folies de Charles XII le secondèrent au-delà de ses espérances, en lui procurant toutes les provinces de la monarchie suédoise qui couvraient le nord de l'Allemagne et de la Pologne. Ses successeurs héritèrent de ses projets, et les développèrent, autant que les événemens extérieurs, et surtout les révolutions fréquentes dans le gouvernement de cet empire, le leur permirent. L'influence russe s'était établie en Pologne sous le règne d'Auguste II, qui dut à Pierre-le-Grand son rétablissement; et elle fut encore plus puissante sous Auguste III, son fils, qui dut son élection aux armes victorieuses de la Russie. Celle-ci, cherchant toujours à empiéter sur l'Europe, avait détaché de ce royaume le duché de

Courlande, qui n'avait été donné à Byren (1), favori de l'impératrice Anne, que comme un fief de la Russie, qu'elle ne tarda pas à reprendre par sa disgrâce; et l'on vit bientôt que Catherine II, plus ambitieuse et plus habile que ses prédécesseurs, avait les mêmes intentions pour la Pologne, en plaçant Poniatowski sur ce trône. Cependant, malgré le mécontentement de la nation, et celui de plusieurs puissances de l'Europe, telles que la France et l'Autriche, cette élection n'eût point eu de suites fâcheuses, si Catherine s'en était tenue à exercer, sous le nom de son favori couronné, une autorité douce et secrète sur ce royaume. Mais, outre qu'elle se méfiait sans doute de sa docilité et de sa

(1) Jean-Ernest Byren, petit-fils d'un palfrenier de Jacques III, duc de Courlande, devint le favori d'Anne, duchesse douairière de Courlande, fille d'Ivan, frère de Pierre I.er, et qui fut appelée au trône de Russie, en 1730, après la mort de Pierre II, petit-fils de celui-ci. Elle fit Byren duc de Courlande en 1737; et il exerça, pendant tout le règne de cette princesse, un empire despotique à la cour de *Pétersbourg*. Après la mort d'Anne, cet homme cruel et justement abhorré fut exilé, par l'impératrice Elisabeth, en Sibérie, où il avait envoyé plus de vingt mille victimes de sa barbarie. Il en fut rappelé par Pierre III, qui lui rendit le duché de Courlande, qu'il céda quelque temps après à son fils, qui en fut lui-même dépouillé par Catherine II.

reconnaissance, qui ne sont guère des qualités royales, et dont il ne tarda pas à s'affranchir, elle avait besoin d'occuper sa nation par de grandes entreprises, et de légitimer, par des actions d'éclat, ce qu'elle avait acquis par un crime. La faiblesse de ses voisins secondait parfaitement ses vues, et c'était dans leurs divisions et leur agitation qu'elle devait trouver les moyens de les développer. Elle réveilla donc le mécontentement de ceux d'entre les Polonais qui professaient la religion grecque ou protestante, appelés *Dissidens*, et elle exigea impérieusement que la république leur accordât des priviléges considérables. Ces prétentions nouvelles et le ton dont elles furent accompagnées, soulevèrent toute la Pologne; c'était ce que l'impératrice voulait. Elle profita de cette fermentation pour faire entrer ses troupes en Pologne, sous prétexte de soutenir les *Dissidens*. Elle fit environner *Varsovie*, siége de la diète et de la résistance, et les actes du plus insolent despotisme achevèrent de soulever la nation. Bientôt on courut aux armes : des confédérations se formèrent de tous côtés pour résister à l'ennemi commun; et tandis que les malheureux Polonais appelaient à leur secours les Turcs, aussi faibles et aussi dégradés qu'eux, ils songèrent à se donner un chef qui, par le poids de sa renommée, de son caractère et de ses alliances, pût arrêter ce

torrent débordé. Le prince Henri fut encore celui sur qui ils tournèrent leurs regards et leurs espérances. Leur vœu fut porté de nouveau au roi de Prusse, par le palatin de Mazovie, Mokranowsky, le même qui lui avait déjà été adressé en 1764 : sa réponse fut la même. Frédéric, dont l'ambition, loin de se nourrir de chimères, comme il arrive par fois à ceux que la fortune a gâtés, savait se modérer et se méfier des plus brillantes apparences, ne vit, dans l'honneur que la Pologne faisait à son frère et à sa maison, qu'une occasion de renouveler la guerre, dont la crainte, quelquefois même outrée, fut la base de toute sa conduite politique, depuis qu'il avait reconquis la Silésie et la paix. Il connaissait mieux qu'un autre le secret de ses forces, et même celui de ses succès. Il connaissait l'esprit et la situation de son armée, qui n'était plus, comme il le dit lui-même (1), qu'*une masse dégradée ;* et il était trop sage pour remettre sans cesse au hasard des batailles, ce que tant de hasards lui avaient acquis de gloire et de puissance. Il savait que la force d'opinion est souvent plus grande que celle d'action, parce qu'elle ne se mesure pas, au lieu que celle-ci est soumise aux chances; et celles qu'il eût courues en attaquant la Rus-

(1) Voyez Œuvres posthumes du roi de Prusse : Mémoires de 1763 jusqu'à 1775.

sie, étaient trop désavantageuses; les plaies que cette puissance lui avait faites étaient trop grandes et trop mal fermées, pour ne pas éviter tout ce qui pouvait les rouvrir. Il était aussi trop clairvoyant pour ne pas apercevoir, dans la scène qui s'ouvrait, le rôle profitable que sa seule contenance lui offrait, et il voulut et sut se placer de manière que l'occasion pût d'autant moins lui échapper, qu'il semblerait moins la chercher. Telles furent les raisons, et non, comme on l'en a accusé, une basse jalousie, qui portèrent le roi de Prusse à former et à resserrer son alliance avec la Russie, et qui le décidèrent à rejeter l'offre brillante qu'on lui faisait pour son frère. Cependant, comme les affaires de ce monde ressemblent à un jeu de hasard, où le premier enjeu engage souvent le tout, il est possible que la Prusse, lancée dans cette querelle, eût entraîné les autres puissances. La France, dont l'éloignement ne lui permettait que des efforts indirects pour une cause où elle venait d'engager la Porte; l'Autriche, jalouse des prétentions de la Russie, et inquiète de ses succès contre les Turcs, se seraient sans doute réunies à la Prusse; et les talens du prince Henri, soutenus de tant d'alliés, et du courage d'un peuple à qui il n'a manqué qu'une volonté et qu'un chef, eussent pu relever cette nation avilie, et établir une barrière nécessaire contre la

Russie, dont la masse pesait déjà sur l'Europe, qu'elle accablera tôt ou tard. Quelque problématique que soit l'issue qu'une telle combinaison eût pu avoir, c'est un grand sujet de regret qu'elle n'ait pas été tentée. Il est permis de croire que la Pologne eût vu renaître ses beaux jours à l'ombre des vertus et des talens dont ce prince offrait le rare assemblage, et que ces peuples opprimés, et déjà si dégénérés, eussent retrouvé, sous ses lois, leur ancienne splendeur et leur ancienne gloire qu'ils ont perdues pour jamais.

Les confédérés, livrés à eux-mêmes, furent assaillis de tous côtés par les Russes, qui n'eurent pas de peine à vaincre des troupes mal organisées, sans ordre, sans discipline, dont les chefs augmentaient, par leurs divisions et leur incapacité, l'anarchie et la licence inséparables des mouvemens d'insurrection, quelle qu'en soit la cause. Ces hostilités, dont le théâtre était en Podolie, s'étendaient sur les frontières turques, qui ne furent pas toujours respectées. La petite ville de *Balta*, où les Polonais s'étaient sauvés après une défaite, fut brûlée par les Russes, et cette violation de territoire fut le prétexte dont les Turcs, depuis long-temps mécontens de la conduite de la Russie en Pologne, et excités d'ailleurs par la cour de France, se servirent pour déclarer la guerre à l'impératrice. (Le

30 octobre 1768). Les affaires des confédérés n'en allèrent pas mieux. Ce nouvel ennemi ne fournit à Catherine que de nouveaux triomphes, et de nouvelles prétentions. Mais les succès aussi rapides que brillans que ses armées remportèrent sur les Turcs, alarmèrent toutes les puissances. La Prusse elle-même craignit que son alliée, devenue trop puissante, ne voulût, par la suite, lui imposer des lois comme à la Pologne. La cour de Vienne, surtout, voyait avec jalousie les progrès des Russes, leurs projets d'agrandissement en Moldavie; et, malgré la dernière paix (1) désavantageuse qu'elle avait faite avec les Turcs, elle les aimait mieux pour voisins: elle ne pouvait consentir à les voir dépouiller; et, pour s'y opposer, elle commença à rassembler des troupes en Hongrie. Le danger commun assoupit les anciennes animosités entre particuliers; à plus forte raison, entre politiques L'intérêt du moment rapprocha les cours de *Vienne* et de *Berlin*, et donna occasion aux entrevues qui eurent lieu, en 1769 et 1770, entre Frédéric II,

(1) La paix de *Belgrade*, conclue en 1739, sous la médiation de la France. L'Autriche rétrocéda, par ce traité, à la Porte-Ottomane, toute la Servie, avec la place importante de *Belgrade*, dont les fortifications durent être démolies. Les Turcs conservèrent *Orsowa* et la Valachie ci-devant autrichienne.

roi de Prusse, et Joseph II (1), empereur d'Allemagne. Ces deux souverains, après s'être prodigué des témoignages d'une estime et même d'une amitié réciproques, y convinrent, de concert avec la Porte, d'interposer la médiation de la Prusse pour terminer cette guerre, dont l'issue, favorable aux Russes, menaçait également les trois puissances. Les propositions convenues entre ces deux souverains furent envoyées par Frédéric à l'impératrice de Russie, qui y répondit d'abord avec cette fierté qui lui était naturelle, et que la victoire exaltait encore. Le roi de Prusse, sans trop la flatter ni la heurter, employa toute son adresse pour parvenir au but qu'il s'était proposé, qui était de prévenir, par la fin de cette querelle, une guerre générale à laquelle il n'eût pu éviter de prendre part. Il jugea que, pour remplir un objet de cette importance et d'une nature aussi délicate, il avait besoin d'un négociateur supérieur à ces mannequins de représentation, que, pour la plupart du temps, les souverains s'adressent réciproquement, et le prince Henri fut encore chargé de le tirer de ce pas difficile.

---

(2) Joseph-Benoît-Auguste de Lorraine, né le 13 mars 1741, empereur d'Allemagne le 18 août 1765, succéda aux états héréditaires de la maison d'Autriche, le 29 novembre 1780; et mourut à Vienne le 20 février 1790.

Pour mieux masquer cette mission, il se rendit d'abord en Suède près de la reine, sa sœur, qui, dans la position malheureuse et embarrassante où la mettait le despotisme d'un sénat arrogant, avait besoin des consolations et des conseils d'un frère tel que lui. Se trouvant si près de l'impératrice, il la mit dans le cas de lui renouveler l'invitation que cette princesse, qui l'avait connu dans sa jeunesse à *Berlin*, lui avait faite plusieurs fois, de la venir voir à *Pétersbourg;* et cette fois, il s'y rendit de l'aveu du roi, qui ne lui donna d'autres instructions que d'employer toutes les ressources de son esprit pour amener Catherine à des dispositions qui préservassent la Prusse d'une nouvelle guerre. Le prince Henri arriva à *Pétersbourg* le 9 décembre 1770, et fut reçu par l'impératrice avec des égards et une considération qui s'adressaient encore moins à l'allié qu'elle avait intérêt de ménager, qu'au prince qu'elle estimait. L'esprit doux et conciliant, autant que pénétrant, du prince Henri, lui eut bientôt donné de l'ascendant sur celui de cette princesse, qu'il engagea à faire connaître au roi de Prusse les conditions de paix qu'elle avait à proposer. L'impératrice envoya donc à celui-ci ses propositions, dont l'exagération était de nature à révolter la cour de *Vienne*, et à allumer un incendie au lieu de l'éteindre. Le roi, avant de les

communiquer à l'Autriche, crut devoir adresser à l'impératrice quelques représentations qui, toutes modérées qu'elles étaient, lui déplurent. Elle en témoigna un mécontentement qui eût été probablement plus loin, si le prince Henri n'avait été près d'elle pour la calmer. Elle persista, à quelques légères restrictions près, dans ses demandes, qu'il fallut enfin communiquer à la cour de *Vienne*, en lui faisant entendre, pour l'adoucir, que la Russie était sans doute disposée à se relâcher sur les articles qui rencontreraient le plus d'opposition. Pour toute réponse, un corps autrichien entra en Pologne, et s'empara de la seigneurie de *Zips*, sur laquelle la maison d'Autriche avait des prétentions. Cette démarche hardie étonna la cour de *Pétersbourg*. Catherine, irritée que d'autres qu'elle voulussent faire la loi en Pologne, dit au prince Henri que, si la cour de *Vienne* voulait démembrer ce royaume, ses autres voisins étaient en droit d'en faire autant. Cette ouverture vint aussi à propos qu'elle s'adressait bien. Le prince qui, dans ses fréquentes conférences avec l'impératrice, avait aperçu en elle, au lieu des sentimens modérés qu'il cherchait à lui inspirer, une ambition et un orgueil démesurés soutenus d'une volonté inébranlable, n'envisageait les conséquences d'une telle disposition qu'avec une inquiétude d'autant plus grande,

qu'il avait déjà tout épuisé pour les prévenir. Cette circonstance, qui dans des mains moins habiles eût été perdue, fut saisie par le prince Henri. Ces réflexions furent un trait de lumière pour lui, et il conçut aussitôt l'idée de se servir de l'ambition même des deux cours, dont la Prusse avait à redouter l'agrandissement, non-seulement pour tirer son frère d'embarras, mais encore pour procurer à son pays de grands avantages à peu de frais. En effet, si la Russie voulait profiter des circonstances pour s'agrandir, le même désir perçait à travers l'hypocrisie de la cour de *Vienne*. L'occupation de la Moldavie et de la Valachie était seulement le point sur lequel elles différaient entr'elles, et il était évident qu'elles s'entendraient, dès qu'on leur présenterait une autre proie. Il fallait donc trouver un moyen de procurer à ces deux cours des avantages presqu'égaux, qui ne pussent inspirer à l'une ni à l'autre aucune jalousie; et tant pour maintenir la balance que pour payer ses soins, il était juste que le roi de Prusse y eût sa part. L'état d'anarchie et d'abandon où se trouvait la Pologne, ouvrait un vaste champ aux spéculations de ce genre; et quelques ouvertures faites par le prince de Kaunitz, à l'entrevue de Neustadt, au roi de Prusse qui les avait communiquées au prince Henri, firent juger à celui-ci qu'un démembrement de ce royaume

pouvait contenter tout le monde, et peut-être même, sous la protection des trois puissances et d'une meilleure constitution, rendre le repos et assurer plus d'indépendance aux restes de cet état. Quoiqu'il ne se dissimulât pas tout ce qu'un pareil projet offrait d'injuste et d'odieux, il dut faire céder ses scrupules à la raison d'état et à la nécessité. C'était en effet un parti forcé : c'était l'unique voie qui restât pour éviter de nouveaux troubles; et peut-être qu'aux yeux même de la justice et de l'humanité, il valait mieux retrancher quelque partie d'un état divisé et presque désorganisé, pour sauver le reste, que de laisser éclater une guerre générale qui eût fait couler des flots de sang, eût épuisé de nouveau toutes les puissances; et dont enfin les suites étaient incalculables.

Après avoir mûri son projet dans sa tête, le prince Henri se présenta chez l'impératrice avec une carte de la Pologne, où il avait tracé lui-même les lots que chacune des trois puissances pouvait prétendre, et il lui développa son plan avec toute la force de persuasion que son éloquence naturelle et la parfaite connaissance de tous les intérêts politiques pouvaient lui donner. Catherine, d'abord étonnée, et probablement fâchée de partager, avec d'autres, ce qu'elle regardait déjà comme son bien, entra pourtant, après quelques réflexions, dans les

vues du prince. Elle lui permit d'en faire part au roi, et lui témoigna le désir que celui-ci se chargeât de les faire agréer à l'Autriche. On rapporte même qu'elle lui dit, dans l'épanchement de sa confiance : *J'épouvanterai la Turquie, je flatterai l'Angleterre ; chargez-vous de gagner l'Autriche, afin qu'elle endorme la France.*

Quand Frédéric reçut de son frère le premier avis de cette négociation, il crut lire un rêve. Quoiqu'il connût toute la prudence et toute la sagacité du prince Henri, il craignit qu'il ne se fût laissé séduire par de brillantes chimères, ou qu'il ne se fût trop fié à des paroles proférées peut-être dans un moment d'humeur, d'emportement ou même d'enthousiasme passager. Mais il ne tarda pas à être rassuré par toutes les explications qu'il fit demander par son ministre à *Pétersbourg* ; et ses doutes furent entièrement dissipés, quand il se vit pressé, par cette cour, de faire expliquer, au plutôt, celle de *Vienne* sur ce partage.

Le prince Henri, après avoir posé les bases de ce grand projet, et en même temps celle d'une amitié constante entre l'impératrice de Russie et lui, revint à *Berlin*, où le roi le reçut comme son sauveur; et honteux des craintes et des doutes qu'il lui avait témoignés, Frédéric lui dit, dans l'effusion

de sa reconnaissance : ***Ah! mon frère, vous aviez raison : un Dieu vous avait inspiré*** (1).

Cependant il restait encore de grandes difficultés qui ne pouvaient être surmontées que par un mélange de patience, d'adresse et de fermeté de la part de la Prusse, qui, comme la plus faible, avait le plus à craindre, et qui devait désirer d'autant plus l'exécution du projet, qu'elle y trouvait le double avantage de s'agrandir, en évitant une guerre qu'elle redoutait. Il fallut lutter contre l'ambition exagérée et déclarée de la Russie, et contre celle plus cachée, mais non moins vaste et non moins dangereuse, de la cour de ***Vienne***, pour les amener enfin au même but. Après des négociations qui durèrent toute l'année 1771, la Prusse et la Russie conclurent leur traité de partage le 17 février 1772, et elles forcèrent, par leur union et leurs préparatifs militaires, l'adhésion qu'y donna, le 4 mai, la cour de ***Vienne***, préférant, avec raison, les avantages que lui assurait sa coopération, aux risques d'une guerre dont toutes les chances lui étaient désavantageuses.

Ainsi s'arrangea ce partage, qui ne fut définiti-

(1) Souvenirs du comte de ***, sur le premier démembrement de la Pologne, servant d'introduction aux Lettres du baron de Vioménil, sur les affaires de Pologne, en 1771 et 1772, publiées en 1808.

vement terminé que vers 1777, et qui offrit à l'Europe étonnée, le premier et funeste exemple d'un démembrement régulier, fondé sur de simples convenances, déterminé par des conventions paisibles, et opéré sans aucun effort. La cour de France, intéressée, sans contredit, à empêcher un tel événement qui dérangeait en grande partie la balance du nord, a été fortement blâmée de ne s'y être point opposée, et la faute en a été attribuée à l'insouciance de Louis XV, à son éloignement personnel pour toute nouvelle guerre, et au peu d'énergie de son conseil. La cour de *Vienne*, dont les possessions se présentaient aux premiers coups de la France, et lui offraient des objets de compensation, trompa indignement son alliée, qui ne put connaître le danger que lorsqu'il n'était plus temps de le parer; et ce ne fut pas un des moins fâcheux effets de cette monstrueuse alliance commencée par un ministre imprévoyant, cimentée par un autre peu patriote, qui donna seule à l'Autriche les moyens de rendre à la France tout le mal que celle-ci lui avait fait par sa longue rivalité. La modération ou la négligence du cabinet de *Versailles* préserva l'Europe d'une guerre qui l'eût ébranlée, et qui pouvait amener de grandes révolutions; mais la politique blâme ce dont l'humanité se félicite. Cependant, il est encore permis de douter que la France pût et dût se

mêler d'une querelle où elle n'eût eu d'autres alliés que les Turcs dégénérés, en faveur d'une nation décomposée, qui ne savait pas mieux se secourir elle-même, pour combattre les trois plus grandes puissances de l'Europe, soutenues du corps germanique, qu'elles auraient entraîné dans leur cause. L'acquisition de la Corse, le rétablissement rapide de la marine, qu'une longue paix seule facilitait, et cette brillante revanche que la guerre d'Amérique donna à la France sur les Anglais, couvrent peut-être, aux yeux d'une sage politique, le tort apparent de cette conduite. Quoi qu'il en soit, si la nation regretta le rôle passif qu'elle joua alors, elle put voir du moins, avec quelque satisfaction, les officiers envoyés par la France pour aider et diriger les confédérés, soutenir, par leur courage et par des actions d'éclat, l'honneur du nom français.

Au reste, les conjonctures où se trouvait alors l'Europe, purent seules faire naître et exécuter une telle entreprise, où, dans d'autres temps, les plus habiles politiques et même les plus heureux conquérans eussent sans doute échoué : tant il est vrai que l'occasion fait tout, et que l'avantage comme le succès des choses dépend surtout du moment où elles se font. Le prince Henri eut le mérite de le sentir, et de le mettre à profit. Il est à croire que, s'il eût été chargé de diriger plus long-

temps et plus librement les négociations, il en eût tiré un meilleur parti que ne fit le roi de Prusse. Car on lui a souvent entendu dire que cette impatience qui était naturelle à Frédéric, et qui avait plusieurs fois nui à ses opérations militaires, augmentée par la crainte d'une rupture qui lui ferait manquer un avantage aussi inespéré, fit que ce prince montra trop d'empressement à la cour de *Pétersbourg*, qui en profita pour lui faire accepter les conditions qu'elle désirait. Avec moins d'inquiétude et de précipitation, il eût obtenu les villes de *Thorn* et de *Dantzick*, qui furent retranchées de son lot, et qui étaient d'autant plus importantes pour lui, qu'en outre de leurs richesses commerciales, elles se trouvaient enclavées dans son territoire.

Le roi de Prusse obtint, par ce partage, la Pomérellie, le district de la grande Pologne en-deçà de la *Netze*, l'évêché de *Varmie*, et les palatinats de *Culm* et de *Mariembourg*. Cette part, quoique moins importante par son étendue que celle de chacune des deux autres puissances, avait sur elles l'avantage de lier le royaume de Prusse, la Poméranie, et les marches de Brandebourg, et de former, sur cette frontière jusque là ouverte, une bonne ligne de défense. Ainsi la monarchie prussienne dut encore à la vigilance du prince

Henri, et au concours de ses talens avec ceux de son frère, la force et la consistance qu'elle reçut par ces nouvelles acquisitions, qui n'ont été pour elle que trop passagères, parce que trop communément la médiocrité hérite de l'ouvrage du génie, et le laisse échapper.

Les sentimens d'estime et de confiance que le prince Henri avait su inspirer à Catherine II pendant son séjour près d'elle, et que cette grande princesse méritait aussi de sa part, établirent entr'eux des relations particulières qu'ils entretinrent constamment depuis. Le prince, toujours occupé de ce qui pouvait être utile à son pays, profita de ces rapports, soit pour consolider de plus en plus l'alliance avec la Russie, qu'il regardait comme nécessaire à la sûreté et à la prospérité de la Prusse; soit pour prévenir les suites qu'eussent souvent entraînées, sans lui, la mauvaise humeur, l'inquiétude, l'indiscrétion, et, l'on peut dire, l'imprudence de son frère. Le roi de Prusse ne tarda pas en effet à ressentir encore les heureux effets de l'influence que les qualités aussi aimables que solides du prince Henri lui avaient donnée sur l'esprit de l'impératrice de Russie. Il est rare que le partage d'un bien légitime, entre particuliers, n'entraîne des difficultés et même des procès : il est encore plus rare qu'ils s'entendent sur le partage d'un bu-

tin. On ne pouvait donc espérer que de grandes puissances, enhardies par leur exemple commun, et encouragées par leurs premiers succès dans la spoliation, garderaient entr'elles une juste mesure, et mettraient facilement des bornes à leur ambition. Chacune, en effet, ne manqua pas de dépasser les limites fixées par les traités, et d'empiéter encore sur ce qu'elles laissaient aux Polonais. Le roi de Prusse ne se montra pas sans doute le moins avide; mais la cour de *Vienne*, malgré tous les scrupules dévots de Marie-Thérèse, ne l'était pas moins; et elle ajouta à ce tort celui d'affecter vis-à-vis de la Russie une fausse modération qui tendait à noircir les intentions et la conduite de la Prusse, et à la brouiller avec celle-ci, plan favori du prince de Kaunitz, qui redoutait l'alliance de ces deux puissances. Les plaintes des Polonais, les déclarations insidieuses de la cour de *Vienne*, et ses restitutions hypocrites firent une forte impression sur l'impératrice Catherine, dont l'ambition, non contente d'avoir donné des provinces à de grands souverains, voulait encore en fixer les limites. Son mécontentement, animé adroitement par l'Autriche, pouvait avoir des suites fâcheuses, et le roi de Prusse, toujours fidèle à son principe pacifique, résolut de l'appaiser au plutôt. Nul autre que le prince Henri ne pouvait y réussir, et il fut encore

envoyé à *Pétersbourg*, au commencement de l'année 1776, sous prétexte de rendre une visite à l'impératrice, qui l'avait engagé à revenir en Russie. Il y arriva donc dans des circonstances qui étaient aussi singulières que désagréables. Il avait à lutter contre les intrigues de la France, de l'Autriche et de l'Espagne, qui toutes, par des motifs différens, avaient un égal intérêt à ruiner son crédit à cette cour. Mais l'enchaînement inévitable des choses, que les hommes appellent hasard ou providence, sert souvent mieux que les plus fortes combinaisons; et dans les mains d'un homme habile, il n'est point de chances perdues. A peine le prince Henri était-il auprès de l'impératrice, que la grande-duchesse mourut (1), en accouchant d'un enfant mort. Elle était fille du landgrave de Hesse-Darmstadt, et sœur de la princesse, depuis reine (2), de Prusse. Le roi de Prusse avait contribué à former cette union, dans l'espoir de cimenter par elle son alliance avec la cour de Russie. Mais elle ne fut qu'une source d'intrigues et de troubles dans la maison impériale, qui contribuèrent à la fin malheureuse de cette

(1) Le 26 avril 1776.

(2) Epouse de Frédéric Guillaume II, et mère de Frédéric Guillaume III, aujourd'hui régnant.

jeune princesse. Le prince Henri, témoin de cette scène lugubre, assista l'impératrice dans ces momens qui furent tristes pour elle. Il rendit en même temps des soins particuliers au grand-duc (1), dont la santé fut altérée par ce cruel événement; et, se rendant ainsi nécessaire et agréable à tous deux, il parvint, par toute l'insinuation de son esprit et de son caractère, à réconcilier la mère et le fils, dont la mésintelligence s'était beaucoup augmentée depuis ce mariage, et faisait craindre des suites funestes pour l'un ou pour l'autre. Ils furent également touchés d'un service aussi éminent, et son crédit auprès de l'impératrice s'accrut par la reconnaissance. Il ne tarda pas à en profiter : car cette princesse ayant témoigné l'intention de remarier promptement son fils, le prince lui proposa la princesse de Wurtemberg, sa petite-nièce (2), qui fut aussitôt agréée.

Quoique les liens du sang aient peu de force

(1) Depuis Paul Ier.

(2) Sophie-Dorothée de Wurtemberg, née le 25 octobre 1759, de Frédéric Guillaume, frère du duc régnant et père du roi actuel de Wurtemberg, et de Frédérique-Dorothée de Brandebourg-Schwedt, qui était fille de Sophie-Dorothée Marie de Prusse, sœur de Frédéric II. Cette princesse prit le nom de Marie Fœderowna, et épousa le grand-duc le 13 octobre 1776.

entre les souverains, ils sont quelque chose à l'instant où ils se forment, et ils influent au moins sur la politique du moment. Il importait alors à la Prusse de renouer les nœuds que la mort de la grande-duchesse venait de rompre, et les révolutions fréquentes de cette cour, l'exemple récent de la souveraine même, rendaient ce choix d'une plus grande importance. Ce fut donc un grand coup de politique d'avoir placé près de ce trône glissant et qui ne paraissait assuré que pour les femmes, une princesse aussi étroitement unie à la maison de Brandebourg, et qui, dans le cas où quelqu'une de ces catastrophes, si communes dans cet empire, viendrait à lui procurer la suprême puissance, en aurait la première obligation à la Prusse.

Le succès de cet arrangement de famille aida, comme on peut penser, le prince Henri dans le véritable objet de sa négociation. Il était d'autant plus difficile d'éluder entièrement les restitutions qu'exigeaient les Polonais, que les Autrichiens en avaient donné l'exemple, et que l'impératrice y mettait son amour-propre. Mais le prince adoucit l'aigreur des contestations et en détourna les effets, en remettant cette affaire à la médiation de l'ambassadeur russe en Pologne, qui parvint à faire rendre par la Prusse quelque partie de territoire,

et à terminer ces différens à la satisfaction du roi ainsi que des Polonais.

Après avoir ainsi préservé une seconde fois Frédéric II de l'orage qui le menaçait, le prince Henri partit de *Pétersbourg* avec le grand-duc qu'il conduisit à *Berlin*, où son entrée (1) fut un véritable triomphe pour l'habile négociateur qui l'y amenait. Ce prince y vit la princesse de Wurtemberg qui lui était destinée : leurs fiançailles y furent célébrées avec toute la magnificence qu'exigeait une circonstance aussi marquante et d'un si grand intérêt pour la cour de Prusse, et ils partirent pour *Pétersbourg* où ils furent unis. Si la Prusse dut beaucoup au prince Henri d'avoir cimenté, par ce mariage, une alliance qui était pour elle le gage de la paix, la Russie lui dut encore davantage de lui avoir donné une princesse dont le caractère noble et doux sut également se ménager entre l'humeur impérieuse de Catherine et les extravagances de Paul, et qui, inaccessible à cette ambition que tant d'exemples précédens pouvaient éveiller en elle, se borna aux soins de sa famille et à l'exercice de toutes les vertus de son sexe.

Après avoir terminé ces habiles et utiles négo-

(1) Le 21 juillet 1776.

ciations, le prince Henri ne demeura pas long-temps oisif. Bientôt survinrent de nouvelles alarmes; et cette fois, il fallut tirer l'épée.

Maximilien-Joseph, électeur de Bavière, mourut à *Munich*, le 30 décembre 1777, d'une maladie aussi prompte qu'imprévue, sans laisser de postérité. Cet événement troubla subitement la tranquillité de l'Europe. La cour de *Vienne*, ou plutôt l'empereur Joseph, triomphant de la faiblesse de sa mère, et soutenu par les conseils du prince de Kaunitz, crut que le moment était venu de satisfaire les vues ambitieuses qu'il portait depuis long-temps sur la Bavière. En effet, à peine l'électeur de Bavière avait-il les yeux fermés, et l'électeur palatin (1) était-il arrivé à *Munich* pour prendre possession des états qui lui étaient échus, que l'empereur fit entrer ses troupes dans la Basse-Bavière. Cette démarche violente et despotique fut motivée sur de prétendus droits dont Joseph II s'autorisait, soit comme chef de l'Empire, soit

(1) Charles-Théodore, de la branche de Sultzbach, né le 11 décembre 1724, électeur palatin le 4 janvier 1743. Le traité de *Westphalie*, en 1648, rétablit dans l'électorat palatin Charles Louis, fils du malheureux Frédéric V, et conserva la dignité électorale accordée à Maximilien duc de Bavière, pendant la guerre de Trente-Ans, par l'empereur Ferdinand II, en 1623. Mais il y mit là con-

comme roi de Bohême, titres que l'injustice et l'ambition savent toujours colorer, et qui sortent toujours à propos des archives des souverains, mais que le succès seul justifie. Cette levée de bouclier n'avait d'autre véritable motif que cette ambition insatiable, innée dans la maison d'Autriche, et qui était encore augmentée dans Joseph II par la soif du commandement et de la gloire militaires. La fougue présomptueuse de son caractère était encouragée, dans ce moment, par la confiance que lui inspiraient le système pacifique qui régnait alors en Europe, le brillant état de son armée, la vieillesse du roi de Prusse, l'alliance de la France, et la faiblesse du nouvel électeur.

(1778) En effet, ce prince, effrayé de cet appareil militaire, découragé par l'invasion subite de ses états, trahi par ses ministres, signa honteusement, le 18 janvier 1778, une convention avec l'empereur, par laquelle il lui cédait la meilleure partie de ses nouveaux états, pour ne pas compro-

---

dition, qu'à l'extinction d'une des deux branches électorales, ce huitième électorat serait supprimé, et que le titre seul du survivant serait maintenu. Charles Théodore mourut le 16 février 1799, et la branche de Deux-Ponts Birkenfelds a hérité de tous les états et dignités des deux branches électorales, en la personne de Maximilien-Joseph, aujourd'hui roi de Bavière.

mettre ou perdre la totalité. Mais le triomphe que se promettait la maison d'Autriche n'alla pas plus loin, et cette entreprise, faite sans préparation comme sans ménagement, ne tarda pas à rencontrer des obstacles que la sagesse eût dû prévoir, et écarter si elle le pouvait, avant de s'engager autant. Cette conduite violente et irrégulière était faite pour alarmer tout le corps germanique, dont l'empereur n'eût plus été le chef, mais le despote, si ce coup d'essai lui eût réussi. Mais elle choquait plus directement les intérêts particuliers de la maison de Saxe, des princes de Mecklembourg, et surtout du duc des Deux-Ponts, qui, à défaut d'enfans mâles du nouveau duc de Bavière, était héritier de tous ses états et dignités; et elle excita leurs vives réclamations. La France, occupée de ses préparatifs maritimes contre l'Angleterre, n'était ni en position, ni dans l'intention de se mêler d'une guerre continentale; mais elle ne pouvait voir avec indifférence les pas audacieux du jeune empereur, qui allaient à lui frayer le chemin de l'Italie, de l'Alsace et de la Lorraine. Ce prince ne trouva donc pas en elle toute la complaisance qu'il s'en promettait; et, en se renfermant dans sa garantie du traité de Westphalie, la France montra, assez pour elle et trop pour l'Autriche, qu'elle ne renonçait pas à ce rôle de protecteur du corps

germanique, qui avait fait jusque là sa gloire et sa force en Europe. Mais il fallait une résistance plus immédiate et plus active pour arrêter les progrès de Joseph II, qui, tout inconsidéré qu'il était, pouvait aller loin si on le laissait commencer. Car souvent des folies heureuses sont le chemin de la puissance, même de la gloire; et la première digue une fois rompue, on n'arrête plus le torrent. Le roi de Prusse le sentit. Assuré des sentimens, des vœux, et même, s'il était nécessaire, du concours de la France, qui déjà lui en donnait une preuve certaine en retenant la Porte, dont l'Autriche voulait se servir pour occuper la Russie; également assuré de celle-ci, il se lança encore une fois dans l'arène. Ce monarque était trop grand politique pour ne pas juger tout ce qu'avait de glorieux pour lui et d'avantageux pour la monarchie qu'il fondait, le rôle de protecteur et de défenseur du corps germanique, que l'ambition de la cour de *Vienne* venait lui présenter; et il s'en saisit. Frappé de cette idée, il résista à toute considération d'avantage personnel; et il sentit qu'il valait mieux empêcher l'empereur de s'agrandir, que de s'augmenter lui-même par des arrangemens avec lui, parce que la proportion de la force réelle serait toujours en faveur de celui-ci; au lieu que celle qu'il acquerrait dans l'opinion et par la confiance

du corps germanique serait entière pour lui. Il fut, en cela, partagé d'opinion avec le prince Henri, qui, encore effrayé des dangers auxquels la guerre de Sept-Ans avait exposé la Prusse, et dont elle n'était sortie que miraculeusement, encouragé par le succès de ses négociations et par l'exemple du partage de la Pologne, était d'avis de profiter de l'ambition de la cour de *Vienne* pour agrandir la Prusse, et proposait de partager l'Allemagne entre les maisons d'Autriche et de Brandebourg. Ce projet, qui fut toujours la pensée favorite du prince Henri, était vaste, et semblait secondé par les circonstances où se trouvait l'Europe. Il avait de plus le mérite du désintéressement de la part du prince, puisque, dans le projet de partage qu'il proposait, la Saxe devait recevoir en équivalent des deux Lusaces que la Prusse eût acquises, les margraviats d'*Anspach* et de *Bayreuth*, dont la souveraineté devait un jour être son apanage. Il était assez grand pour préférer la gloire et l'agrandissement de la monarchie, dont il était un des premiers membres, au frivole honneur d'une souveraineté subalterne quoiqu'indépendante. Mais, il faut en convenir, le roi se montra encore plus généreux, et, en même temps, plus sage. Cependant l'âge, l'amour d'une existence aussi douce que brillante, fruit de ses dangers et de ses travaux,

la crainte de soumettre de nouveau sa gloire à la fortune des combats, qui se joue souvent si cruellement des plus vieilles réputations, préservèrent le roi de Prusse de cette précipitation, de cette fougue même que lui avait inspirée jusque là le désir de s'agrandir ou la nécessité de se défendre; et sa conduite fut marquée par une modération qui contrastait autant avec l'opinion reçue de son caractère, qu'avec le ton décisif, arrogant, et impérieux de la cour de *Vienne*. Enfin, après cinq mois d'inutiles représentations et de négociations infructueuses, la patience du monarque prussien fut à bout. Entraîné par son ministre, le baron de Hertzberg, profond publiciste, qui sut mettre dans les notes, dont la rédaction lui était confiée, tout ce qui pouvait pousser l'Autriche à une guerre qu'il jugeait honorable et nécessaire à son pays, le roi de Prusse résolut d'employer les forces qu'il avait rassemblées, dès les premiers jours d'avril, en Silésie, pour opposer à celles que l'Autriche réunissait en Bohême; et la guerre qui, dès le commencement de ces débats, avait été l'objet de l'empereur, fut déclarée.

Pendant que le roi formait son armée dans le comté de *Glatz*, le prince Henri fut chargé d'en rassembler une autre dans les environs de *Berlin*, pour être à portée de se joindre promptement aux

Saxons, qui se formaient aussi, près de *Dresde*, et de prévenir l'empereur, en cas qu'il voulût faire une invasion en Saxe. Chacune de ces deux armées était de quatre-vingt mille hommes. Du côté des Autrichiens, presque toutes les forces de l'impératrice-reine avaient été rassemblées en Bohême, et elles réunissaient plus de deux cent mille combattans partagés aussi en deux armées, dont l'une, commandée par l'empereur en personne, ayant sous lui le maréchal de Lascy (1), devait être opposée à celle du roi de Prusse; l'autre, sous les ordres du maréchal de Landhon, défendait tous les débouchés de la Lusace et de la Saxe en Bohême. Le marquis de Botta était opposé, avec un corps particulier, à celui que le roi de Prusse avait détaché

(1) Maurice, comte de Lascy, fils d'un autre général Lascy, né en Irlande, qui s'attacha au service de Russie et y commanda les armées contre les Turcs. Celui-ci, qui passa de bonne heure au service d'Autriche, fut un des faiseurs militaires de Joseph II, qu'il aida à opérer les changemens qui ont amélioré l'armée autrichienne. Il était mauvais général, et le prouva surtout dans la campagne de 1788, contre les Turcs; mais il avait de grandes connaissances d'état-major, entendait parfaitement toutes les parties de l'administration militaire, et, sous ce rapport, il a rendu de grands services à l'Autriche. Il est mort à Vienne, le 30 novembre 1801, âgé de soixante-dix-sept ans.

vers la Silésie autrichienne, sous les ordres des généraux Werner et Stutterheim.

Jamais de plus grandes armées, commandées par des chefs plus illustres, n'avaient été mises en mouvement pour aucune querelle; et, aux immenses préparatifs des deux adversaires, il semblait qu'il s'agissait du sort du monde, bien plus que de celui d'une petite partie de l'Allemagne. La maison d'Autriche, espérant entraîner toute l'Europe dans cette lutte, et se flattant déjà intérieurement de renouveler la scène de la guerre de Sept-Ans, faisait, dans tous les genres, des efforts qui avaient quelque chose de prodigieux. Le train d'artillerie seul de l'armée de Bohême était de plus de *dix-huit cents* pièces de canon. Le roi de Prusse était obligé de réunir des moyens égaux; de sorte que, quoiqu'un auteur ingénieux ait dit, avec raison, que, *dans cette guerre, on usa plus de papier que de poudre,* il n'en est pas moins vrai qu'elle a fait époque dans l'histoire militaire, en multipliant l'usage de l'artillerie dans une proportion inouie jusque là, et en décidant la révolution, déjà commencée par la guerre de Sept-Ans, et que la supériorité de cette arme a produite dans le système de guerre actuel.

Le roi de Prusse avait conçu le projet de pénétrer en Moravie, où le duc de Saxe-Teschen avait d'abord

réuni une armée; de se porter de là sur la Hongrie et sur *Vienne;* et, prenant ainsi toutes les positions et toutes les provinces autrichiennes à revers, de seconder par cette puissante diversion, les opérations du prince Henri, qui devait les attaquer de front. Mais la réunion de toutes les forces autrichiennes, que l'empereur avait concentrées autour de lui en Bohême, et le danger de leur livrer la Silésie et la Saxe forcèrent le roi à renoncer à son premier plan. Il sentit la nécessité de tenir tête lui-même à l'armée de l'empereur. Cependant, fidèle au principe, qu'il avoit toujours pratiqué avec succès, de porter la guerre chez l'ennemi, il profita de la timidité de son adversaire, pour déboucher, le 4 juillet, par le comté de Glatz en Bohême. Il saisit la ville et les magasins de *Nachod,* et y établit son quartier-général, pour attendre sa grosse artillerie, et pénétrer plus loin. Mais il trouva l'armée de l'empereur établie dans une position si redoutable près de *Kœnigingratz*, et les bords de l'*Elbe* tellement retranchés depuis cette place jusqu'à *Arnau,* et aux montagnes dites *Riesengebirge*, qui appuyaient sa gauche, que, malgré tous les efforts que son habileté consommée et son naturel entreprenant lui firent faire, pour tirer l'ennemi de cette inexpugnable position, et pour l'attirer au combat, malgré les ravages

même qu'il exerça sur le pays, il ne put y parvenir; et ce fut un triomphe suffisant pour Joseph II d'avoir, de cette manière, paralysé les forces et le génie de Frédéric. Il fut ainsi tenu en échec pendant toute cette campagne, dans le camp de *Welsdorf*, se bornant à faire de continuelles diversions sur les ailes des Autrichiens, pour contenir leur grande armée, et l'empêcher de s'opposer à celle du prince Henri, qui eut toute la partie agissante.

Cette armée avait été retardée dans sa marche vers la Saxe, tant par l'éloignement des différens corps qui devaient la composer, que par le respect que le roi de Prusse crut devoir aux bienséances, tant qu'il avait pu espérer quelqu'accommodement. Elle n'arriva donc près de *Dresde* que le 7 juillet. Le prince Henri réunit aussitôt à lui les troupes saxonnes, au grand étonnement et au plus grand regret de la cour de Saxe, qui s'était flattée que ses troupes formeraient un corps séparé sous le commandement d'un général saxon. Mais le prince voulut avec raison en disposer à son gré, et en diriger exclusivement les mouvemens. La présence de l'armée prussienne, l'enthousiasme que le peuple saxon avait témoigné à son illustre chef, dont il se rappelait les vertus et les procédés généreux, forcèrent l'électeur à se soumettre à

cette volonté, quelque mortifiante qu'elle fût pour lui, et surtout pour ses généraux.

Le prince Henri campa, avec cette armée combinée, à *Plauen*, près de *Dresde*, position qui laissait de l'incertitude sur ses projets. Le maréchal Laudhon, qui allait lui être opposé, réunissait sous ses ordres plus de cent mille combattans, qu'il avait tenus jusqu'à la fin de juin sur la gauche de l'*Iser*, aux environs de *Sobotka*, d'où il lui eût été facile de pénétrer dans la Haute-Lusace avant la réunion des forces ennemies, si des considérations politiques ne l'en eussent, comme il paroît, empêché.

L'arrivée du prince Henri, et la position qu'il venait de prendre, donnant au général autrichien des inquiétudes pour la rive gauche de l'*Elbe* et pour *Prague*, celui-ci rappelle à lui tous les corps qui gardaient les débouchés de la Lusace, leur fait passer l'*Elbe*, les porte entre *Aussig* et *Tœplitz*; et lui-même se rapprochant de ce fleuve, vient camper sur sa droite à *Gasdorff*, près *Leitmeritz*. Pour augmenter de plus en plus l'incertitude du maréchal Laudhon, le prince Henri fait tracer, le 15 juillet, pour cent mille hommes qu'il n'avait pas, un camp qu'il ne comptait pas occuper près de *Bautzen* en Lusace. Il fait en même temps reconnaître les débouchés de *Catharinsberg*, de

Commotau et d'*Einsidel*, et ordonne à un Juif qui servait aux approvisionnemens de son armée, et qu'il connaissait pour espion des Autrichiens, de former des magasins considérables à *Freyberg*. Celui-ci ne manque pas, ainsi que le prince s'y attendait, d'avertir l'ennemi de cette disposition qui le décide à renforcer tous les postes de ce côté, tandis qu'il s'affaiblit sur les autres points. Pour mieux entretenir encore son erreur, le prince Henri détache, le 17 juillet, sur sa droite, vers *Freyberg*, le général Mollendorff, qui s'empare des débouchés de *Mariemberg* et de *Basberg*. Lui-même le suit, et, après avoir attiré l'attention de M. de Laudhon de ce côté par plusieurs marches et contre-marches, il revient brusquement sur ses pas, fait jeter à la hâte trois ponts sur l'*Elbe* entre *Pillnitz* et *Pirna*, et passe ce fleuve, le 28, avec son armée, qu'il dirige sur plusieurs colonnes vers la Haute-Lusace, laissant le général Platten à *Maxen*, avec vingt mille hommes, pour couvrir l'électorat de Saxe. Ce mouvement, aussi rapidement exécuté qu'habilement conçu, avait pour objet de pénétrer en Bohême par les passages difficiles de *Gabel*, d'inquiéter les positions de l'ennemi sur le *Haut-Elbe*, en s'approchant de l'*Iser* sur ses derrières ; et, s'il parvenait à le forcer ainsi à abandonner les camps de *Jaromirz* et de *Kœniginsgratz*, devant lesquels

le roi était comme enchaîné, d'effectuer sa jonction avec lui pour combattre ensemble les forces autrichiennes, et se porter ensuite sur *Prague*. Si les montagnes que le prince Henri avait à traverser, et qui, jusque-là, étaient regardées comme impénétrables pour une armée, lui présentaient de grands obstacles, elles donnaient aussi, par cela même, une trop grande sécurité à l'ennemi qui, se reposant sur leur défense naturelle, avait négligé celles que l'art pouvait y ajouter. Le prince y comptait, et ses calculs furent en grande partie exacts et vérifiés par l'événement.

Le maréchal Laudhon, en venant camper à *Leitmeritz* sur la rive droite de l'*Elbe*, avait déjà renoncé au projet trop tardif qu'il avait formé d'envahir la Saxe, pour prévenir les dangers dont le premier mouvement du prince Henri menaçait l'intérieur de la Bohême. Il avait même fait retirer les corps qu'il avait d'abord fait avancer en Saxe et en Lusace, pour concentrer ses forces; et, après avoir fait la faute de ne pas garnir suffisamment les défilés dont le général Mollendorff s'était emparé, il fit celle de ne faire suivre le prince Henri que par un faible corps qu'il était aisé, à celui-ci, d'occuper. Uniquement attentif à la défense de *Prague*, il prit complétement le change sur les mouvemens de son adversaire, qui était déjà maî-

tre des débouchés de la Lusace en Bohême, jusqu'à *Tollenstein*, lorsque lui-même en eut connaissance, et quitta sa position de *Gasdorff* pour se porter à *Neuschloss*, près de *Leypa*. Ce mouvement n'empêche pas le prince Henri d'avancer, et de s'emparer de tous les passages, particulièrement de celui de *Gabel*, dont l'importance n'avait pas été assez sentie par les Autrichiens. Tous les corps qui les défendaient sont repoussés ou enveloppés; et le maréchal Laudhon, jugeant qu'il lui est désormais impossible d'empêcher le prince Henri de pénétrer dans l'intérieur de la Bohême, se borne à couvrir *Prague*. Quoique supérieur en nombre au prince, il craint d'être atteint par lui et forcé de combattre. Il précipite donc sa retraite derrière l'*Iser*, laissant quelques corps sur la rive droite de cette rivière pour éclairer les mouvemens de l'ennemi; et campe, le 8 août, avec le gros de son armée et les renforts qui lui sont envoyés de celle de l'empereur, entre *Munchengratz* et *Backoffen*, dans une position très-forte, préparée d'avance. Le prince Henri, forçant toujours tous les postes qu'il rencontre, s'avance jusqu'à *Niemes*, où il prend les magasins de l'ennemi, et y campe, le 9, ayant à sa droite le général Mollendorff et les Saxons, qui, après avoir forcé les passages difficiles qui cou-

vrent cette partie vers *Hohenstein* et *Tetschen*, s'étaient rapprochés de la grande armée.

Cette invasion du prince Henri, en Bohême, est regardée, avec justice, comme une des plus belles opérations de guerre qui aient été faites, et mérite toute l'attention des militaires qui préféreront, sans contredit, une entreprise aussi savante au gain même d'une bataille. Les dispositions du prince furent combinées avec un ordre et exécutées avec une célérité qui en font un véritable modèle pour les gens de l'art. Tous les postes ennemis se trouvèrent attaqués et forcés en même temps, malgré les difficultés que présentait le pays, que le prince sut même tourner à son avantage; et rien ne retarda sa marche si habilement calculée.

La Bohême offrait alors un spectacle bien remarquable et très-nouveau dans les fastes de la guerre. On y voyait, rassemblées sur le même point, quatre armées, dont la masse réunie eût dû ébranler le monde; pourvues de tout ce que l'appareil militaire a de plus formidable; composées des troupes les plus disciplinées, les plus aguerries et les plus manœuvrières; commandées par les quatre plus habiles généraux de l'Europe, et animées par tout ce que la haine ou la jalousie nationale a de plus violent; réduites cependant, par l'habileté des

chefs et par la justesse de leurs combinaisons, à s'observer mutuellement, sans oser rien entreprendre l'une contre l'autre. C'est ainsi qu'une balance égale de nombre, de courage, de discipline, d'instruction et de talens, peut atténuer les effets destructeurs et trop funestes de la guerre; et que le perfectionnement de la science militaire peut être regardé comme un bienfait pour l'humanité, puisqu'il prévient ces scènes sanglantes, et encore plus ces ébranlemens politiques, qui sont le résultat ordinaire d'une trop grande inégalité dans les forces morales autant que physiques de deux armées opposées.

Cependant, le roi de Prusse n'était pas de nature à se soumettre patiemment à ce genre de guerre inactif et, en quelque sorte, paisible. Le peu de succès de ses tentatives du côté de *Jaromirz* et de *Kœnigingratz*, pour attirer l'ennemi à une action ou pour le faire changer de position, le détermina à essayer s'il ne serait pas plus heureux sur la gauche des Autrichiens. Dans cette vue, il fit, le 14 août, un grand mouvement par sa droite, vint camper à *Burkersdorff*, près de *Sohr*, où, trente-trois ans avant, il avait gagné une bataille sur les mêmes ennemis, et laissa seulement un corps, aux ordres du général Wunsch, pour garder le poste important de *Nachod*, et entretenir

sa communication avec l'armée. Le roi espérait que la difficulté des défilés, par lesquels il devait se retirer devant les Autrichiens, engagerait ceux-ci à le poursuivre, et qu'ainsi il pourrait les amener à une affaire. Mais ils résistèrent encore à cet appât. Ils lui laissèrent exécuter son mouvement sans autre obstacle que celui du pays, qui en offrait de toute espèce; et se contentèrent de faire publier, par un journal de *Vienne*, que *des raisons d'état, très-importantes, avaient empêché le maréchal de Lascy d'entreprendre, dans cette circonstance, contre les Prussiens*. Ce général, qui paraissait avoir hérité du phlegme du maréchal de Daun, se borna à renforcer le poste de *Hohen-Elbe*, sur lequel le roi se dirigeait pour tenter d'y forcer le passage de l'*Elbe* et se réunir, par là, au prince Henri. Après divers mouvemens, qui ne purent engager les Autrichiens à sortir de leur système de défense, et après avoir reconnu l'impossibilité de forcer le passage du fleuve ou de traverser les *Riesengebirge*, Frédéric se vit réduit à se maintenir dans la position de *Lauterwasser*, pour faire subsister, le plus long-temps possible, son armée aux dépens de la Bohême.

Le roi de Prusse avait fait tout ce qui dépendait de lui pour parvenir au but qu'il s'était proposé. Mais il est des obstacles que le courage, l'opiniâ-

treté et le génie ne peuvent surmonter : quelqu'effort que l'homme puisse faire, la nature est plus forte que lui. Le roi éprouvait en ce moment ce que sont les obstacles physiques entre les mains de ceux qui savent s'en servir : il en était de même du côté du prince Henri. Ce prince, dont la coopération était nécessaire pour faciliter l'entreprise du roi, jugeant qu'il ne parviendrait point, par la force, à déposter M. de Laudhon de sa formidable position, essaya la ruse qui lui avait jusqu'ici réussi ; et il chercha à donner à celui-ci, par une diversion, de nouvelles inquiétudes pour la ville de *Prague*, qui, depuis le commencement de la campagne, avait été l'objet constant et trop marqué de sa sollicitude. Il ordonne donc, le 29 août, au général Platten, qu'il avait déjà fait avancer jusqu'à *Lowositz*, de longer la rive gauche de l'*Elbe* avec un corps de trois mille hommes, et de se porter sur l'*Eger* vers *Budin*, tandis qu'il détache le général Mollendorff, du camp de *Niemes*, avec dix mille hommes, et le dirige vers *Melnick*. Le prince lui-même se tient prêt à profiter de l'effet de ces mouvemens, soit en marchant sur M. de Laudhon s'il décampe, soit en se portant sur les derrières du maréchal de Lascy, si les deux armées autrichiennes, liées jusque-là par une très-courte communication, se séparent.

Malgré le succès de ces deux attaques, qui enlèvent ou détruisent les magasins ennemis à *Melnick*, à *Budin* et à *Welwarn*, et poussent même des détachemens jusqu'au *Weissemberg*, à la vue de *Prague*, où ils jettent l'épouvante, le maréchal de Laudhon reste immobile dans son camp de *Munchengratz*, préférant abandonner cette ville à ses propres forces, plutôt que de s'exposer à une bataille pour la secourir. Le prince Henri rappelle alors ces deux corps qu'il fait rentrer dans leurs anciennes positions; mais, avant de rétablir le général Mollendorff dans la sienne, il essaie de tendre un nouveau piége à son ennemi. Il ordonne à ce général de se diriger, dans sa marche de *Melnick*, à la vue du camp autrichien, et lui fait prendre poste à sa portée, sur une hauteur d'où on le découvrait entièrement, dans l'espérance d'engager M. de Laudhon à se porter sur lui en forces, mouvement dont le prince comptait profiter pour attaquer brusquement le camp du général autrichien. Mais celui-ci, digne rival d'un si illustre adversaire, regarde avec indifférence toutes ces démonstrations. Tels on vit Turenne et Montécuculli, dans cette mémorable campagne de 1675, où la mort du premier vint seule déranger la balance que leurs talens soutenaient depuis quatre

mois, et termina la plus brillante scène qu'eût encore offerte le grand théâtre de la guerre.

Il était démontré que les généraux autrichiens ne renonceraient pas volontairement au système de défensive qu'ils avaient adopté, et que même ni la force ni la ruse ne pourraient les en détacher. Le roi et le prince Henri, n'occupant aucune place forte en Bohême, ne pouvaient songer à y entreprendre une campagne d'hiver, ni même à y prendre des quartiers; et, forcés de les établir en Silésie et en Saxe, il leur fallait, pour effectuer ce mouvement rétrograde, à travers des pays aussi difficiles, devant une nuée de troupes légères, prévenir la mauvaise saison très-précoce dans ces contrées, et qui rend les montagnes qui séparent les états du roi de Prusse de ceux de l'empereur, impraticables par l'abondance des neiges. Il ne restait donc qu'à consommer toutes les subsistances qu'offrait le pays; et les règles cruelles de la guerre exigeaient qu'on le réduisît presqu'en désert, pour assurer la tranquillité de l'armée qui devait repasser les monts. Quelqu'abondante que fût cette contrée, le grand nombre de troupes, qui séjournaient depuis plusieurs mois dans un espace si peu étendu, eut bientôt tout absorbé. Le prince Henri commençait aussi à sentir de son côté la rareté des vivres, surtout celle des fourrages, et il pré-

vint le roi qu'il en manquerait bientôt. Une retraite générale fut donc décidée, et les deux armées décampèrent à peu près le même jour. Le 8 septembre, le roi quitta sa position de *Langenau* et de *Lauterwasser*. Il se replia d'abord à *Wildschutz*, le 14 à *Alstatd* près de *Trautenau*, et le 21 à *Schatzlar*, sur les frontières de la Silésie, où il séjourna jusqu'à la mi-octobre. Cette retraite se fit avec tant d'ordre que l'ennemi ne put entamer l'arrière-garde du roi. Tous ses efforts se bornèrent à de légers combats, qui tournèrent à l'avantage des Prussiens, et fournirent au prince de Prusse (depuis Frédéric Guillaume II) les occasions de signaler cette valeur brillante qu'il montra toujours à la tête de ses armées.

De ce poste qui couvrait toute la Basse-Silésie, et assurait sa communication et sa retraite sur *Landshut*, le roi détacha un renfort vers la Haute-Silésie, pour s'opposer aux efforts que les Autrichiens paraissaient vouloir faire de ce côté. Il attendit, dans cette position, que le prince Henri eût effectué sa retraite, et que les Autrichiens eussent développé les projets qu'il était naturel de supposer à un empereur jeune et ambitieux, qui se trouvant pour la première fois à la tête de ses armées, devait désirer de montrer son courage et ses talens par quelque coup d'éclat.

La retraite du prince Henri vers la Saxe ne présentait pas de moindres obstacles que ceux que le roi avait eus à surmonter, et dont il triompha si heureusement. Le prince avait à traverser un pays dont les difficultés naturelles étaient augmentées par des pluies abondantes, et il déploya, pour sortir de la Bohême, la même habileté qui lui en avait ouvert l'entrée. S'il eût repris la route par laquelle il avait pénétré, cette direction eût découvert trop tôt son dessein à l'ennemi. Il résolut donc de le masquer par une fausse manœuvre qui, en détournant l'attention du maréchal de Laudhon, pût aussi l'engager dans quelque mouvement qui lui offrirait peut-être l'occasion de changer la face des choses. Dans cette vue, il détache le prince de Bernbourg avec une partie des troupes de son aile gauche vers *Gabel* et *Zittau*, pour couvrir la Lusace, tandis que lui-même quitte, le 10 septembre, le camp de *Niemes*, d'où, se prolongeant par sa droite, il vient passer l'*Elbe*, le 12 et le 13, à *Leitmeritz*, et camper à *Tschischowitz*, sur la grande route de *Prague*, laissant sur la rive droite les généraux Mollendorff et Belling, pour observer la marche de l'ennemi. Ce mouvement oblige le maréchal de Laudhon à quitter les bords de l'*Iser* pour couvrir la ville de *Prague*, que le prince Henri semblait menacer plus sérieusement, et,

après avoir passé l'*Elbe* à *Brandeis*, et la *Moldau* près de *Welwarn*, il vient camper à *Martinowes*, près de *Buddin*. L'*Eger* séparait ainsi les deux armées, qui restèrent plusieurs jours en présence, à épier réciproquement tous leurs mouvemens, et à se livrer de fréquentes escarmouches, dont le détail, honorable seulement pour quelques braves, se perd dans l'intérêt des événemens généraux.

Dès que M. de Laudhon se fut porté sur la rive gauche de la *Moldau*, le prince Henri avait fait retirer le corps qu'il avait laissé sur l'autre rive, et il fit en même temps détruire le pont de *Leitmeritz*, par où l'on pouvait venir à lui. Pour tromper encore l'ennemi, il fait des dispositions pour jeter sur l'*Eger*, près de *Doxan*, un pont qui indique au maréchal de Laudhon le projet de marcher à lui pour le combattre. Pendant que toutes ces démonstrations amusent celui-ci, le prince Henri prépare sa retraite qu'il commence le 24, en se dirigeant par *Linai*. Le général Mollendorff, chargé de couvrir sa marche, contient l'ennemi par d'habiles dispositions; toute l'armée rentre paisiblement en Saxe, et campe, le 28, à *Ottendorff*, près de *Pirna*, d'où le prince la distribue, le 2 octobre, dans ses quartiers entre *Dresde* et *Freyberg*, et sur les frontières de la Bohême. De leur

côté, les Autrichiens, aussi fatigués que les Prussiens et satisfaits d'avoir délivré la Bohême, se retirent en même temps dans leurs quartiers de rafraîchissement, au-delà de l'*Eger*.

Le roi attendait, dans son camp de *Schatzlar*, l'exécution de ce mouvement et ceux que feraient ses ennemis. La prudence, au moins prématurée, de l'empereur et la circonspection de son mentor lassèrent l'impatience et l'ardeur que Frédéric conservait encore sous les glaces de l'âge. Voyant, dès les premiers jours d'octobre, l'armée autrichienne, peu empressée de le troubler, prendre ses cantonnemens, il se décide à en faire autant. Il quitte, le 15, *Schatzlar*, et prend le chemin de *Landshut*, d'où il distribue ses troupes dans leurs quartiers. Il termine ainsi cette campagne singulière, avec le regret de n'avoir pu trouver prise sur les Autrichiens, mais aussi avec la satisfaction d'avoir fait vivre ses armées aux dépens de l'ennemi, de s'être retiré sans échec devant une armée formidable; enfin, d'avoir encore montré sa supériorité par la conduite heureuse de ses mouvemens hardis, peut-être même imprudens dans des pays sauvages, couverts de forêts et de montagnes presque inabordables, remplis de défilés souvent impraticables, dans lesquels un général moins consommé, ou peut-être moins heureux, pourrait être blâmé

de s'être engagé. Cette campagne fut sans contredit à l'avantage des Prussiens, puisqu'ils enlevèrent à l'empereur les duchés de *Jœgerndorff* et de *Troppau*, et subsistèrent, pendant plusieurs mois, à ses dépens. Cependant, il n'est pas douteux que le roi de Prusse et le prince Henri avaient de plus grandes vues; et s'ils ne les remplirent pas, l'inaltérable circonspection des Autrichiens n'en fut pas la seule cause. L'époque où les opérations commencèrent, l'approche de la mauvaise saison qui eût diminué les conséquences des avantages qu'ils auraient pu remporter; mais surtout les négociations de la France et de la Russie, les empêchèrent d'agir avec plus d'audace, ou de former des entreprises qui n'auraient peut-être qu'éloigné la paix prochaine que tout leur faisait espérer, et qui avait été leur seul but en prenant les armes.

Le voisinage de ces grandes armées donna lieu, pendant l'hiver, à des entreprises partielles de part et d'autre, qui n'influèrent en rien sur les grandes affaires. Vers la Haute-Silésie, le prince héréditaire, depuis duc de Brunswick (1), soutint une guerre de postes qui lui mérita une réputation dont la courte illusion n'a été que trop funeste à

(1) Charles-Guillaume-Ferdinand, né le 10 octobre 1735, duc de Brunswick-Wolfembuttel le 26 mars 1780: atteint d'un coup de feu qui lui fit perdre les yeux et la ba-

la Prusse et à l'Europe. Les succès que M. de Wurmser eut d'abord sur les Prussiens dans le comté de *Glatz*, furent de courte durée. Cependant, pour empêcher que les troupes autrichiennes ne pussent se porter, librement et en masse, vers la Silésie, il fallait les occuper sur les frontières de la Saxe.

(1779) Le prince Henri fit, en conséquence, avancer, le 2 février 1779, le général Mollendorff, à la tête de vingt mille hommes, vers *Neuhausen* et *Brix*, où il attaqua le général Kinsky, posté avantageusement près de cette ville, et lui enleva ses magasins, plusieurs canons et la plus grande partie de ses équipages. Cette diversion produisit l'effet qu'on s'en était promis. Les Autrichiens alarmés rappelèrent les troupes qu'ils avaient déjà portées vers la Silésie; et ce but rempli, le général Mollendorff rentra, le 9, en Saxe, sans être poursuivi par M. de Kinsky : ce fut le dernier fait important de cette guerre.

Les immenses efforts des deux puissances belligérantes, au lieu d'allumer une guerre vive, opiniâtre et générale, n'avaient servi qu'à prouver l'inutilité de cette lutte, et qu'à leur inspirer un dé-

---

taille, à *Auerstædt*, le 14 octobre 1806, il mourut des suites de cette blessure, à *Ottensen* près d'*Altona*, le 11 novembre de la même année.

sir mutuel de la paix, désir d'autant plus sincère, qu'aucune autre puissance ne paraissait disposée à seconder efficacement ni l'une ni l'autre. Car ce qui prolonge les guerres, n'est pas tant le sujet véritable de la querelle entre les deux rivaux qui les commencent, que l'intervention des amis ou auxiliaires de part et d'autre, qui, apportant leurs intérêts et leurs prétentions particulières, embrouillent la contestation, et rendent ainsi le rapprochement plus difficile. Il en est, en quelque sorte, de ces querelles, comme de celles de société, qui s'aigrissent ordinairement par les tiers qui s'en mêlent.

L'impératrice-reine, encore remplie du souvenir des malheurs que lui avait causés la rivalité du roi de Prusse, n'avait plus que le désir de transmettre paisiblement à sa famille les états qu'elle avait eu tant de peine à conserver. Elle voyait avec effroi les maux de toute espèce dont cette nouvelle guerre accablait déjà ses provinces, et ceux plus grands encore dont sa continuation les menaçait. Elle gémissait sur l'ambition de son fils, qui l'avait entraînée malgré elle, qui la dominait impérieusement au milieu de son conseil, et encore plus à la tête de ses armées ; et elle soupirait après le terme d'une crise aussi importante pour son autorité que pour sa puissance.

Le roi de Prusse, de son côté, n'avait à gagner

à cette guerre, que l'honneur de se déclarer le protecteur de la liberté germanique, et de montrer en lui, au corps de l'Empire, un défenseur puissant et généreux. Son attaque contre la maison d'Autriche avait rempli cet objet. La confiance et la reconnaissance de l'Allemagne étaient les fruits certains de sa prudence, de sa fermeté et de son désintéressement. Il ne lui restait plus qu'à jouir en repos de tous ces avantages, et surtout à éviter, à force d'entreprendre, d'accumuler, sur la monarchie qu'il fondait, des haines et des vengeances qui souvent font expier trop cruellement, à la postérité, le trop grand éclat d'un moment, et l'abus de la fortune.

Mais les dispositions semblables des deux antagonistes ne pouvaient être mises à profit que par des intermédiaires puissans, dont chacun d'eux pût paraître sans honte suivre l'impulsion, en ne suivant que la sienne même. Ils s'adressèrent donc, avec succès, aux cours de *Versailles* et de *Pétersbourg*. La première, loin de désirer de voir l'Europe troublée, avait intérêt à y maintenir l'harmonie, pour porter toute son attention et toutes ses forces contre l'Angleterre, dans le grand objet qui l'occupait alors, et qu'une guerre continentale, en lui faisant négliger, lui eût fait manquer. D'ailleurs, quoique l'on ne fût pas encore guéri à *Versailles*

d'une erreur politique que des considérations personnelles, peut-être trop puissantes, servaient à entretenir, on était bien éloigné de vouloir se prêter aux projets d'agrandissement de la maison d'Autriche. Louis XVI savait à quel point il devait se méfier de la jalousie et de la haine de la cour de *Vienne*, et surtout de celles de l'empereur son beau-frère. Il résistait à ses insinuations, à ses instances, et même aux avantages apparens qu'il lui offrait, avec une fermeté qui fut la source d'un profond ressentiment de la part de Joseph II. Il se refusait à la coopération que celui-ci réclamait au nom du traité de 1756, et se renfermait dans la garantie de celui de Westphalie. Mais il était aussi important pour la France de sortir de cette situation équivoque, que d'intervenir dans des différens qui pouvaient se terminer d'une manière nuisible à ses intérêts, si elle s'en abstenait, et de ressaisir, enfin, la considération que le partage de la Pologne lui avait enlevée. Elle offrit donc sa médiation conjointement avec la Russie, qui, toujours jalouse de se mêler de toutes les affaires de l'Europe, avait déclaré, d'un ton menaçant, son opposition aux prétentions de l'empereur, et son intérêt pour les princes de l'Empire qu'elles blessaient. Cette double médiation fut acceptée. On convint, le 10 mars, d'une suspension d'armes entre les deux armées.

Un congrès de plénipotentiaires des puissances intéressées se rassembla aussitôt à *Teschen*, dans la Silésie autrichienne; et la paix y fut signée, le 13 mai, sous la garantie et par la médiation de la France et de la Russie.

Les conditions de cette paix furent que l'empereur restituerait à l'électeur palatin tous les pays qu'il avait saisis ou qui lui avaient été cédés par la convention entre lui et l'électeur, à l'exception de la régence de *Burghausen*, qui resta à l'Autriche en équivalent de ses prétentions. La cour de *Vienne* rendit aussi à l'électeur tous les fiefs qui avaient été possédés par Maximilien-Joseph; elle paya à l'électeur de Saxe six millions de florins pour l'indemniser des biens allodiaux qu'il réclamait; et la succession pleine et entière de l'électeur palatin fut garantie au duc des Deux-Ponts. Les traités entre les maisons d'Autriche et de Brandebourg furent renouvelés, et la succession des margraviats d'*Anspach* et de *Bayreuth* fut garantie au roi de Prusse, à l'extinction de la branche cadette de sa maison, qui les possédait alors.

Ce traité ne satisfit que la France qui le dictait, et qui voulait à tout prix étouffer cette guerre continentale à laquelle elle eût été forcée de prendre part. D'ailleurs, il mécontenta tout le monde: l'empereur et la Saxe, qui n'obtinrent pas ce qu'ils

désiraient; le roi de Prusse, qui vit que, malgré ses efforts, l'Autriche avait gagné quelque chose; l'électeur palatin et le duc des Deux-Ponts, qui regrettèrent ce qu'ils perdaient, tandis qu'ils auraient dû se trouver trop heureux de n'en pas perdre davantage; enfin, le corps germanique, qui ne crut pas trouver dans la France cette protection puissante et active à laquelle il était accoutumé de sa part. Ce traité eut un inconvénient plus réel, qui fut de permettre à la Russie de s'immiscer autant dans les affaires de l'Allemagne, qu'elle eût prétendu régenter comme la Pologne. Mais si cette paix ne remplit pas complètement les vues du roi de Prusse, la guerre qu'il venait de soutenir augmenta réellement sa puissance, par la considération qu'elle lui donna dans l'Empire, qui vit dès lors son appui dans la maison de Brandebourg. Il posa, dès ce moment, les bases de cette confédération germanique qu'il forma quelques années après, et qui couronna si glorieusement sa carrière.

(1780 - 1786) Marie-Thérèse ne survécut guère à cette paix (1); et à peine Joseph II se vit-il délivré de la dépendance de sa mère, et maître de toute sa

(1) Marie-Thérèse d'Autriche, dernier rejeton de cette puissante maison, naquit à Vienne le 13 mai 1717, de Charles VI, empereur, et d'Elisabeth-Christine de Brunswick-Blankenbourg. Elle épousa, le 12 février 1736,

puissance, qu'il commença à développer les vastes et nombreux projets que son ardente imagination nourrissait depuis long-temps, et qui, avec d'autres moyens, ou dans d'autres circonstances, eussent non-seulement bouleversé l'Europe, mais peut-être fait la gloire de leur auteur : car le succès fait presque toujours la renommée. Ce prince, inquiet, ambitieux, mais déréglé dans ses conceptions, et, heureusement pour le monde, incertain et timide dans l'exécution, sapait à la fois tous les fondemens des constitutions de ses états, et travaillait en tout sens à agiter l'Europe. Déjà il avait proposé au roi de Prusse le partage de l'Allemagne. Il avait même eu des conférences à ce sujet avec le prince Henri, dans un voyage qu'ils firent l'un et l'autre à *Spa*, en 1780; et l'on a déjà vu que les idées du prince sur ce grand objet ne différaient de celles de l'empereur, que par les modifications qu'y apportaient la

François-Etienne de Lorraine, grand-duc de Toscane. Par la mort de son père, arrivée le 20 octobre 1740, elle hérita de tous les états de la maison d'Autriche, qu'elle transmit au duc de Lorraine et de Toscane, son époux, qui fut couronné empereur sous le nom de François I.er, le 13 septembre 1748, et qui est la tige de la maison d'Autriche actuelle. Marie-Thérèse mourut à Vienne, le 29 novembre 1780, emportant l'estime et l'admiration de son siècle.

sagesse et les lumières du premier. Cependant le vieux monarque, jaloux d'emporter au tombeau sa gloire intacte, et de conserver jusque là sa tranquillité, avait encore rejeté ces vastes projets, quoiqu'ils fussent, pour ainsi dire, conseillés par cette espèce d'anarchie féodale de l'Allemagne, qui ne se trouvait plus en rapport avec les autres gouvernemens européens; et Frédéric demeura insensible à cet appât que l'empereur lui présentait sous une forme d'autant plus séduisante, que tout paraissait calculé et prévu. Plus confiant dans la complaisance de la cour de *Versailles*, par les relations qu'il y entretenait, Joseph II avait tourné son ambition vers les Pays-Bas; et profitant de l'occupation que la guerre d'Amérique donnait à la Hollande ainsi qu'à la France, il se proposa de s'affranchir du traité, dit de *Barrière*, qui, après la guerre de la succession d'Espagne, avait confié, aux états-généraux, la garde des principales forteresses des Pays-Bas autrichiens, du côté de la France. A la première sommation de l'empereur, les Provinces-Unies retirèrent tranquillement, et presqu'en silence, leurs garnisons et leur artillerie des places de la barrière, que ce prince fit aussitôt raser. Encouragé par ce premier succès, qu'il ne devait qu'à l'état de faiblesse et de division des états-généraux, ses prétentions s'accrurent. Il voulut reculer les

frontières de la Hollande du côté des Pays-Bas, rétablir la libre navigation de l'*Escaut*, fermée par le gouvernement espagnol depuis deux siècles, et interdite par tous les traités, particulièrement par celui de *Munster*; enfin, enlever aux états-généraux la ville de *Maestricht*, regardée alors comme la clef des Pays-Bas, ainsi que celle de l'Allemagne, vers le *Bas-Rhin*, et des frontières de France vers la *Meuse*. Des voies de fait accompagnèrent les demandes impérieuses de l'empereur. Les Hollandais, moins dociles, quoique non moins effrayés, se préparèrent à résister. Dans cet état d'embarras, et presque de détresse, les états-généraux n'avaient d'autre refuge que dans la protection de la France, dont l'influence les dominait depuis plusieurs années. Ils s'adressèrent donc au roi de France, et sollicitèrent sa médiation dans les différens survenus entr'eux et l'empereur, son beau-frère. Louis XVI accepta cette offre, qui lui présentait un rôle noble, conforme à son caractère personnel, à la dignité comme aux intérêts de sa couronne, et qui devait accélérer l'alliance qui se traitait alors entre lui et cette république. Cependant, soit que la France ne prît pas d'abord la cause des Hollandais avec assez de chaleur, soit que l'empereur vît avec peine l'intervention de cette puissance dans ses démêlés, ou qu'il comptât trop sur

l'influence que l'alliance, et surtout les liens du sang lui donnaient à la cour de *Versailles*, Joseph II ne cessa, pendant le cours des négociations commencées sous la protection de la France, d'insulter aux Hollandais et d'empiéter sur les droits qu'il leur disputait. Cette discussion fixait alors l'attention de toute l'Europe; et, quoiqu'elle ne portât que sur la navigation d'une rivière, ou sur la cession d'une ville, elle réveillait l'intérêt de toutes les puissances, puisqu'elle menaçait la balance politique établie par tous les traités depuis un siècle et demi, et qui reposait sur l'intégrité des droits et territoires de chacune d'elles.

Aucune, après la France, n'était plus intéressée que la Prusse à ce différent. Frédéric, qui ne perdait de vue aucune des démarches de Joseph II, et qui craignait la condescendance de la France pour ce dangereux allié, jugea nécessaire d'agir de son côté, près de cette cour, de manière à l'encourager dans sa résistance contre l'empereur, et à contrebalancer l'influence autrichienne à *Versailles*. Ce fut encore à l'habileté tant éprouvée du prince Henri qu'il eut recours : car c'était toujours lui qu'il présentait avec la même confiance à ses amis et à ses ennemis. Il l'engagea donc à se rendre en France pour sonder les dispositions de cette cour relativement aux discussions de l'empe-

reur avec la Hollande, et s'il les trouvait telles que lui, roi de Prusse, les désirait, il devait les affermir, et proposer une réunion d'efforts qui pût arrêter efficacement l'ambition de la maison d'Autriche. Tel fut le véritable objet du voyage que le prince Henri fit à *Paris*, dans l'été de 1784, tandis qu'il ne paraissait avoir d'autre motif que de visiter les plus belles contrées, ainsi que la cour la plus brillante alors de l'Europe. Pour lui donner encore davantage l'apparence d'un simple but de curiosité, le prince traversa d'abord la Suisse, qui réunissait, à cette époque, tout ce qui peut intéresser l'observateur savant et philosophe.

La mission du prince Henri était délicate, et présentait même de grands obstacles. On avait trop ressenti les inconvéniens de l'alliance avec la maison d'Autriche, pour qu'elle eût encore de sincères partisans à la cour de France. La plupart de ceux qui avaient quelques lumières et quelque prépondérance, désiraient que l'on profitât de l'occasion qui se présentait de la rompre, pour en contracter une plus naturelle avec la Prusse. Louis XVI, qui avait, autant qu'aucun de ses prédécesseurs, le sentiment de la dignité de sa couronne, celui surtout de l'honneur national, et qui personnellement haïssait l'empereur, eût souhaité s'affranchir de ses liens politiques avec lui; et cette

disposition était celle de la majorité de son conseil. Mais une reine, jeune et aimable, faite pour attirer tous les cœurs par ses grâces et par sa bonté naturelles, dominait les esprits par l'ascendant qu'elle avait sur celui du roi. D'après les liaisons qu'elle avait trouvées établies, dont elle-même se regardait comme le gage, elle devait croire aux avantages réciproques de l'union entre la France et l'Autriche; et entretenue dans ce sentiment par des conseillers gagnés par la cour de *Vienne*, elle mettait sa gloire et ses soins à la maintenir. Souvent trop fidèle aux instructions et aux intérêts de sa famille, elle les faisait prévaloir, à l'aide d'un parti qui s'était formé, à la cour, des débris de celui qui avait gouverné trop long-temps, et composé de personnes considérables qui, consultant plus leur intérêt particulier que celui de la patrie, ainsi que leur devoir, flattaient les vœux, et secondaient les vues de cette princesse, pour obtenir les grâces dont elle disposait. Dans cette circonstance, tous les ressorts de ce parti devaient être mis en jeu. Il était à craindre qu'il ne profitât trop de l'éloignement du roi pour toutes les mesures violentes, et de la crainte de déplaire à la reine, sentiment qui influait essentiellement sur le ministre des affaires étrangères. Il fallait donc beaucoup d'adresse pour écarter ces difficultés; et un négociateur du rang, du

caractère et de l'habileté du prince Henri, pouvait seul y réussir.

Il fallait, en effet, entraîner la cour de France, par un mouvement prompt et presque subit, dans une démarche vigoureuse qui l'engageât plus qu'elle n'eût peut-être voulu, sans lui laisser la possibilité de revenir sur ses pas; et prévenir, par cette sorte de surprise, les réclamations de la reine et les intrigues du parti autrichien, avant qu'elles eussent pu agir sur l'indécision du roi, et sur la pusillanimité de son ministre.

Quoique le voyage du prince Henri, dans les circonstances actuelles, dût éveiller l'attention de l'Autriche, et ranimer les efforts de ses adhérens, les premières démarches de ce négociateur furent plus heureuses qu'il ne devait s'y attendre. La tranquillité de l'Europe menacée par les prétentions sans cesse renaissantes de l'empereur; l'honneur et l'intérêt de la France également blessés par celles qu'il élevait contre les Hollandais, au moment même où elle était sur le point de conclure un traité d'alliance avec eux; les projets d'échange de la Bavière renouvelés par Joseph II, au mépris de de la garantie même du dernier traité de paix; ses vues d'agrandissement vers l'orient, signalées par l'alliance étroite qu'il formait avec la Russie, étaient autant de puissans argumens à présenter à la Fran-

ce. L'éloquence du prince Henri leur donnait une nouvelle force; et il n'eut pas de peine à démontrer la nécessité de s'opposer à tant de dangers par une alliance avec la Prusse, qui, jointe à celle qui se traitait alors avec la Hollande, et fortifiée du concours de l'Empire, donnerait à la France l'occasion de reprendre son ancienne situation vis-à-vis de l'Allemagne, et d'opposer à la maison d'Autriche une force plus puissante que n'avait fait Louis XIV lui-même. Ce rôle était beau et facile à jouer; il entrait dans les vues des ministres alors principaux, et les représentations du prince Henri furent accueillies par MM. de Vergennes (1) et de Calon-

(1) Charles Gravier, comte de Vergennes, né à Dijon, le 28 décembre 1719, d'un membre de la chambre des comptes de cette ville, fut ambassadeur de France à Constantinople en 1758, puis en 1771 en Suède; où il aida le roi Gustave III, dans la révolution que ce prince opéra en 1772. Il fut appelé, par Louis XVI, en 1774, au département des affaires étrangères, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il fut ensuite ministre d'état, chef du conseil royal des finances, et commandeur de l'ordre du Saint-Esprit. Il mourut à Versailles, le 13 février 1787, au moment où les notables du royaume étaient convoqués; et l'on a pensé que sa mort a beaucoup influé sur la direction que prit cette assemblée. Cependant, il est certain qu'à cette époque M. de Vergennes avait perdu dans l'esprit du roi, et que le chagrin qu'il en eut contribua à abréger ses jours.

ne (1), qui conduisaient, l'un, les affaires étrangères; l'autre, les finances. Il parvint même bientôt à leur faire promettre de faire écrire incessamment, par le roi, une lettre à l'empereur, dans les termes les plus propres à suspendre ses démarches. Il en reçut aussi l'assurance que Louis XVI était décidé à conclure un traité d'alliance avec la Prusse, pour contraindre la cour de *Vienne* à abandonner ses prétentions, si elle y persistait. M. de Calonne, qui ne doutait de rien, et qui allait vite en besogne, n'hésita même pas, dès le commencement de ces ouvertures, à offrir des subsides pour le roi de Prusse : mais le prince Henri hésita encore moins à les refuser. Il assura ce ministre que son frère avait assez d'argent pour faire la guerre, sans être à charge à ses alliés, et lui dit que celui que l'on destinait à ce subside

(1) Charles-Alexandre de Calonne, né à Douay, fils du premier président du parlement de cette ville, fut maître des requêtes en 1765, intendant de Metz en 1766, ensuite de Flandre et Artois en 1778; fut nommé contrôleur-général des finances en 1783, ministre d'état, et grand-trésorier, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, en 1784. Il conseilla au roi, en 1787, la convocation d'une assemblée des notables du royaume, qui causa sa disgrâce. Il se retira en Angleterre, s'attacha aux princes, frères de Louis XVI, montra beaucoup de zèle pour leur cause, rentra en France en 1802, et mourut à Paris, le 29 octobre de la même année, à l'âge de 67 ans.

pourrait être plus utilement employé à entraîner et soudoyer les petits princes allemands. Il croyait, en effet, avoir assez gagné par la démarche qui lui avait été promise, et cette preuve de désintéressement lui semblait devoir la rendre encore plus certaine. Ces deux ministres étaient sans doute sincères dans leurs promesses et dans les dispositions qu'ils témoignaient; mais ils n'étaient pas les maîtres, et ils n'avaient d'ailleurs aucune de ces qualités qui subjuguent les esprits, et maîtrisent les événemens. M. de Calonne, avec des lumières, des vues étendues, et un esprit tourné aux grandes choses, avait une légèreté qui lui ôtait cette considération nécessaire à la conduite des affaires, et un défaut de suite et de combinaison, qui donnait à toutes ses conceptions le caractère d'un rêve ingénieux. Piqué dans ce moment contre la reine, à qui il devait pourtant son élévation, il suivait encore plus sa passion que ses principes, et toute sa conduite s'en ressentait. M. de Vergennes, plus solide en apparence parce qu'il était pesant, plus sage parce qu'il était timide, ne savait qu'attendre et rien préparer. Il voulait le bien, mais sans qu'il lui en coûtât ni effort ni sacrifice. Ses vues étaient justes, mais étroites, et toujours obscurcies par son intérêt. Il mettait un grand prix à la conclusion du traité avec la Hollande, qui flattait son amour-

propre et devait honorer son ministère; mais son amour-propre même se taisait devant la crainte de déplaire à la reine, et de s'exposer à son ressentiment. Toute sa conduite enfin était subordonnée au soin de se maintenir dans sa place, et sa politique personnelle à la cour entraînait celle du royaume.

Le prince Henri avait été reçu par le roi avec beaucoup d'égards, et même avec une distinction marquée. Louis XVI aimait le mérite et la probité : un prince doué d'aussi grandes qualités personnelles que celui-ci devait lui plaire. L'avantage de l'alliance de la France avec la Prusse était d'ailleurs le fond de sa pensée ; et peut-être l'opinion qu'il avait de l'immoralité et de la mauvaise foi du roi de Prusse était le plus fort obstacle qui arrêtait ce monarque consciencieux. Il avait accordé plusieurs entretiens particuliers au prince Henri, dont il avait apprécié l'esprit et le caractère. Celui-ci, de son côté, avait employé toute sa séduction pour le disposer favorablement ; et il y avait réussi, au moyen surtout des lettres qu'il lui adressa d'abord par une voie secrète, et dont Louis XVI fut si content, qu'il consentit à établir une correspondance directe, qui devait se continuer, lorsque le prince aurait quitté la France.

La haute réputation du prince Henri, sa simplicité, sa modestie, son amabilité, et, l'on peut

dire, sa coquetterie pour la nation française, lui avaient non-seulement gagné tous les cœurs, mais avaient même produit, dans le public, cet enthousiasme dont les Français sont si susceptibles. Le souvenir de ses généreux procédés envers ceux que le sort des armes avait faits ses prisonniers, dont plusieurs se trouvaient à la cour, ajoutait encore le sentiment de la reconnaissance à ceux de l'admiration. Tous les Français se faisaient un devoir d'acquitter la dette de quelques-uns de leurs compatriotes, et son séjour en France était une sorte de triomphe. La reine seule ne partageait pas cette disposition générale. Offusquée d'une gloire acquise aux dépens de sa maison, inquiète des démarches du prince Henri, elle ne voyait en lui qu'un prince prussien, et se retrouvait toute autrichienne pour lui. Mais la froideur affectée avec laquelle elle le traitait, n'influait pas même sur les courtisans. Il s'en trouvait alors, et c'était le plus grand nombre, qui savaient allier l'indépendance des opinions au respect et à la fidélité dûs au souverain, et qui pensaient qu'un sentiment ou un devoir national devait l'emporter sur des considérations de faveur, et même d'intérêt. Ceux qui n'avaient pas cette noble façon de penser, ceux aussi qui étaient plus particulièrement attachés à la reine, se trouvaient entraînés par l'opinion pu-

blique qui se prononçait fortement contre l'alliance avec la maison d'Autriche. Partout on disait, on répétait qu'elle avait été ruineuse pour la France, et la cause de ses désastres dans la dernière guerre d'Allemagne ; qu'elle ne servait qu'à favoriser l'ambition immodérée de l'empereur et de sa maison ; qu'elle devait contribuer à la destruction des libertés germaniques, et, par la suite, entraîner la perte de celle de l'Europe entière. La présence du prince Henri produisait donc à cette cour un grand mouvement politique qui eût pu y faire une révolution utile, si le roi et ses ministres avaient eu une volonté plus ferme, et avaient mieux su profiter de cette impulsion donnée à l'opinion.

Cependant, l'empereur continuait à inquiéter et même à insulter les Hollandais. La lettre du roi de France n'était point encore partie, mais elle était convenue. M. de Calonne était même venu à *Sainte-Assise*, chez M. le duc d'Orléans, où se trouvait le prince Henri, pour lui en montrer le projet qu'il avait approuvé, et lui en annoncer l'envoi. Cette lettre était d'un style ferme, noble, en même temps mesuré ; et elle était une véritable déclaration de guerre, dans le cas où l'empereur ferait marcher des troupes contre les Hollandais, qui avaient tiré sur un vaisseau autrichien essayant de descendre

l'*Escaut*, et l'avaient forcé de rentrer à *Anvers*. Il était difficile de croire que l'empereur reculerait après s'être autant avancé : c'était lui supposer plus d'inconséquence encore qu'il n'en avait montré, et ses ennemis même ne le soupçonnaient pas. On s'attendait donc à une guerre que l'importance des acteurs devait rendre générale ; et l'on s'y préparait en France, tout en désirant la prévenir par des formes conciliatrices. Plein de confiance dans l'effet de la lettre, dans les dispositions qu'on lui témoignait et dans les préparatifs qu'il voyait faire, le prince Henri quitta *Paris* dans les premiers jours de novembre 1784, croyant déjà la lettre du roi arrivée à *Vienne*, regardant ainsi la guerre comme inévitable ; et il retourna près de son frère pour le disposer à la part qu'il devait y prendre.

Cependant, l'ambassadeur et le parti autrichiens mettaient tout en mouvement pour changer ou arrêter la résolution de la cour de France. Le duc de Choiseul (1), l'âme de ce parti, et dévoré du

(1) Etienne-François de Choiseul-Stainville, né le 28 juin 1719, s'appela d'abord le *comte de Stainville* ; fut ambassadeur de France à Rome et à Vienne ; chevalier des ordres du roi le 27 mai 1757 ; nommé duc héréditaire le 25 août 1758, prit alors le nom de *duc de Choiseul* ; ministre des affaires étrangères, à la place de l'abbé, depuis

regret de sa puissance passée, rentra en scène pour faire remettre à la reine un mémoire, où il démontrait les prétendus avantages de l'alliance avec la maison d'Autriche, qui avait fait la base du système politique, ou plutôt anti-politique, de son ministère, et représentait les prétendus inconvéniens qu'il y aurait à la rompre et à en contracter une avec la Prusse. Un ministre alors en place, même en crédit, dont la conduite politique n'eut jamais d'autre guide que son intérêt, et qui devait sa fortune à M. de Choiseul et à la reine, appuya ces démarches auprès d'elle. On juge qu'elles devaient lui être agréables; et elle parvint à obtenir de la timide condescendance de M. de Vergennes, que l'envoi de la lettre fût retardé. Cependant, le prince Henri était parti. Dès qu'il fut

---

cardinal de Bernis, le 9 novembre 1758; quitta ce ministère pour celui de la guerre, le 16 janvier 1761, après la mort du maréchal de Belle-Isle, et y réunit celui de la marine; il fut créé pair de France le 10 décembre 1758; fut nommé colonel-général des Suisses et Grisons le 4 mars 1762, sur la démission de M. le comte d'Eu, prince légitimé; reprit le département des affaires étrangères en 1768; fut renvoyé du ministère, et exilé, le 24 décembre 1770, dans sa terre de Chanteloup, en Touraine, où il resta jusqu'à la mort de Louis XV; et mourut à Paris le 8 mai 1785.

éloigné, on en changea la substance, on adoucit les termes; on ouvrit une porte à la négociation, et l'on procura à l'empereur un moyen de sortir du mauvais pas où il s'était si imprudemment engagé. On en avait fait pourtant assez pour faire craindre à Joseph II, qu'une trop grande opiniâtreté de sa part ne l'entraînât dans une guerre difficile et dont les conséquences pouvaient lui être funestes. Il saisit donc le fil qu'on lui présentait pour se tirer de ce labyrinthe. Il soumit ses démêlés, avec les états généraux, à la médiation de la cour de France; et il écrivit, non-seulement au roi, mais à M. de Vergennes, dans des termes qui exprimaient une confiance et une modération, trop exagérées pour être sincères. Le roi, trop porté pour les partis mixtes, fut heureux d'en avoir trouvé un qui paraissait concilier sa considération, ses intérêts et sa tranquillité intérieure. Le ministre, intéressé à ne pas laisser sortir cette grande affaire de son département, fut flatté de la démarche de l'empereur; et ils entrèrent l'un et l'autre, avec plaisir, dans les vues d'arrangement de la cour de *Vienne*. On traita au lieu de se battre; au lieu de venger les Hollandais, on les protégea. L'*Escaut* fut, il est vrai, fermé; *Maestricht* fut sauvé, malgré M. de Vergennes lui-même, qui en méconnaissait, ou affectait d'en méconnaître, l'impor-

tance ; l'alliance avec la Hollande eut lieu. Mais en outre de huit millions qu'il en coûta à la France, et qu'elle donna à l'empereur, elle paya cher ces avantages apparens. Le roi de Prusse, mécontent du peu de fermeté de la cour de *Versailles*, et assuré, par cette nouvelle conduite, qu'il ne trouverait pas en elle la résistance nécessaire contre l'ambition de Joseph II, forma aussitôt cette confédération germanique où la France manqua alors l'occasion de se joindre, et par laquelle elle acheva de perdre son influence en Allemagne. La Hollande, qui eût reçu volontiers des lois des Français, si ceux-ci eussent appuyé, par leurs armes, le parti qu'ils avaient dans le sein de cette république, ne vit en eux que des amis faibles. La révolution à laquelle la France travaillait alors dans ces contrées devint plus difficile, et finit par échouer par la suite de ce système. Enfin, on manqua une belle occasion de rendre, à la nation française, cette attitude guerrière qui est dans son esprit, et qui avait été autrefois son habitude ; d'occuper cette inquiétude naturelle qui l'a tourmentée de tout temps et alors plus que jamais ; et de l'attacher de plus en plus à un maître digne de son estime et de son amour, par des trophées guerriers, si puissans sur les Français. Ce vœu des meilleurs et des plus éclairés serviteurs du roi et de l'état

fut étouffé par des petites passions, par des considérations particulières; et le service que le prince Henri était venu rendre à la France, en la rappelant à sa dignité, à ses intérêts, à son devoir, fut perdu pour elle, et pour la postérité qui expie aujourd'hui cette faute.

Mais la négociation du prince Henri ne fut pas le seul intérêt du séjour qu'il fit à *Paris*. Ce prince, attaché à la France par une véritable prédilection, autant que par ses principes politiques, avait toujours désiré voir ce pays, connaître la nation française dans tous ses rapports, qui lui donnaient également la suprématie sur toutes les autres; et il jouit complètement de cette occasion de remplir le premier de ses vœux.

La France offrait alors la réunion de tout ce qui pouvait attirer la curiosité, exciter l'intérêt, et faire l'agrément d'un voyageur, surtout du rang et du caractère de celui-ci. La civilisation y était portée au plus haut degré de perfection où il paraisse possible aux hommes de parvenir: et si les beaux jours de Louis XIV étaient passés; si ces talens, qui illustrèrent cette époque dans tous les genres ne brillaient plus, on en ressentait encore toute l'influence, et partout on retrouvait la trace du grand siècle. Les arts perfectionnés offraient de tous côtés des productions dignes du gouvernement qui

les encourageait, et commençaient des entreprises dont les fondemens, même dans leur abandon, attestent la grandeur. Les manufactures que l'industrie étrangère envie vainement à la France, étaient portées au dernier point de perfection et de prospérité. Le commerce, loin d'avoir souffert de la guerre maritime, en avait tiré une nouvelle activité avec de nouvelles ressources, et allait fleurir de plus en plus, sous la protection d'une marine puissante, qui venait d'apprendre aux Anglais que l'empire des mers pouvait leur être disputé. Les sciences s'étaient étendues par des découvertes utiles autant que neuves. La littérature, quoiqu'épuisée, en quelque sorte, par les productions immortelles d'un siècle et demi, présentait encore quelques modèles; et cette académie, destinée à être à la fois l'encouragement et la récompense des talens littéraires, soutenait, par quelques noms illustres, la dignité de son institution. Un clergé, aussi distingué par ses lumières que par son importance dans l'état, rachetait quelques abus et quelques vices particuliers par une masse de bons exemples, et de vertus inconnues ailleurs, qui depuis ont été scellées du sang des martyrs. Un corps de magistrature, unique en Europe par l'antiquité de ses institutions, par l'austérité de ses mœurs, par l'intégrité de ses principes, présentait un spectacle non moins singu-

lier et non moins imposant que celui qu'offrit autrefois le sénat de Rome à l'envoyé de Pyrrhus : heureux les magistrats, si les affaires de l'état n'eussent quelquefois réveillé leur ambition, et si une jeunesse trop fougueuse et trop inquiète eût eu le temps de se former, comme ses pères, à l'école des exemples domestiques. Une noblesse, contemporaine de la monarchie et de cette illustre chevalerie qui en avait fait le fondement et la gloire, faisant des vertus guerrières son premier, son unique objet, toujours prête à tous les sacrifices à l'appel du devoir ou au cri de l'honneur (1), respectable et respectée par sa pauvreté même, conduisait, en partie, les rangs d'une armée, remarquable par sa tenue, sa discipline, son instruction, à laquelle il ne manquait que des occasions, et dont plusieurs chefs, déjà illustrés aux dépens des ennemis de la France, n'attendaient qu'un nouveau signal pour ajouter à la gloire des armes françaises. Une cour plus brillante par l'éclat des souvenirs qui s'y retrouvaient de toutes parts, et par la dignité des ma-

(1) Ce cri, attaché plus particulièrement à la distinction qui fait la base du nouvel ordre politique, assure à la France qu'elle n'a pas perdu ses nobles et utiles institutions ; et c'est le plus bel hommage rendu au principe qui a toujours été le premier mobile de la noblesse et de la nation françaises.

nières, que par la magnificence extérieure, attirait les respects sans asservir les volontés; et la jalousie, l'intrigue, ces vices, enfin, communs à toutes les cours, s'y cachaient sous le vernis de la politesse, de l'urbanité, d'une sorte même de cordialité. Toutes ces nuances venaient enfin se fondre dans la société, où la tradition du bon ton, du bon goût, et de ce noble préjugé appelé *point d'honneur*, était conservée et transmise par des personnes de l'un et de l'autre sexe, dont l'expérience et la considération personnelle entretenaient une hiérarchie plus marquée, plus positive que celle des rangs; où l'on trouvait cette égalité désirable, bien différente de cette confusion, prise souvent pour elle; où la grâce, universellement répandue, donnait du prix et du relief aux choses les plus simples; et qui était, en même temps, le tribunal redoutable des actions publiques et particulières. Tel était le tableau qu'offrait la France; telle elle se présenta aux yeux observateurs du prince Henri: heureuse, si les nations, comme les particuliers, ne se fatiguaient, même d'une trop longue prospérité. S'il fut étonné et encore plus ébloui de ce spectacle, on ne fut pas moins surpris à *Paris* de voir un prince du nord, qui avait passé sa vie dans les camps ou dans des contrées à demi-policées, à qui la langue, les usages, les manières même françaises étaient aussi fa-

milières, et qui joignait, aux grands talens qui lui avaient acquis la seconde réputation de l'Europe, toutes les grâces de l'homme le plus aimable. Dans les ateliers, et dans les académies qu'il visita, dans les cercles privés comme dans les assemblées nombreuses, à la cour, auprès des femmes même qui s'attendaient peu à ses attentions, et que son extérieur ne devait pas prévenir favorablement, il réussissait, il plaisait également. Partout les hommages rendus d'abord au rang devenaient le tribut de l'estime et de l'attachement même, et le prince Henri pouvait dire, avec vérité, que son séjour à *Paris* était une sorte de triomphe et d'enchantement. Aussi en était-il pénétré ; il en parlait sans cesse avec reconnaissance et même avec ravissement ; et le souvenir qu'il en conserva le reste de sa vie, prouva qu'il n'avait pas fait un vain compliment au duc de Nivernois (1), lorsqu'il lui dit avec

(1) Louis-Jules Barbon Mazarin-Mancini, duc de Nivernois, pair de France, chevalier des ordres du roi, l'un des quarante de l'académie française, né à Paris le 16 décembre 1716, fut ambassadeur à Rome, à Berlin, et enfin à Londres où il négocia la paix de 1763 ; et eut, sous Louis XVI, en 1787, l'entrée au conseil d'état, avec le titre de ministre d'état. Mais il fut plus distingué comme littérateur que comme politique ; et ses ouvrages, qui ont plus de grâce que de force, lui ont acquis la réputation d'un

tant de grâce, en quittant *Paris: J'ai passé la moitié de ma vie à désirer voir la France; je vais passer l'autre moitié à la regretter.*

La fortune du prince Henri ne pouvait suffire aux dépenses que la grandeur de ses manières, la générosité de son caractère, et son rang même lui imposaient; et la longue expectative de la succession qui devait lui échoir, à la mort du roi, mettait le plus grand embarras dans ses affaires. L'intérêt qu'il avait éprouvé de toutes les classes de la société pendant qu'il était à *Paris*, lui donna l'espoir d'y trouver les moyens d'y remédier, et il eut occasion de s'adresser, à cet effet, au banquier Laborde. Celui-ci, flatté de l'accueil qu'il en avait reçu, et entraîné par un de ses proches que ses qualités militaires rendaient admirateur du prince Henri, consentit à remplir un emprunt qui le mettait à même de liquider ses affaires, et d'attendre, avec plus de tranquillité, l'augmentation de fortune que la fin prochaine de Frédéric devait lui

bel esprit. Malgré son rang, ses richesses et son mérite, il survécut au règne de la terreur, et mourut tranquille à Paris, le 26 février 1798. Il fut l'une des personnes les plus considérables de la cour de France qui accueillirent le mieux le prince Henri, et il entretint avec lui des relations suivies. M. de Nivernois était un modèle de cette grâce d'esprit et de manières dont la tradition est perdue.

procurer. Tout était convenu, lorsque l'ambassadeur de l'empereur, le comte de Mercy, qui épiait toutes les démarches du prince, eut connaissance de celle-ci par Laborde lui-même, dont il était l'ami; et, croyant remporter une grande victoire politique en nuisant aux intérêts particuliers d'un prince prussien, il profita de l'ascendant qu'il avait sur son ami pour le détourner du service qu'il était au moment de rendre au prince Henri. Celui-ci sut moins triompher de la sourde intrigue d'un ambassadeur, que des manœuvres des généraux autrichiens; et Laborde retira sa parole. Mais ce contre-temps ne fut que momentané, et devint même pour ce prince une circonstance heureuse, puisqu'il dut à l'amitié du roi de France ce que la timidité et l'égoïsme d'un financier lui avaient refusé. Louis XVI, informé de ces circonstances, saisit l'occasion d'obliger un prince qui lui avait inspiré une véritable estime, et qui était aussi disposé pour les intérêts de la France. Il ordonna donc à M. de Vergennes de lui faire passer quatre cent mille francs. Mais par une suite du système d'ordre et d'économie que ce roi, trop peu connu, observait dans toutes ses dépenses particulières ou personnelles, et, pour ménager aussi la délicatesse du prince, la somme qu'il cherchait fut prêtée à M. le baron d'Escars, pour la lui transmettre. Celui-ci,

qui avait déjà suivi avec tout le zèle de l'amitié les intérêts du prince, et en avait fait parvenir la connaissance au roi par son ministre, eut encore le mérite de lui porter ce bienfait inattendu, qui réunissait tout ce qui pouvait lui donner du prix. Cette somme, que le prince remboursa depuis, liquida alors ses dettes, rétablit ses finances, et lui donna les moyens d'attendre un héritage qui ne pouvait plus être éloigné.

En effet, la santé du roi de Prusse dépérissait sensiblement. Bientôt il ne resta plus de doute que sa fin ne fût très-prochaine, et les Prussiens, fatigués, comme il arrive toujours, d'un long règne et d'un régime sévère, oubliant tout ce qu'ils devaient à ce grand roi, se livraient aux espérances et aux intrigues que réveille l'approche d'un nouveau règne. Le prince Henri, qui n'avait jamais témoigné beaucoup, ni même assez d'attachement pour son frère, et à qui le caractère de l'héritier du trône semblait assurer une grande influence, se livrait à ces espérances avec une impatience et une confiance trop peu dissimulées. Cependant Frédéric, ne pouvant venir à *Berlin*, où il avait coutume de passer, tous les ans, quelques semaines de l'hiver avec son frère, l'appela à *Potsdam*. Il l'y retint plusieurs jours, avec le pressentiment qu'il le voyait pour la dernière fois, et il

lui fit de tendres adieux. Car, quels que fussent les véritables sentimens du roi pour le prince Henri, il est à remarquer, à l'avantage du premier, qu'il ne manqua jamais de le traiter avec la considération la plus marquée, de lui prodiguer des témoignages d'estime et même d'amitié : et l'on doit croire à la sincérité de ces démonstrations, puisqu'elles furent renouvelées par ce monarque dans un moment où toute dissimulation lui devenait inutile. Mêlant dans ses adieux, à l'affection d'un frère et à la reconnaissance d'un roi envers un sujet utile et fidèle, la sollicitude d'un souverain qui regrette de ne pouvoir laisser sa puissance au plus capable, Frédéric recommanda l'état au prince Henri. Il le lui recommanda de nouveau dans toutes les lettres qu'il lui écrivit, selon son usage, et avec la même exactitude, jusqu'au vendredi qui précéda sa mort ; et il parut abandonner son ouvrage avec moins de regret et d'inquiétude, en pensant que cet appui lui restait. Enfin, le 17 août 1786, les ressorts du génie le plus extraordinaire qui ait encore paru, s'arrêtèrent pour jamais, et le grand ressort de la Prusse s'arrêta en même temps. Frédéric II mourut ; et, selon la prophétie d'un écrivain de ce temps, *il n'eut point de successeur* (1).

(1) Mirabeau : Histoire secrète de la cour de Berlin, ou Correspondance d'un voyageur français, etc.

(1786-1788) Quelle tâche, en effet, d'avoir à remplacer un tel monarque! Frédéric-Guillaume II, son neveu (1), sur qui vint tomber cet effrayant fardeau, était l'homme le moins capable de le soutenir. Doué, il est vrai, d'une valeur brillante, d'un fond de probité et de franchise, d'une sorte même de loyauté, et de manières qui n'étaient pas sans noblesse, malgré sa stature colossale, ce prince était peut-être celui, d'un temps fécond pourtant dans ce genre, le plus dépourvu d'esprit, de lumières et surtout de caractère. Comprimé par la sévérité de Frédéric, dont la méfiance et le mépris même l'avaient constamment écarté des affaires, il avait passé sa vie dans un isolement fait pour abrutir un esprit aussi peu actif que le sien; et, loin d'employer ses loisirs forcés à acquérir les connaissances dont il devait un jour avoir besoin, il s'était enseveli dans les liaisons les plus subalternes, dans des

(1) Frédéric-Guillaume II, quatrième roi de Prusse, naquit le 25 septembre 1744, de Guillaume-Auguste, frère de Frédéric II, appelé le *Prince de Prusse*, qui fut disgrâcié après la campagne de 1757, et mourut le 12 juin 1758, et de Louise-Amélie de Brunswick-Wolfembuttel. Il monta sur le trône le 17 août 1786, commanda ses armées contre la France en 1792 et 1793, contre les Polonais en 1794; et mourut le 17 novembre 1797, ayant agrandi ses états et affaibli sa puissance.

plaisirs obscurs, partagé entre un libertinage honteux et une superstition puérile. Le prince Henri, trop porté à suivre la trace opposée à celle du roi, et croyant fonder sur l'habitude et la reconnaissance l'influence que sa supériorité devait lui donner sur un tel caractère, avait recherché le prince de Prusse dans son isolement, l'avait consolé dans ses disgrâces, et se flattait de recueillir le fruit des soins pénibles, attachés à la charge d'amuser, d'émouvoir, et d'endoctriner un homme de cette trempe. C'est avec ces idées qu'il se rendit à *Berlin* deux jours après la mort de Frédéric II, sur l'invitation du nouveau roi, qui lui écrivit aussitôt dans une forme qui semblait justifier ses espérances.

Quelques jours après, l'ouverture du testament du feu roi se fit en présence du successeur, de ses deux oncles, les princes Henri et Ferdinand, et de plusieurs ministres. Par cet acte, dont le début (1) était une nouvelle déclaration du matérialisme qu'il avait professé toute sa vie, et dont toutes les dispositions portaient l'empreinte de la singularité de son caractère, Frédéric distingua encore le prince

(1) Le testament de Frédéric II commençait ainsi : *Je rends à la nature ce souffle de vie qu'elle m'a prêté, et mon corps aux élémens dont il est composé.* Dans ce même acte, il demandait, pour montrer jusqu'à la fin son mépris pour les hommes, d'être enterré près de ses chiens.

Henri du reste de sa famille, par la nature autant que par la valeur des legs qu'il lui laissa. Ils consistaient en deux cent mille écus (de Prusse), un gros diamant vert qu'il portait habituellement, un lustre estimé quinze mille écus, un attelage de huit chevaux, deux chevaux de main richement caparaçonnés, et *cinquante tonneaux de vin de Hongrie.*

Cependant le prince Henri, et encore plus ceux qui l'entouraient, avaient, dès long-temps, trop manifesté l'espoir et même la certitude qu'il allait régner sous le nom de son neveu; et dès qu'il se vit appelé et distingué par le nouveau roi, sa confiance et la leur s'accrurent promptement. Il prit trop facilement des caresses pour du crédit, et des égards pour de la confiance. Il oublia que ceux qui ont le plus besoin d'être gouvernés sont ceux qui veulent le moins le paraître, et que les princes faibles et inappliqués ne sont pas les moins vains, ni les moins jaloux de leur pouvoir. Trop fier ou trop confiant dans ses moyens, pour s'assujétir au manége ordinaire des courtisans, il afficha des prétentions qu'il fallait dissimuler pour les établir, et il affecta un ascendant qu'il eût fallu cacher, quand même il l'eût déjà obtenu, pour le conserver. Il faut en convenir; soit qu'il crût devoir à son rang et à sa réputation de dédaigner les routes ordinaires, soit qu'il

ne fût pas, en ce moment, exempt des faiblesses de la vanité, le prince Henri ne montra pas, dans cette importante occasion, cette sûreté de calcul, et cette force de raison qui l'avaient fait réussir dans tant d'autres : ses ennemis en profitèrent. A leur tête était le baron, depuis comte de Hertzberg (1),

(1) Ewald-Frédéric, baron de Hertzberg, d'une famille noble de Poméranie, fut employé de bonne heure dans la diplomatie, où il montra des talens; mais il dut surtout sa réputation et sa fortune à un ouvrage de littérature qu'il publia dans sa jeunesse. Devenu conseiller du cabinet, il fut plénipotentiaire du roi de Prusse pour le traité de *Hubertzbourg*, en 1763; devint l'un des ministres des affaires étrangères; dirigea les négociations pour la paix de *Teschen*, en 1779; fut créé comte, et reçut le cordon de l'Aigle-Noire à l'avénement de Frédéric-Guillaume II, en 1786; quitta le ministère après le congrès de *Reichenbach* (en 1790), dont l'issue fut contraire à ses vues; et fut remplacé par le baron de Hardenberg. Il mourut à *Berlin*, en mai 1795, dans un âge très-avancé. Sa maxime était : *Recte faciendo neminem timeas*; maxime bien rare dans un ministre, mais dangereuse, si les lumières ne sont pas d'accord avec la fermeté. On a de lui plusieurs dissertations de métaphysique et de morale insérées dans les Mémoires de l'académie de *Berlin*, et plusieurs écrits politiques. Les plus remarquables sont : *Traité de la meilleure forme de gouvernement*: de la *Force relative, des révolutions des états, et particulièrement de l'Allemagne*; du *Caractère national des Germains et des Prussiens*.

l'un des ministres du département des affaires étrangères, dont il avait le travail, et par conséquent la véritable direction, tandis que le comte Finck de Finckenstein, son collègue, courbé depuis longtemps sous le poids de l'âge et des affaires, n'en avait que les honneurs et la représentation.

M. de Hertzberg, appelé à *Potsdam* par Frédéric, peu de semaines avant sa mort, pour le travail de son département, et pressentant la fin prochaine de ce monarque, avait trouvé moyen de prolonger son séjour près de lui. Il s'était ainsi ménagé les occasions de voir plus familièrement, dans cette résidence, l'héritier du trône, et d'être plus à portée de profiter des premiers momens qui suivraient son avénement. Frédéric, qui aimait à causer, et qui en sentait encore plus le besoin depuis que l'affaiblissement de ses forces lui rendait l'étude et l'application plus pénibles, avait retenu volontiers près de lui un homme dont l'érudition fournissait un grand fond à la conversation, et dont l'esprit peu léger, et la pédanterie germanique, exerçaient cette causticité qui lui était naturelle, et que la maladie n'avait pas éteinte. Tel fut le secret du séjour que M. de Hertzberg fit auprès de Frédéric jusqu'au moment de sa mort; séjour dont ce ministre, plus fin qu'on ne le supposait, sut se prévaloir, pour se donner une plus grande importance

politique qu'il n'avait encore eue. Ce hasard lui procura en effet l'avantage, que l'on peut bien appeler même le mérite, de saluer, le premier, Frédéric-Guillaume du nom de roi; et il en reçut aussitôt le cordon de l'Aigle-Noire avec le titre de comte; faveurs qui lui donnaient déjà une grande avance dans la lutte qui allait s'ouvrir : car les rois s'attachent par les faveurs qu'ils accordent, et, à la cour, une première grâce est toujours un gage et même un titre pour d'autres.

Le prince Henri et M. de Hertzberg étaient, depuis long-temps, ennemis déclarés. Leur haine provenait de plusieurs arrangemens dans la famille royale, qui étaient désavantageux à ce prince et à son frère le prince Ferdinand, et auxquels M. de Hertzberg avait eu part; mais surtout de celle que ce ministre avait eue à la guerre de la succession de Bavière, dans laquelle, contre le sentiment du prince, il avait entraîné Frédéric II; démarche dangereuse sans doute, mais dont le but et le résultat furent également glorieux, et honorent d'autant plus M. de Hertzberg, que c'est la seule occasion où la Prusse ait joué un rôle noble ou au moins désintéressé et généreux, depuis qu'elle était devenue une puissance. Dans les hommes d'état, l'amour du bien public et les intérêts nationaux deviennent un sentiment, et, l'on pourrait dire, une affaire person-

nelle. Cette opposition de vues politiques dont, cette fois, l'avantage était resté à son antagoniste, avait excité l'humeur du prince Henri; et ce ressentiment était entretenu chez lui par un homme habile, qui possédait toute sa confiance, le baron de Knyphausen, beauf-rère de Hertzberg, avec lequel il était brouillé pour des discussions d'intérêt.

Le prince, trop fier pour se contraindre, et trop franc pour dissimuler, avait, dans toutes les occasions, marqué du mépris à M. de Hertzberg, et avait relevé, avec son esprit satirique, les ridicules auxquels ce ministre pouvait donner matière. Les blessures faites à l'amour-propre, sont les plus profondes et les plus vives; et du caractère dont était M. de Hertzberg, elles ne devaient pas s'effacer. Depuis long-temps il avait embrassé et manifesté des principes tout différens de ceux adoptés par le prince Henri et par Frédéric II lui-même. Fier de quelques succès qu'il avait eus dans la littérature allemande, et de l'espèce de patronage qu'il exerçait sur elle, il avait la folie de la mettre au-dessus de celle des Français; et Frédéric l'en plaisantait sans ménagement. Ce prince ne montrait guère, en dernier lieu, plus de considération pour la politique de ce ministre, qui avait échoué à l'entraîner dans la querelle du prince d'Orange avec les états de Hollande, qui occupait alors l'Europe; et

ce roi sage et éclairé, qui savait mesurer ses forces aussi bien que juger les hommes, avait tourné en ridicule les argumens politiques et militaires de M. de Hertzberg sur ce sujet, en même temps qu'il l'employait utilement dans les parties où il était réellement habile. Mais cet homme, doué d'une grande opiniâtreté de caractère, ne s'était pas découragé. Prévoyant que les efforts du prince Henri pour s'emparer du pouvoir sous le nouveau règne, tendraient à l'écarter, et jugeant qu'il ne pourrait balancer la supériorité de rang et de lumières de celui-ci que par l'appui d'un parti étranger, il s'était de plus en plus prononcé, avec une partialité blâmable dans un ministre d'état, pour le système anglais, parce que le prince Henri était le partisan connu et ardent du système français. Ainsi la rivalité de deux hommes qui n'étaient certainement pas également habiles, mais qui, tous deux, avaient de la réputation, et méritaient de la considération, allait décider des destinées de la Prusse, et, probablement, de celles de l'Europe. Tel est le sort ordinaire de l'espèce humaine; et, ce qui est plus triste pour elle, souvent elle est tourmentée pour des causes moins nobles, et par des agens bien moins distingués.

Quoique cette lutte durât quelques mois, il ne fut pas difficile d'en prévoir l'issue, dès les premiers

momens du nouveau règne. Les distinctions et les marques de confiance accordées à M. de Hertzberg, tandis que le roi s'en tenait aux politesses avec son oncle, durent faire juger promptement de quel côté pencherait la balance. Pendant que le prince Henri heurtait l'amour-propre et la vanité du roi, l'autre le flattait de toutes les manières. L'influence de l'un, qui n'eût pu être dissimulée ni désavouée, ressemblait trop à celle d'un tuteur, pour que l'orgueil de celui qui voulait, au moins, être cru le maître, pût s'y prêter. D'ailleurs, le prince et ses adhérens ne parlaient que raison, que travail, que devoir, langage sévère, fait pour choquer les passions du roi. M. de Hertzberg, au contraire, quoique ministre, n'avait pas assez d'éclat pour offusquer. Tenant tout de la faveur et de la complaisance du roi, il ne pouvait la conserver que par ses propres complaisances. Il avait de plus un auxiliaire puissant dans les charmes de mademoiselle de Voss, nouvelle maîtresse du roi, que le parti anglais sut bientôt mettre dans ses intérêts. Le choix ne pouvait donc être long-temps incertain de la part d'un monarque, rempli d'un mélange assez ordinaire d'orgueil et de faiblesse, pour qui régner c'était jouir, et qui ne considérait la puissance que comme le droit de se livrer, sans réserve comme sans obs-

tacle, à tous ses désirs et à toutes ses inclinations.

Le prince Henri ne tarda pas, en effet, à avoir la mesure des espérances que ce nouveau règne pouvait donner pour lui, et même pour la Prusse; mais des dégoûts personnels vinrent bientôt l'éclairer encore davantage. Tandis qu'il pensait à augmenter son importance politique, et en même temps à protéger les intérêts de l'état, il eut à plaider pour les siens particuliers; et, au lieu de gagner du terrain dans les conseils et dans les affaires, il eut à travailler à ne pas perdre les droits que ses anciens services, aussi bien que sa naissance, devaient lui assurer. Frédéric-Guillaume 1.er, aïeul du roi actuel, avait, par un article de son testament, disposé la succession des bailliages de *Wusterhausen*, de manière à procurer, à la mort de son successeur, quarante à cinquante mille thalers de rente de plus au prince Henri, en y comprenant une augmentation de revenu pour le prince Ferdinand. Les circonstances n'étant pas exactement les mêmes qu'avait prévues le testateur, et ayant surtout été changées par la mort prématurée du prince de Prusse, les ennemis du prince Henri firent entendre au roi que la substitution n'avait plus lieu. Celui-ci saisissant, avec un empressement qui donnait la mesure de ses sentimens pour son oncle, l'occasion d'éluder l'exécution du legs, au lieu de trancher cette difficulté avec la gé-

nérosité qui eût été convenable de toutes manières, remit le jugement de cette affaire à la décision de ses ministres, et commença ainsi son règne, par un procès avec un prince qui avait tant de titres à ses respects, à sa reconnaissance, et même aux récompenses publiques. Le procès fut jugé en faveur du prince Henri. Le roi même, sentant trop tard toute l'inconvenance de son procédé, crut le réparer par un léger sacrifice à l'avantage de son oncle. Mais le coup était porté; et l'humeur que fit éclater le prince, avait produit l'effet que souhaitaient ses ennemis, qui voulaient bien lui laisser gagner le procès des bailliages, pourvu qu'il perdît celui de la régence.

Peu de temps après, il éprouva encore une nouvelle attaque contre les intérêts de sa fortune. Le roi avait annulé, par un édit publié presqu'à son avénement, toutes les survivances, donations à échoir, et expectatives de fiefs accordées sous les règnes précédens. Cette mesure fiscale, qui portait le caractère de l'injustice et de la cupidité, était principalement dirigée contre le prince Henri, qui avait des droits de cette nature à faire valoir sur la succession du margraviat de *Schwedt*. Après le partage de la Pologne, Frédéric II écrivit à son frère qu'il voulait lui donner une marque éclatante de son amitié et de sa reconnaissance pour les ser-

vices qu'il avait rendus à l'état, et il lui fit entendre qu'il se proposait de lui faire élever une statue. Mais le prince Henri, peu jaloux d'un honneur aussi stérile, que d'ailleurs un grand homme doit attendre de la postérité, témoigna qu'il serait plus sensible à une augmentation de revenu, qui lui était nécessaire pour soutenir son rang. Peu de mois après, le margrave de *Schwedt* vint à mourir, ne laissant qu'un frère âgé, avec lequel cette branche de la maison de Brandebourg s'éteignait. Frédéric, saisissant cette occasion pour dégager sa parole, ou plutôt pour se tirer à bon marché de l'embarras où il s'était mis lui-même, assura au prince Henri l'expectative de ce margraviat. La déclaration du nouveau roi vint donc frapper de nullité cet engagement de son prédécesseur, et anéantir les droits du prince, au moment où la mort du dernier margrave les mettait en vigueur. Il se vit ainsi dépouillé; et une faible compensatoin ne put le dédommager d'une souveraineté indépendante, qui était le fruit de sa gloire et la récompense de ses travaux. Enfin, le roi mit le comble au mécontentement du prince, en traitant, avec une préférence marquée sur tous ses autres généraux, le comte de Kalkreuth, dont les torts envers le prince Henri avaient déterminé Frédéric II à le tenir éloigné pendant tout son règne. L'affectation de cette

distinction, évidemment dirigée contre le prince, montrait l'intention de l'offenser, et surtout de l'aigrir : elle lui fut effectivement plus sensible que les atteintes données à sa fortune.

Toutes ces circonstances prouvaient assez au prince Henri l'éloignement du roi pour lui, et le triomphe de ses ennemis; mais la tournure générale que ne tardèrent pas à prendre l'administration et la politique, vint lui ôter la dernière lueur d'espérance, aussi bien que le désir de se mêler des affaires.

En effet, Frédéric-Guillaume, incapable d'un long effort dans aucun genre, renonça bientôt à l'espèce de contrainte qu'il s'était d'abord imposée, et s'abandonna sans pudeur à son naturel qu'il avait combattu quelques instans. Les maîtresses, les subalternes, les étrangers, les visionnaires se partagèrent ses momens et ses faveurs; et, dans cet abandon général, M. de Hertzberg mit également à profit la paresse et l'amour-propre du faible monarque, pour lui dérober le fardeau sous lequel il succombait.

Le premier succès de ce ministre fut la haine qu'il parvint à inspirer au roi contre les Français, et dont ce prince ne tarda pas à donner des preuves peu équivoques. Il n'eut pas de peine à persuader à ce roi, dont les lumières étaient aussi courtes

que la vanité était grande, que, loin de se traîner sur les traces de son prédécesseur, il devait se frayer une route nouvelle vers la réputation et la gloire; et il lui fit entendre que c'était à lui à venger la nation allemande du mépris du règne précédent, en écartant tout ce qui retraçait ce respect pour la supériorité française, qui, selon M. de Hertzberg, avait été un grand tort de Frédéric. Sans doute il était simple et même convenable que le roi de Prusse protégeât les Allemands et cherchât à faire naître parmi eux une utile émulation. Mais cette restauration, ou cette réparation même, devait se faire par degrés, et ne pas avoir le caractère d'une vengeance personnelle, que lui donna la violence naturelle du ministre. D'après ses insinuations, tous les employés français que le grand Frédéric avait attirés, furent destitués, chassés même ignominieusement; tout ce qui vint de France fut proscrit, ou mal accueilli. Ces mesures, dictées par l'animosité, bien plus que par un principe raisonné, paraissaient toutes tournées contre le système personnel du prince Henri; et bientôt il ne lui fut plus permis de douter que c'était comme *anti-Henri* que l'on était, à *Berlin*, *anti-Français*. Mais malheureusement ceux qui se conduisaient ainsi, agissaient comme s'ils eussent été *anti-Prussiens*, et la suite ne tarda pas à le prouver.

Après avoir fait, pendant tout l'hiver, d'inutiles efforts pour arrêter les maux qui existaient déjà, et pour prévenir ceux plus grands qui s'accumulaient sur sa patrie, le prince Henri se retira, au printemps de 1787, à *Rheinsberg*, gémissant sur la chose publique, qu'il regarda dès lors comme perdue; pronostic qui parut dicté par l'humeur et par le regret d'une ambition trompée, mais que l'expérience n'a que trop confirmé.

Maître du terrain, par la retraite du seul antagoniste qu'il pouvait redouter, M. de Hertzberg ne garda plus de ménagement, et il donna aux affaires toute l'impétuosité de son caractère, et même les écarts de son esprit. Ce ministre, à qui Frédéric-Guillaume II dut le court éclat des premières années de son règne, dans les rapports de sa politique extérieure, est généralement représenté comme violent, emporté, haineux, vindicatif, et joignant à la soif du pouvoir et à l'ambition ministérielle, toute l'irascibilité de la vanité littéraire. Dépourvu de grâces dans les manières comme dans l'esprit, il repoussait par une brusquerie et une rudesse naturelles, fortifiées encore en lui par une sorte d'orgueil de conscience, qui lui faisait croire que la droiture de ses intentions le mettait au-dessus de ces formes ordinaires, dont ni la vertu ni la grandeur ne sauraient dispenser l'homme public.

A cet inconvénient, il ajoutait celui, non moins essentiel, de ne pas assez garder le secret sur ses principes et sur ses desseins. D'ailleurs, bon économiste, grand publiciste, et surtout profond archiviste, il était travailleur infatigable : et c'est à ces connaissances, fruit d'une étude pénible et minutieuse, qui ne suppose ni ne donne une grande étendue à l'esprit, qu'il dut la confiance de Frédéric II, auquel il rendit par là d'éminens services dans ses démêlés et ses transactions avec la maison d'Autriche. Il était, sans contredit, pénétré de l'amour du bien, passionné pour la gloire de son pays; mais ses vues plutôt vastes que grandes, et ses lumières obscurcies par la poussière des archives qu'il secouait sans cesse, ainsi que par son amour-propre, le firent courir, avec une précipitation aveugle, vers la réputation, sans s'inquiéter assez de ce qui la donne véritablement. Allemand et Prussien, par orgueil, peut-être autant que par patriotisme, il méconnut et fit méconnaître au roi Frédéric-Guillaume, la nature, la force et les intérêts de sa monarchie; et les trophées guerriers, que de puissans génies et des circonstances rares avaient procurés à la Prusse, enivrant son imagination, il crut que, parce que cette puissance n'avait pas reçu la loi que l'Europe voulait lui donner, c'était à elle à donner la loi à l'Europe. Séduit par cet exemple

qui flattait sa vanité, et encore plus par les menées adroites de l'Angleterre à laquelle il se livra sans réserve, il entraîna la Prusse dans la querelle de la Hollande, au mépris des sages principes du grand homme dont il avait recueilli, sur ce sujet même, les dernières pensées, et des hommes tels que le prince Henri, le général Mollendorff, et le duc de Brunswick lui-même, dont il aurait dû respecter l'expérience et consulter le patriotisme. Si cette démarche inconsidérée, qui devait engager la Prusse dans une lutte si disproportionnée, et avancer, de vingt années, la perte de sa réputation militaire, n'eut pas les effets immédiats que la saine politique devait prévoir, la cour de *Berlin* le dut uniquement à l'incompréhensible et inexcusable conduite que tint la France, gouvernée alors par un prêtre sans talent comme sans honneur. La faiblesse, et peut-être la perfidie, des conseils qui perdaient déjà le malheureux Louis XVI, prévint une guerre juste, honorable, et également nécessaire, qui eût rejeté la Prusse dans tous les dangers de celle de Sept-Ans, où elle avait éprouvé l'inconstance, et, plusieurs fois même, l'insuffisance de l'alliance de l'Angleterre. Mais le succès facile des armes prussiennes contre les bourgeois hollandais, eut de fâcheuses conséquences pour la Prusse. Elle se crut dès lors appelée à fixer les destinées des au-

tres nations. Il n'y eut bientôt plus une querelle en Europe dont elle ne se crût follement l'arbitre. Par là elle négligea le soin de sa propre conservation, pour courir après une grandeur forcée et inutile, qui devait faire retomber sur elle le poids des haines et des vengeances, que ses intrigues et ses succès même accumulaient; et cette première impulsion donnée à la Prusse par M. de Hertzberg, mais qui peut-être lui eût été plus longtemps favorable, si ce ministre avait toujours conservé son influence, fut sans contredit la première cause de la décadence de la monarchie prussienne.

Le prince Henri, qui apercevait, dans un avenir peu éloigné, ces tristes résultats, et qui ne pouvait plus espérer d'y opposer la force de ses lumières, songea à se garantir de l'orage qui menaçait sa patrie, et à assurer à sa vieillesse un abri contre la tempête. Il tourna ses regards vers cette France, où il avait reçu un si noble accueil; cette France qu'il avait vue brillante et heureuse, et qui aurait pu l'être encore, s'il n'était dans la nature des choses de décroître après s'être trop élevées, et si la mollesse et la sécurité ne suivaient, de trop près, la prospérité. Dès l'été de 1787, le prince avait formé le projet de venir en France, et de s'y fixer. La marche des troupes prussiennes en Hollande; les dé-

mêlés qui s'ensuivirent entre la France et la Prusse; les apparences d'une guerre qu'ils devaient allumer, si cette première puissance avait été guidée par des hommes instruits de ses intérêts, de sa force, et pénétrés du sentiment de sa dignité; toutes ces circonstances retardèrent le voyage du prince Henri, jusqu'au mois de décembre 1788.

Il trouva la France déjà troublée et agitée par cette fermentation interne, avant-coureur des grandes catastrophes; et il assista à la clôture de la seconde assemblée des notables du royaume, qui fut comme le dernier acte de la monarchie. Cependant, quelqu'effrayans que fussent les symptômes qui se manifestaient, il partageait les espérances que les hommes honnêtes voulaient concevoir en faveur de la restauration du gouvernement. Entraîné un moment par la confiance presque générale qu'inspirait alors cet aventurier génevois (1), qui, comme tous les charlatans adroits, eut aussi sa

(1) Jacques Necker, né à *Genève*, en 1734, d'un régent du collége de cette ville, fut d'abord commis chez un banquier de Paris, dont il devint ensuite associé. Il s'enrichit par des traités, adroits selon les uns, frauduleux selon les autres, qu'il fit avec la compagnie des Indes, et surtout en jouant à coup sûr dans les fonds anglais, au moment de la paix de 1763, dont il fut instruit par Favier, employé aux

vogue et ses dupes, le prince Henri s'occupait sérieusement de son établissement en France. Déjà il traitait de l'acquisition d'une maison à *Paris*, et d'une terre à quinze lieues de cette capitale. Ce-

affaires étrangères. Il désira alors une place dans l'administration; mais il ne prétendit d'abord qu'à l'emploi de premier commis des finances. Il publia, dans cette vue, l'éloge de Colbert, et un ouvrage sur la législation des blés, qui firent sensation, surtout parmi les personnes prépondérantes. Il parvint, par le moyen aussi d'un autre aventurier, appelé le marquis de Pezay, à donner une grande opinion de ses talens; et, à la fin de 1776, il fut adjoint à M. Taboureau Desréaux, contrôleur-général, qui, après huit mois de gestion, se vit forcé de lui céder sa place, le 10 juillet 1777. En 1781, il publia le Compte rendu de son administration : enivré de ses succès, il voulut entrer au conseil. Sa religion s'y opposait; on le lui refusa. Il insista, menaça de se retirer, et envoya sa démission qui fut acceptée, le 25 mai 1781. Il se retira en Suisse, où il avait acheté la baronnie de *Copet*, près de *Genève*, et y publia un ouvrage sur l'administration des finances de France, monument curieux de charlatanisme et d'orgueil. Rentré en France en 1787, il écrivit contre M. de Calonne, qu'il accusait d'être l'auteur du déficit, tandis qu'il n'y en avait d'autre que lui-même, par ses emprunts perpétuels; et il fut exilé à la suite de cette querelle. Le 25 août 1788, la cour, effrayée de la fermentation qui se manifestait contre un ministre justement désagréable à toute la nation, et égarée déjà par cette condescendance pour l'opinion, qui a

pendant les lenteurs inséparables de tous ces arrangemens, lui donnèrent le temps d'observer davantage l'esprit public. La convocation, et encore

---

fini par la perdre, rappela M. Necker, qui jouissait de la faveur si aveugle du public, et que Mirabeau appelait alors *ce roi de la canaille*. « Républicain, roturier et calviniste, » il conserva, dans le ministère, toutes les haines, toutes » les préventions, qu'à ce triple titre il avait conçues dès » son enfance. Affamé de succès populaires (continue un » dictionnaire biographique, où l'on trouve beaucoup de » vérités parmi beaucoup d'erreurs), il espéra tout gouver» ner, en faisant entrevoir au roi une augmentation de » puissance, et au peuple une prochaine démocratie, dans » l'abaissement des premiers ordres de l'état ». Il fit convoquer, en novembre 1788, une seconde assemblée des notables, composée des mêmes membres que la première, dont il se joua avec insolence, en préférant l'opinion d'un seul bureau formée par la majorité d'une seule voix, à celle des cinq autres. Il publia, à la suite de cette assemblée, le 27 décembre 1788, un rapport fait par lui au conseil du roi, sur la formation des états-généraux, « qui fut comme la » première étincelle qui alluma toutes les matières com» bustibles préparées depuis long-temps (*ibidem*) ». Toute sa conduite, depuis ce moment, fut marquée du sceau de la vanité, de la jactance, et de la perfidie envers le roi. Enfin, le 11 juillet 1789, Louis XVI prit le parti trop tardif de le renvoyer. Il reçut alors les témoignages de la faveur populaire, dont il éprouva presqu'aussitôt l'inconstance ordinaire. Le 16 juillet, l'assemblée nationale obtint son

plus la composition des états-généraux, annonçaient une crise violente, dont l'issue pouvait être douteuse aux yeux de quelques-uns; mais ne l'é-

---

rappel, et au milieu de son triomphe, il ne put obtenir la liberté de M. de Besenval, qu'il avait pris sous sa protection. Son crédit auprès de l'assemblée ne fut guère plus long. Bientôt méprisé autant que haï de cette assemblée, qui s'était servi de son nom pour humilier le roi, du peuple qui l'avait adoré, et de la cour qu'il avait conduite dans l'abîme, il quitta le ministère, et se réfugia en Suisse, au mois de décembre 1790. Il fut arrêté par le peuple dans sa route qu'il ne put continuer, qu'à la faveur d'un décret de l'assemblée nationale. Il se retira dans sa terre de *Copet*, où il n'eut pas le courage de se laisser oublier; et, tourmenté jusqu'à la fin par la manie de la célébrité et par son orgueil, il voulut encore attirer les regards du public par quelques mauvais ouvrages qu'il publia, dont un, entr'autres, sur la révolution française. Enfin, il mourut à *Genève* le 9 août 1804. Il avait été précédé au tombeau, en 1796, par Susanne Curchaud, sa femme, qui ne contribua pas peu à la popularité et à la célébrité de son mari, et qui s'entendait aussi bien que lui en charlatanisme. Madame de Staël, leur fille, qui ne dément point son origine, et qui aime trop le public pour avoir voulu lui rien cacher des manuscrits, des pensées et des moindres notes d'un tel père, nous a confié y avoir trouvé cette exclamation ingénue: *Singulière famille que la nôtre!* Il est donc permis de la répéter avec elle, en s'écriant aussi avec les générations présente et à venir: *Funeste famille que celle de Jacques Necker!*

tait pas pour ceux qui connaissaient la faiblesse et les erreurs de la cour, et surtout les passions des hommes. Le prince Henri fut à même de juger, par les relations qu'il avait avec des personnes de classe et d'opinion différentes, tout ce qui se préparait en France; et prévoyant que ce pays allait perdre la tranquillité qu'il venait y chercher, il ajourna ses projets.

Mais quelqu'occupé et agité que l'on fût par les grands intérêts politiques, il reçut de toutes les classes de la société le même accueil qu'à son premier voyage; et une circonstance qui paraissait faite pour l'affliger, ou, au moins, pour l'embarrasser, vint encore relever son caractère, réveiller l'intérêt général, et lui procurer des témoignages flatteurs de l'estime et de la considération publiques.

Pendant l'hiver de 1789, il parut à *Paris*, un ouvrage anonime, intitulé : *Histoire secrète de la cour de Berlin*, ou *Correspondance d'un voyageur français*, etc. A travers quelques vérités, et des faits trop nouveaux ou trop matériels pour n'être pas exacts, cet écrit répandait à grands flots les traits de la satire la plus amère, et de la calomnie la plus grossière sur des personnages revêtus d'un pouvoir et d'une dignité que l'on était encore accoutumé à respecter; et ce libelle (car on ne saurait lui donner un autre nom) fut le signal de

cette licence qui s'est tant exercée depuis. Le prince Henri non-seulement n'y était pas ménagé; mais il y était tellement décrié, tellement défiguré, que si son nom n'eût été attaché à son portrait, il eût été impossible de le reconnaître. Le moment, pour publier une telle composition, ne pouvait être plus mal choisi, que celui où ce prince se trouvait à *Paris*, comblé des hommages de tous les Français, et venant, en quelque sorte, se livrer à leur générosité et à leur loyauté. Mais cette raison même paraissait en avoir décidé la publication : c'était un calcul de la cupidité et de la malignité pour piquer davantage la curiosité du public. On sut bientôt que l'auteur de cette correspondance était le comte de Mirabeau (1), si célèbre depuis;

(1) Honoré-Gabriel Riquetti, comte de Mirabeau, né le 9 mars 1749. Une jeunesse impétueuse, des passions ardentes, semèrent les commencemens de sa vie de désordres et de malheurs. Pour arrêter ses écarts, son père, le marquis de Mirabeau, auteur du livre intitulé l'*Ami des Hommes*, le fit interdire. Il fut renfermé pour une querelle particulière au château d'If, en 1774; puis transféré à celui de Joux. Quelque temps après, il fit usage de sa liberté pour enlever la femme d'un président au parlement de Besançon. Il fut condamné, pour ce rapt, à avoir la tête tranchée. Il se sauva en Hollande où il fut arrêté, et de là conduit à *Vincennes*, où il resta enfermé, depuis 1777 jusqu'en décembre 1780. En sortant de prison, il plaida lui-



mais qui n'était encore connu que par la hardiesse de quelques écrits, par l'immoralité de sa vie, et par le mépris général. Il avait été comblé des bontés du prince Henri pendant son séjour en Prusse, et tel était le prix qu'il lui en offrait. Il déchirait la réputation du prince, parce qu'il n'a-

même au parlement d'Aix contre sa femme, mademoiselle de Marignane, qui refusait de se réunir à lui. Malgré son éloquence, il perdit son procès, et sa femme obtint sa séparation. Il avait déjà publié ses *Lettres originales, datées du donjon de Vincennes*, etc. Bientôt après il publia un ouvrage sur *les Lettres de Cachet*, et des brochures sur des matières de politique et d'administration, qui le firent connaître comme un écrivain distingué, mais surtout hardi et violent. La révolution française vint offrir une vaste carrière à son activité. Rejeté, au moment des élections, par la noblesse de Provence, il se fit élire député du tiers-état d'*Aix* aux états-généraux. Il s'y empara aussi tôt de toute l'influence, par son éloquence et par ses intrigues. Il mourut le 2 avril 1791, au moment où il était revenu aux principes monarchiques, et où il venait de déclarer la guerre aux factieux qu'il avait dirigés et formés depuis deux ans. On lui fit de pompeuses obsèques : son corps fut transporté au Panthéon, et placé à côté de celui de Descartes. Mais il ne jouit pas long-temps de cet honneur; car il en fut retiré par ordre de la convention, en novembre 1793, pour faire place à celui de Marat, et dispersé par le peuple, qui brûlait, au même moment, son buste à la Grève.

vait pu l'éblouir par son pompeux verbiage, ni le tromper par ses intrigues mal ourdies; et son amour-propre se vengeait, comme il n'est que trop ordinaire, aux dépens de la reconnaissance et de la vérité. Tous les regards se portèrent alors sur le prince Henri, pour observer sa contenance. Elle fut noble et simple tout à la fois; et il n'opposa à cette grossière insulte, qu'un dédain sans affectation. Il fit aussitôt acheter plusieurs exemplaires de ce libelle, et les distribua à ses amis, en les priant de juger s'il ressemblait au portrait que l'on traçait de lui. Bientôt un cri général d'indignation s'éleva contre l'auteur. Mais la cour ne trouva pas, avec raison, cette réparation suffisante. Elle résolut de punir un tel abus de la liberté de la presse, un tel manque d'égards envers un prince qu'elle accueillait, et envers une cour amie; et le parlement de *Paris* eut ordre de poursuivre l'ouvrage. Le prince Henri se trouvait dans la galerie de *Versailles*, lorsque M. Séguier, avocat général, sortait du cabinet du roi pour recevoir ses ordres contre ce livre. Le prince lui ayant demandé ce qu'il tenait à la main : *Monseigneur,* lui dit ce magistrat, en lui présentant le libelle, *c'est de la boue qui ne tache pas;* et comme il ajouta qu'il allait, par l'ordre du roi et d'après le jugement du parlement, prononcer contre cet écrit l'arrêt de flétris-

sure : *N'est-ce pas*, lui dit le prince, *faire au coupable plus d'honneur qu'il ne mérite?* Une telle conduite était, sans contredit, la meilleure réfutation des calomnies dont il était l'objet; et c'est ainsi que se justifie et se venge un grand homme.

(1789-1795) Le moment où les états-généraux de France devaient s'assembler approchait, et le prince Henri, jugeant qu'il n'était ni prudent, ni convenable pour un prince étranger d'être présent à cette grande scène, s'éloigna, malgré tout l'intérêt qu'elle lui inspirait, et comme observateur et comme ami des Français. Il quitta *Paris*, au milieu du mois de mars 1789, pour retourner au fond de sa retraite, d'où ses vœux et ses espérances même se portaient vers cette France, dont les destins funestes étaient irrévocablement fixés.

L'éloignement, et l'on peut dire la haine, du roi de Prusse pour son oncle, s'était considérablement augmenté, tant par l'absence de celui-ci, et par les projets qu'il avait annoncés, qui étaient la censure du gouvernement actuel, que par les manœuvres des courtisans, dont l'occupation constante est d'écarter le mérite et d'envenimer toutes les démarches de ceux qu'ils craignent. Les fautes de ce monarque, qui s'étaient multipliées rapidement, avaient encore plus aigri le prince Henri, de sorte

que bientôt leur aversion mutuelle n'eut plus de bornes.

Les événemens qui se passaient en France ne tardèrent pas à prendre le caractère le plus tragique, et à ôter aux amis de l'humanité toute espérance et même toute illusion sur leurs résultats. Le prince Henri, qui les observait d'un œil curieux, vit bientôt que ces désordres, quels que fussent leur terme et leur issue, ne lui permettaient plus l'espoir de terminer, en France, sa carrière dans une honorable tranquillité; et dès lors, il s'occupa à embellir de plus en plus sa demeure de *Rheinsberg*. Il s'y renferma dans un cercle encore plus étroit, s'y entoura de ses souvenirs, derniers compagnons de la vieillesse, et les consacra par plusieurs monumens, destinés à conserver les droits de l'amitié, de l'estime, et de la reconnaissance, sur un cœur noble et sensible.

L'armée prussienne, qui avait été l'instrument de sa gloire, et dont il avait tant éprouvé la valeur et la constance, dut avoir son tribut particulier; et le prince voulut lui rendre un hommage qui fût digne, à la fois, d'elle et de lui. En conséquence, il fit élever, sur les bords du lac qui baigne les murs du château de *Rheinsberg*, une pyramide, dont la base opposée au château présente un trophée; au-dessous, dans un médaillon, le portrait d'Auguste-

Guillaume, prince de Prusse, père de Frédéric-Guillaume II, celui de ses frères qu'il avait le plus tendrement aimé; et, plus bas, cette inscription écrite en Français :

Monument
Consacré aux héros Prussiens
Qui,
Par leur valeur et leur intelligence,
Ont mérité
Qu'on se souvînt à jamais d'eux.
Leurs noms, gravés sur le marbre
Par les mains de l'amitié,
Sont le choix d'une estime particulière,
Qui ne porte aucun préjudice
A tous ceux qui, comme eux,
Ont bien mérité de la patrie,
En participant à l'estime publique.

Vingt-six médaillons, distribués sur les quatre faces de la pyramide, offrent les noms d'autant d'officiers prussiens, avec un précis des actions qui ont mérité à chacun d'eux cette distinction (1).

Dans les premiers jours du mois de juillet 1791, le prince Henri fit l'inauguration de ce monument,

---

(1) On trouvera, à la fin de cet écrit, ces inscriptions dans l'ordre où elles sont gravées sur la pyramide. Les détails de ce monument, que le prince Henri a choisi pour

en présence de plusieurs milliers de spectateurs, et d'un grand nombre d'officiers et de soldats qu'il avait réunis pour cette occasion. Cette fête, tout à la fois guerrière et champêtre, dont la gloire et la valeur se faisaient réciproquement les honneurs, fut terminée par un banquet militaire. Le prince prononça, devant cette assemblée de vieux et jeunes guerriers, où tout était pour lui et pour eux un souvenir ou une espérance, un discours français qu'il avait composé, et qui faisait connaître l'objet de ce monument. Les sentimens qu'exprime ce discours peignent le caractère, l'esprit et même les opinions de ce prince; ils sont utiles à présenter à tous les militaires, à ceux surtout que leur naissance appelle, comme lui, au commandement des armées : et, sous ce double rapport, il doit trouver place dans cette histoire.

« En voyant, dit-il, sur ces inscriptions les noms » de ceux qui ont bien mérité de la patrie, il semble qu'on ne peut rien ajouter; que tout éloge » devient superflu, et que tous les sentimens à la » fois se développent, en se rappelant les époques

sa sépulture, se lient essentiellement à son souvenir; et il paraît juste d'unir à son histoire des noms qu'il a voulu associer, à jamais, à sa mémoire, en faisant placer ses cendres au milieu d'eux.



» qui ont illustré tant de noms. Songez, messieurs,
» à tant de braves guerriers qui ont combattu, à
» tant de valeureux soldats qui ont fait le sacrifice
» de leur santé, de leur vie; et jugez du légitime
» regret de n'avoir pu tous les nommer, de n'avoir
» pu tous les connaître, et combien il est fâcheux
» que tant de noms honorables restent ensevelis
» dans l'obscurité. Si nous ne pouvons remplir un
» devoir si cher à notre cœur, si nous ne pouvons
» nommer tous les citoyens qui, comme simples
» soldats, ont donné des exemples mémorables, au
» moins nous pourrons vous citer les *Lehwald*,
» les *Fouquet*, les *Bulow*, les *Kalckstein*, les
» *Cocceij*, les *Goltz*, les *Dumoulin;* la famille de
» *Kamke*, dont dix-neuf membres ont perdu la
» vie en présence de l'ennemi; des *Knobloch*, des
» *Puttkammer*, des *Finck*, des *Mannstein*. Tant
» d'autres qui se sont illustrés pendant treize cam-
» pagnes, et dont le plus grand nombre a arrosé
» de son sang le champ de la victoire; les simples
» citoyens des villes et des campagnes; tous ceux
» qui ont porté les armes, ont le même droit aux
» trophées, aux lauriers et aux palmes. Conduits
» par les chefs qui les dirigeaient, ils ont offert à la
» patrie leur bras et leur sang : ils l'ont soutenue,
» défendue par leur force et leur courage. Tel est
» notre motif: nous avons voulu montrer à l'ar-

» mée prussienne toute notre reconnaissance; nous » avons voulu, d'après l'impulsion de notre cœur, » donner des marques d'estime à ceux que nous » avons connus plus particulièrement...... Mais on » dira peut-être : Pourquoi Frédéric n'est-il pas » nommé? L'histoire de sa vie, que ce roi a com- » posée, les éloges qu'il a reçus après sa mort, ne » me laissaient plus rien à dire; et cependant de » grands services, souvent rendus dans l'obscurité, » auxquels même on ne peut donner tout le déve- » loppement nécessaire, restent ensevelis dans l'ou- » bli. Car le temps emporte tout avec lui : la géné- » ration, qui succède, n'a plus de témoins de ce » qui s'est passé avant elle; les tableaux s'affaiblis- » sent et s'effacent; les noms se perdent, et l'his- » toire ne nous présente plus qu'un canevas infor- » me, souvent composé par la flatterie, et compilé » par la paresse.

» Que ne puis-je présenter au même instant, à » vos yeux, treize campagnes, dix-huit batailles, » une multitude d'autres combats, plusieurs siéges, » des retraites pénibles et meurtrières, des marches » continuelles et fréquemment nocturnes, des » champs couverts de morts, des victoires arrosées » de larmes? Représentez-vous le maréchal de » *Schwérin*, le drapeau à la main, et renversé par » un boulet de canon; le jour d'après on le condui-

» sait dans sa voiture; il portait sur sa physionomie
» le calme que donne une belle mort. Les soldats
» l'entouraient, et pleuraient la mort d'un père.
» Songez, messieurs, à ce stoïque courage: des
» amis qui perdaient leur soutien, des pères qui
» perdaient leurs fils; tandis que la victoire cou-
» ronnait d'un côté les défenseurs de l'état, ils ap-
» prenaient de l'autre la dévastation de leurs terres,
» la fuite de leurs épouses et de leurs enfans. Son-
» gez au nombre des ennemis; que les guerriers
» qui combattaient, que ceux qui dirigeaient, sans
» s'écarter des grands principes de la guerre, se
» trouvaient cependant forcés de ne prendre que
» leur génie pour guide. Pensez que la moindre
» lenteur, ou une trop grande précipitation, étaient
» dangereuses également; que pendant ces sept
» années, les hasards de la guerre furent plus que
» multipliés; que de tous côtés étaient des armées
» ennemies; que les forces prussiennes s'affaiblis-
» saient tous les jours; que les généraux n'osaient
» plus compter le nombre de leurs troupes; que
» d'une province à l'autre il fallait sauver des villes,
» reprendre des forteresses; qu'enfin il fallait vain-
» cre ou mourir, et qu'on ne peut trouver, avant
» cette époque, aucune guerre à lui comparer.

» Ah! s'il était possible qu'il sortît du sein de la
» terre quelqu'un des grands témoins, quelqu'un

» de ceux qui ont agi dans les premiers emplois ;
» ou si des hommes de mérite, qui ont été à portée
» de faire des observations, eussent laissé des mé-
» moires, de quelle utilité ne seraient-ils pas pour
» les races futures, en leur montrant les différens
» ressorts qui ont agi dans une circonstance si sur-
» prenante, où un pays attaqué dans tous ses points,
» envahi en partie, pouvant compter près de trois
» cent mille hommes contre lui, n'a pas succombé
» sous tant d'efforts réunis, a su résister et vain-
» cre ?.... Rendons grâce à tous les citoyens dont le
» noble et tranquille courage a le plus contribué à
» l'heureuse issue d'une guerre qui cause encore
» aujourd'hui l'étonnement de l'Europe. Imitons,
» surpassons même, s'il est possible, les Grecs et
» les Romains ; ils faisaient l'éloge de tous ceux
» qui avaient bien mérité de la patrie. Le monu-
» ment si simple et si touchant que les Grecs éle-
» vèrent à *Léonidas* et aux trois cents Spartiates
» qui moururent pour la Grèce au *pas des Ther-
» mopyles*, excitera toujours l'enthousiasme de la
» véritable gloire. *Plutarque* et *Tite-Live*, d'ac-
» cord dans leurs éloges, ont transmis à la posté-
» rité les noms des *Caton*, des *Paul Emile*, des
» *Brutus*, des *Fabius*, des *Camille*, des *Sci-
» pion*. Peut-on lire la vie de ces grands hommes,
» et ne pas se sentir ému de respect et d'une sainte

» vénération ? La France a placé les tombeaux de » *Duguesclin* et de *Turenne* à *Saint-Denis*, » parmi ceux de ses rois. *Westminster* est témoin » de l'honneur qu'on rend à l'homme de tout état » qui s'est élevé au-dessus de la sphère commune... » Mais à quoi servent toutes ces apothéoses à ceux » qui sont morts ? Leurs cendres reposent; et les » orages qui troublent le monde, les convulsions » qui agitent les hommes, ne peuvent plus rien sur » ceux que la terre renferme dans son sein. C'est » aux mères éplorées, aux femmes sensibles qui » ont perdu leurs époux, aux orphelins privés de » leur puissant appui, aux tendres sœurs pour ja- » mais séparées du digne objet de leur affection, » aux amis qui ont perdu le plaisir, les charmes » consolans de la confiance, qu'il est précieux de » répandre quelques larmes au souvenir de ceux » qui leur furent chers, et d'honorer leur mémoi- » re ; c'est au peuple qui a eu ces héros, qu'il est » doux de les bénir. En approchant de ce monu- » ment, ils peuvent dire : *Dans telle occasion,* » *plusieurs des nôtres perdirent la vie pour* » *leur pays.* Est-il d'objet plus touchant que le » simple récit des vieux soldats ? Ils montrent leurs » blessures, comme les témoins de l'action dont ils » rapportent les faits. Ah ! leur souvenir est bien » compris dans l'idée que nous attachons à ce mo-

» nument. Nous n'excluons aucuns de ceux qui se » sont rendus dignes d'éloges; et nous leur vouons » publiquement estime et reconnaissance.

» En vous parlant, messieurs, de tous les motifs » qui nous ont portés à élever ce monument, vous » regarderez le buste placé au-dessus des inscrip- » tions; et vous et ceux qui l'ont connu approuve- » rez, j'espère, l'honneur que je rends à la mémoi- » re d'un frère à qui ce monument est dédié. Il ne » suffit pas, au sentiment de mon cœur, de trouver » son nom à la tête de ceux qu'il eût commandés » s'il avait vécu; l'abus des richesses et du pouvoir » élève des statues de marbre et de bronze à ceux » qui n'étaient pas dignes de passer à la postérité » sous l'emblême de l'honneur (1). C'est donc par » un devoir fondé sur la justice et l'équité, par un » sentiment aussi cher qu'il m'est sacré, que je » vous parlerai d'Auguste-Guillaume, prince de » Prusse. Ne vous attendez pas, messieurs, que, » pour honorer la mémoire d'un frère, j'exalte ses » talens et ses actions. Enlevé au monde avant l'âge

(1) On a des raisons de croire que, par ces mots, le prince Henri voulait désigner la statue élevée à Berlin, sur la place Guillaume, par Frédéric II, au général Winterfeldt, ennemi du prince Guillaume dont il est ici question, et du prince Henri lui-même.

» accompli de trente-six ans, il ne pouvait ni se
» montrer, ni se faire connaître par des entreprises
» difficiles, ou par des faits d'un grand éclat. Il avait
» les vertus qui font le citoyen, et sans lesquelles il
» ne peut se trouver dans l'homme une véritable
» grandeur; le courage éclairé, la touchante huma-
» nité, la générosité bienfaisante, et la probité de
» l'honnête homme. L'orgueil ni la vanité ne flétri-
» rent jamais son caractère; l'étude nourrissait son
» esprit, et ses devoirs formaient la règle de sa
» conduite. On pourrait joindre des preuves à ce
» tableau, si les limites d'un discours le permet-
» taient. Aimé et respecté dans sa carrière militai-
» re, il fut également chéri du soldat et de l'offi-
» cier; j'en appelle au témoignage de tous ceux qui
» vivent encore, et qui ont servi dans les deux régi-
» mens qui portent son nom. Cinq campagnes et
» quatre batailles lui acquirent l'estime que l'on doit
» au courage, et le respect que mérite la prudence.
» A *Hohen-Friedberg*, il attaqua l'ennemi posté à
» *Guntersdorff*, et remporta, comme lieutenant-
» général, la victoire à la tête de sa division. *Czas-*
» *lau*, *Sohr*, *Lowositz*, pourraient fournir des
» traits aussi honorables à son jugement qu'à sa va-
» leur et à sa fermeté. On sait qu'en 1757, il com-
» manda l'armée dans l'époque la plus difficile. En
» terminant, il me sera permis d'ajouter qu'il sup-

» porta l'adversité avec la fermeté, la douceur et la » modestie qui formaient son caractère. Un vœu » me reste à faire : il est pour la jeunesse qui se » destine aux armes. Puisse-t-elle suivre l'exemple » de ceux qui ont réuni le plus de vertus, et les » ont encore embellies par des actions d'éclat! » C'est un bonheur sans doute d'en trouver dans » sa patrie : il faut cependant encore les chercher » dans l'antiquité et chez les autres nations. Lors» qu'on fixe ses réflexions sur les hommes qui ont » été les plus vertueux, sur ceux qui ont servi la » patrie avec gloire, il semble que plus on s'inté» resse à ces grands caractères, et plus aussi on » s'approche d'eux. Il se forme entre nos pensées » et l'homme que nous admirons, une intimité » qui donne déjà de l'émulation à l'esprit, et qui » conduit au chemin de la réputation et de l'es» time.

» Placez-vous pour un instant, messieurs, dans » le cercle de tous ceux qui ont mérité une juste » vénération ; voyez l'expérience de tant de siè» cles, la vertu de tant de peuples, la réunion de ce » que les anciens et les modernes ont eu de plus » illustre : supposez qu'un seul vous parle au nom » de tous, et donnons une faible esquisse des » conseils sages et utiles qu'il donnerait à votre » jeunesse :

» N'exaltez pas votre imagination en voulant » courir rapidement après les palmes et les lau- » riers; que les titres qui vous doivent honorer, » soient placés sur un fondement solide. Eh! com- » ment le seraient-ils, si vous vous laissez entraî- » ner par l'orgueil à l'ambition des emplois, sans » vous être rendus dignes de les remplir? Étudiez » les devoirs de l'homme; représentez-vous les » fréquentes adversités de la vie, et armez-vous de » force et de courage. Ne vous laissez ni décou- » rager par les revers, ni enorgueillir par les suc- » cès. Offrez-vous au péril, à la mort, sans les » craindre; mais ne les bravez pas sans nécessité et » par ostentation. Ne négligez aucune des connais- » sances utiles au métier que vous embrassez : » elles multiplient toutes les combinaisons que » vous devez savoir faire pour être distingués dans » la carrière militaire. N'excluez point les lumiè- » res qui font l'ornement de l'esprit : toutes les » sciences sont liées ; c'est une chaîne d'idées; plus » vous parvenez à l'étendre, plus aussi vous vous » élevez au-dessus des autres hommes. Quel que » soit alors le rang que vous tenez dans la société, » vous êtes certains de votre propre estime, de » celle des hommes éclairés; vous honorez l'état » que vous servez; vous êtes dignes de remplir les » fastes de l'histoire, et vous méritez que votre

» nom se prononce par la postérité avec le senti-
» ment de l'admiration et les larmes de la recon-
» naissance ».

Au milieu du respect et de l'admiration qu'inspire l'expression de tels sentimens dans la bouche d'un si grand prince, et d'un si illustre guerrier, l'on ne peut s'empêcher de s'étonner que le nom de Frédéric II ne se trouve pas sur un monument destiné à consacrer les souvenirs les plus glorieux pour l'armée prussienne; et l'inscription ainsi que quelques expressions du discours que l'on vient de rapporter, ne répondent que faiblement au reproche qu'on peut en faire au prince Henri. Il disait à ceux qui ne pouvaient lui en cacher leur surprise, qu'il n'avait point prétendu payer la dette de la patrie, mais celle de son cœur; que c'était au chef de l'état à élever au grand Frédéric un monument digne de lui, et que d'ailleurs sa gloire se trouvait trop essentiellement liée à celle des autres héros prussiens, pour qu'il fût nécessaire de la rappeler plus particulièrement. Mais il eût mieux valu n'avoir pas à se justifier d'une telle omission; et d'ailleurs la dédicace de ce trophée à un prince blâmé et disgracié si solennellement par ce roi, pour sa conduite militaire, donnait trop aux ennemis du prince Henri, le droit de lui supposer un motif de haine et de critique contre l'un, plu-

tôt qu'un sentiment de justice et de tendresse pour l'autre. Il leur fut facile de montrer au roi actuel, dans cette démarche, un reproche direct de sa conduite envers un prince qui donnait à son père un si éclatant témoignage d'estime et d'affection, ainsi qu'une intention secrète de ramener, vers un chef illustre et mécontent, les regards et les vœux de l'armée, dont les murmures ne lui étaient pas inconnus. Nous devons rapporter ces interprétations qui même ne furent pas dictées uniquement par la malignité. Quelle est, au reste, l'action dans laquelle l'envie, ou seulement une trop profonde observation, ne puisse découvrir quelqu'intention répréhensible ? C'est la masse des actions qui doit fixer l'opinion, et c'est pour cela que nous ne craignons pas d'exposer les sujets de blâme qui se trouvent dans l'histoire du prince Henri. Mais si l'on ne peut soustraire entièrement à la malveillance les motifs de cette action, que pourra-t-elle dire devant ce monument élevé en même temps et dans les mêmes lieux par le prince, à la mémoire de ses parens, amis, et serviteurs? Là son âme se peint toute entière, et défie les traits de l'envie.

Sur un sarcophage d'une simple structure, couronné par une urne cinéraire, au-dessous de laquelle deux amours sont enlacés, tenant leurs car-

quois et leurs flambeaux renversés, on lit l'inscription suivante :

« O vous, dont les cendres sont ici confondues, parens » chéris, amis constans, serviteurs fidèles ! c'est à votre » mémoire que je consacre ce monument.

» La mort ne considère ni rang, ni sexe, ni âge ; et celui qui survit à tant de pertes n'a que la consolation du » souvenir.

» Passant, *quoique* tu sois, verse quelques larmes à côté » de ce tombeau.

» Existe-t-il un être qui ne regrette un objet qui lui fut » cher, ou qui ne songe qu'un jour l'éternelle nuit vien» dra l'envelopper de son voile funèbre » ?

Que ceux qui traitent de préjugés tout ce qu'ils ne comprennent pas, et de faiblesse tout ce qu'ils ne sentent pas, méprisent, tant qu'ils voudront, ces témoignages d'une douce et profonde sensibilité; ils n'en seront pas moins toujours cités en l'honneur de ceux qui les ont donnés. On pensera toujours que les généreuses qualités du cœur, loin d'en exclure de plus fortes, les accompagnent ordinairement, ou les font naître. L'on aime surtout à recueillir de pareils traits dans la vie des grands capitaines, à voir ces hommes accoutumés aux fureurs des combats et aux violences de la guerre, payer ce tribut aux sentimens de l'humanité. C'est cette bonté, c'est cette générosité qui, se mêlant si noblement aux actions héroïques de Dugues-

clin, de Bayard, de Henri IV, rendent leur mémoire chère à jamais, et leur gloire impérissable. Car ceux-là seuls sont assurés d'une constante admiration, qui ont mérité d'avoir des amis, qui ont mêlé leurs larmes à celles que la nécessité ou le devoir les forçait de faire couler, ceux enfin que l'on pourrait appeler de *bons grands hommes*.

Au milieu de ces soins qui illustraient ses loisirs, le prince Henri ne perdait pas de vue la France, livrée alors aux convulsions de la plus rapide et de la plus étonnante révolution. Ce grand et terrible spectacle ne pouvait lui être indifférent. Il devint bientôt sa première occupation, comme celle de l'Europe; et il en suivit la marche avec toute l'attention, toute la sollicitude qu'elle devait lui inspirer, comme prince, comme ami des Français, et comme ami de l'humanité. Ce qu'il avait vu et entendu en France, pendant l'hiver de 1789, lui faisait assez prévoir la violence du choc que produirait la disposition générale des esprits dans tous les sens. Cependant il espéra que les états-généraux, rassemblant une masse de lumières, à laquelle on avait sacrifié les anciens principes de la représentation, ils les emploîraient pour le bonheur et l'intérêt de la France. C'était le vœu de son cœur: c'en fut peut-être trop aussi l'illusion. Les dé-

mêlés qui s'élevèrent dans cette assemblée, dès son ouverture, montraient déjà que de si nobles et de si purs motifs étaient loin de guider ces prétendus sages, ces soi-disant réformateurs; et il ne put *voir sans douleur*, ainsi qu'il l'écrivait à cette époque, *que la nation la plus éclairée, à laquelle le meilleur des rois présentait tous les moyens de prospérité, s'arrêtât tout court dans des délibérations qui devaient avoir pour objet le bonheur de l'état, pour se livrer à des discussions,* qu'il traitait de *frivoles;* mais qui ne l'étaient pas: car elles ne dénonçaient que trop les intentions des meneurs, à ceux qui savaient, comme eux, que le respect pour les formes établies est le palladium de tout gouvernement. Cependant, porté par caractère à la conciliation, ennemi du despotisme sous lequel il vivait, et dont il avait eu beaucoup à souffrir, et fatigué du spectacle de la bassesse, qui est l'attitude presque générale et constante des hommes sous un gouvernement absolu, le prince crut voir, ou voulut voir, dans l'effervescence de la nation française, une noble et utile énergie. Il espéra que, du frottement de tant de matières combustibles, il sortirait une lumière bienfaisante et salutaire, et non, comme il devait arriver, et comme il arriva en effet, un incendie général; qu'enfin une nation, distinguée par ses lumiè-

res autant que par la générosité de son caractère, allait profiter d'une si belle et si rare occasion d'élever le plus bel édifice qu'il soit donné aux hommes de fonder, en créant un gouvernement épuré de ses abus, où la liberté et l'autorité se balançassent également.

L'éloignement du lieu de la scène, l'impossibilité de connaître les ressorts secrets qui agissaient, et qui, dans les affaires de parti surtout, sont la clef des événemens; enfin le peu de part qu'il avait aux intérêts qui se trouvaient froissés, prolongèrent le rêve de son ardente imagination et de son cœur généreux. Cependant les scènes des 5 et 6 octobre 1789 vinrent l'éclairer, et surtout l'effrayer. *Il vit* dès lors, *avec inquiétude*, *l'anarchie qui résultait des passions et des factions qui agitaient l'assemblée nationale*, et qui se disputaient la puissance. Il envisageait avec douleur le sort du roi, de ce prince qu'il appelait *bon et honnête*, *mais faible et malheureux*, ainsi que celui des amis nombreux qu'il avait laissés exposés à cette affreuse tempête. Mais, persuadé que chaque progrès que faisait la révolution, quelque funeste qu'il fût, la rendait plus inévitable, et qu'il est impossible de faire rétrograder, surtout par la force, les opinions des hommes, il jugea qu'il fallait louvoyer, au lieu de chercher à lutter contre un vent aussi impétueux; et

qu'au lieu de heurter de front cette révolution, il fallait composer avec elle, et travailler à la diriger. Bien loin d'approuver tous ces décrets métaphysiques, tout ce verbiage philosophique, qui laissaient prendre à l'anarchie de profondes racines, et qui couvraient et favorisaient les mauvais desseins d'hommes trop éclairés, ou trop pervers pour être réellement dupes de cette perfection imaginaire qu'ils prêchaient, le prince Henri pensait que *cet état de choses*, par sa nature même, *ne pouvant durer, il fallait en attendre le remède du temps et de la patience*. Il croyait, avec beaucoup d'autres alors, que l'expérience, le sentiment du malheur rameneraient aux idées sages, et *au bien, qui ne peut, ne doit même se faire que lentement et sans secousse*.

Telles étaient ses pensées (1), fondées sans contredit sur la sagesse et la raison. Mais cette exactitude, cette tranquillité de calcul n'étaient peut-être pas moins intempestives, que la froide analyse et les rêves philantropiques des réformateurs. Dans toutes les affaires humaines, il faut faire la princi-

(1) Elles sont recueillies d'une Correspondance inédite du prince Henri, que le hasard a mise entre nos mains, et dont les passages, imprimés en lettres italiques, sont littéralement extraits.

pale part aux passions : la raison, la justice, les règles et les principes y sont pour bien peu de chose. Il n'est donné qu'à une force supérieure de caractère et de lumières, jointe à l'unité d'un grand pouvoir, de soumettre les événemens à de lentes et froides combinaisons. Il est même des temps où le choc des intérêts est si violent, où la tourmente des esprits est si forte, que le meilleur pilote est forcé de s'abandonner aux vents : et telle a été la destinée de chacun, depuis la révolution. Il était facile de prévenir cette révolution : il est impossible de dire ce qu'il eût fallu faire pour l'arrêter. S'il se trouve un homme qui ose se flatter d'en avoir jugé et saisi toutes les chances, et d'être arrivé au but qu'il s'était proposé dans son début, qu'il prononce ; mais, si cet homme n'existe pas, que l'on soit indulgent pour les fautes et les erreurs réciproques. Dans un temps où l'on s'est également trompé dans tous les sens, les intentions seules doivent compter, et fixer les jugemens des hommes. Celles du prince Henri, qui ne pouvait prendre part à ces grands troubles que comme homme et comme observateur, étaient certainement bonnes ; et cependant il ne fut pas à l'abri des accusations que l'esprit de parti prodigue si aveuglément.

D'après le principe que toute résistance eût été condamnable, en ne l'envisageant même que poli-

tiquement, principe dont la discussion nous mènerait trop loin, il désapprouvait les rassemblemens d'émigrés, qui se formèrent, dès l'année 1790, sous les ordres de plusieurs des princes français fugitifs; et il regardait les entreprises qu'ils pouvaient former, comme *puériles*, et *même comme nuisibles à leur cause*. Cependant ces princes, qui connaissaient les sentimens d'attachement du prince Henri pour la France, et qui l'avaient reçu avec distinction dans ses voyages, s'adressèrent à lui, comptant qu'il allait être leur champion à la cour de Prusse. Ils voulaient, avec raison, donner à leur cause l'autorité et l'appui de son expérience politique et militaire : mais ils voulaient aussi qu'il entrât dans toutes leurs pensées, sans s'arrêter aux siennes; ce qui est l'effet excusable d'une trop forte impression. Ils voulaient qu'il fût un instrument plutôt qu'un guide : un tel rôle ne pouvait convenir à son caractère ni à ses principes. D'ailleurs, le prince Henri, jugeant et traitant ces affaires de sang-froid, vis-à-vis de personnes emportées nécessairement par tous les sentimens qui peuvent exalter des hommes, et surtout par le malheur qui aigrit toujours plus ou moins les esprits, son langage ne pouvait plaire. Mais il eût pu être mieux entendu, et mieux interprêté, si de tous ceux que les princes employaient, l'homme qu'ils lui adressèrent, n'eût

été celui dont les lumières et le caractère étaient le moins proportionnés à l'importance des circonstances. D'un côté, le peu d'adresse et de raisonnement de cet envoyé; de l'autre, la sincérité des réponses du prince, ne pouvaient se concilier : ils se séparèrent mécontens l'un de l'autre, et bientôt le prince Henri fut déclaré *démocrate*. Cette qualification, qui semblait l'associer à des hommes qui prenaient, chaque jour davantage, le caractère de factieux et de perturbateurs de l'ordre social, avait quelque chose de trop odieux, pour qu'il y fût insensible. Les intérêts de ceux qui n'avaient rien à dédaigner en fait de secours, et qui devaient encore moins se priver du sien, n'en furent pas mieux recommandés près de lui. Mais ses principes et ses dispositions restèrent les mêmes.

Lorsque la malheureuse issue du voyage de Louis XVI à *Montmédy*, où M. de Bouillé (1) lui avait préparé un asile, en constatant la captivité de ce monarque, eut prouvé à ses plus fidèles ser-

(1) François-Claude-Amour, marquis de Bouillé, né au château du *Cluzel*, en Auvergne, le 19 novembre 1739, se distingua dans la guerre de Sept-Ans; fut colonel en mars 1761; gouverneur-général des îles du Vent pendant la guerre d'Amérique, où il s'illustra par son désintéressement et par la noblesse de son caractère, autant que par ses succès contre les Anglais; lieutenant-général des ar-

viteurs qu'ils n'avaient plus rien à tenter pour lui dans l'intérieur, et démontré aux souverains qu'il était de leur intérêt, comme de leur devoir, de relever, ou de venger la dignité royale avilie, le roi de Prusse embrassa, avec une sorte d'enthousiasme chevaleresque, cette honorable entreprise. Plein de ce généreux sentiment, Frédéric-Guillaume reçut, avec les témoignages d'une méfiance méprisante, le négociateur français qui vint pour changer ses dispositions, et qui ne remporta, de ses faibles efforts et de ses vaines espérances, que de la confusion, qu'il augmenta par une scène de désespoir théâtral.

Le prince Henri se méfiait de cette exaltation éphémère, qu'il partageait d'autant moins, qu'il la regardait tout à la fois comme contraire aux vrais intérêts de la Prusse, comme disproportionnée avec ses moyens, et comme propre à aigrir, plutôt qu'à appaiser les maux de la France. Il voyait, d'une

---

mées du roi, le 18 avril 1782; chevalier des ordres, le 11 juin 1783. Il était commandant de la province des Trois-Evêchés, en 1789; et le fut aussi de celles d'Alsace, de Lorraine et de Franche-Comté, en 1790; il fut nommé général de l'armée de Meuse, Sarre et Moselle, en 1791; passa, en qualité de général, au service du roi de Suède Gustave III, en juillet 1791; et mourut à *Londres*, le 14 novembre 1800.

part, l'impossibilité de former une alliance sincère entre tous les rois, et de leur faire oublier leurs intérêts respectifs, pour les unir dans l'objet commun; de l'autre, il envisageait les ressources et l'énergie que l'arrestation du roi avait rendues au parti démagogique, et les suites que pourrait avoir pour ce prince, pour ses frères, pour la noblesse française, tout acte de violence contre une masse d'hommes éprise d'une constitution, qui lui promettait l'égalité, et qui allégeait déjà le fardeau des impôts.

Toutes ces considérations lui faisaient désirer que le roi de Prusse et l'empereur se rendissent médiateurs entre le roi de France, les émigrés, et ce que l'on appelait, en France, *la nation;* et ce moyen, utile pour la Prusse, en évitant une guerre qui lui paraissait non moins dangereuse qu'impolitique, lui semblait aussi le seul qui offrît aux princes français et à la noblesse ralliée à eux, une issue honorable et avantageuse. Son opinion était que, bien loin d'exciter une guerre étrangère, qui réunirait nécessairement, par le danger commun, les partis qui commençaient à se diviser, il fallait profiter de leur désunion, et employer même, pour l'entretenir et pour l'augmenter, tout l'argent que les princes, frères de Louis XVI, pouvaient se procurer, de manière à engager une guerre

civile, dans laquelle ceux-ci et les émigrés entreraient, avec quelques troupes étrangères *à leur solde*, comme auxiliaires du parti constitutionnel ; et qu'enfin il était de l'intérêt de tous, que cette querelle se vidât de Français à Français. Dans l'exaspération où étaient tous les esprits, et surtout dans l'état d'inertie où était le roi, il est douteux que de telles mesures eussent pu être suivies, et encore moins réussir. Mais au moins elles étaient dictées par des intentions, qui ne méritaient pas les interprétations défavorables que l'on donna à celles du prince Henri. D'autres sentimens prévalurent, ou plutôt d'autres circonstances survinrent. Gustave III (1), roi de Suède, fut assassiné lâchement par ses sujets, au moment où ce brave et généreux prince allait faire un débarquement en Normandie, et s'y mettre à la tête du parti royaliste, qui n'attendait que sa présence pour éclater. Léopold II (2), empereur d'Allemagne, mourut dans le même

(1) Gustave de Holstein-Eutin, né, le 24 janvier 1746, de Adolphe-Frédéric de Holstein-Eutin, roi de Suède, et de Louise-Ulrique de Prusse, sœur du grand Frédéric; roi de Suède sous le nom de Gustave III, le 10 février 1771; assassiné dans un bal masqué à *Stockholm*, la nuit du 16 au 17 mars 1792; mort le 29 du même mois.

(2) Pierre-Joseph-Léopold de Lorraine, fils de Marie-

temps, et, lorsque, frappé des mêmes vérités que le prince Henri, il allait donner à ses dispositions modérées et conciliantes l'appui efficace de sa puissance et de son alliance avec la Prusse. Délivrés de deux ennemis de caractère différent, qu'ils redoutaient également, mais vivement pressés dans l'intérieur de la France, les factieux, appelés *Jacobins*, cherchèrent leur salut dans la guerre; et ils forcèrent le malheureux Louis XVI à la déclarer au nouveau roi de Hongrie (1). Les traités qui liaient Frédéric-Guillaume avec l'Autriche, l'obligèrent d'entrer dans la querelle; et, d'après ce que l'on a vu des principes et des dispositions du prince Hen-

Thérèse d'Autriche et de l'empereur François I.er, né le 5 mai 1747; grand-duc de Toscane, le 23 août 1765; succédé aux états héréditaires d'Autriche, le 20 février 1790; élu empereur d'Allemagne sous le nom de Léopold II, le 30 septembre 1790; couronné, à *Francfort*, le 9 octobre 1790; mort à *Vienne*, le 1.er mars 1792.

(1) François-Joseph-Charles-Jean de Lorraine, né le 12 février 1768, de Léopold II, empereur d'Allemagne, roi de Bohême et de Hongrie, archiduc d'Autriche; succède à son père dans ses états héréditaires, le 1.er mars 1792; élu empereur d'Allemagne, et couronné sous le nom de François II, le 14 juillet 1792; renonce à la couronne impériale d'Allemagne, le 11 août 1804, et prend le titre d'Empereur d'Autriche.

ri, on peut juger que cette démarche n'eut point son approbation.

La guerre qui fut déclarée par la Prusse à la France, en mai 1792, parut en effet au prince l'entreprise la plus funeste; et il gémit d'avance, avec une inspiration trop prophétique, sur les maux qui allaient en résulter pour son pays, et même pour la France. *Que deviendra-t-elle (la France)?* écrivait-il (1). *L'Autriche sera la seule prépondérante. Je ne parle point de la Prusse; elle ne fera qu'exécuter les volontés de l'Autriche. J'envisage la guerre comme rien. Vaincre des bourgeois et une armée désorganisée me paraît un triomphe facile; mais, pour les suites, quelles qu'elles soient, je ne puis que les envisager comme funestes, à moins qu'une négociation ne s'ouvre sous la médiation de l'Angleterre* (2), *et soutenue par cent mille hommes.*

Ce passage d'une de ses lettres découvre toute sa politique à cette époque qui a été décisive, comme il l'annonçait, pour l'Europe. On voit pourtant qu'il partageait l'opinion, alors générale, sur la facilité des succès contre la France, dans l'état où

(1) Extrait de la Correspondance dont il a été parlé : lettre du 19 mai 1792.

(2) L'Angleterre ne prit part à la guerre contre la France, que le 1.er février 1793.

tout son système militaire se trouvait. Si un aussi sage politique, si un aussi grand capitaine, si un homme enfin qui, bien loin d'être animé par la passion, était, au contraire, accusé de trop de modération, pensait ainsi; faut-il encore s'étonner que des hommes, mieux informés des détails de cette désorganisation, excités d'ailleurs par les plus grands intérêts, et qui mettaient au jeu leur fortune et leur vie, se livrassent avec confiance à ces espérances? Pour juger les actions, et apprécier les opinions des autres, il faut se reporter aux circonstances où ils se sont trouvés. Les résultats font le dénouement; mais ils ne donnent pas la solution du problème.

Dans son opposition à cette guerre, le prince Henri voulait, du moins, qu'au lieu d'une armée de cinquante mille hommes, que le roi de Prusse destinait à cette entreprise, il en fît marcher une de cent mille au moins. Il pensait que c'était seulement avec de tels moyens que ce souverain pouvait faire quelqu'impression, et sur ses ennemis, et sur ses alliés; et qu'*à moins d'ignorer jusqu'au premier intérêt de la Prusse, on ne pouvait former une telle entreprise d'après les combinaisons adoptées* (1). La voix de la patrie étouf-

(1) Extrait de la Correspondance citée ci-dessus: lettre du 3 février 1793.

fant son mécontentement, et triomphant de sa haine pour son neveu ainsi que pour ses conseillers, il crut devoir faire au roi les plus fortes représentations; et ne pouvant changer sa résolution : *Faites donc la guerre*, lui dit-il, *puisque vous le voulez absolument; mais faites-la de manière à pouvoir réussir.* Mais Frédéric-Guillaume fut sourd à ce conseil, comme il l'avait été à tous ceux que son oncle lui avait déjà donnés; et le prince Henri ne rangea à son avis que le comte de Hertzberg, dont l'influence venait de cesser. Le sentiment commun de l'amour de la patrie et de l'intérêt de la Prusse, réconcilia ces deux hommes, si long-temps ennemis; et cette union tardive, qui, plutôt, eût pu faire le bonheur et la gloire de leur pays, ne fit qu'honorer leur cœur, et faire briller leur patriotisme et leurs lumières.

L'armée prussienne marcha donc contre la France : le prince Henri la suivit de ses regrets et de ses craintes. On sait entre quelles mains le commandement de cette armée fut remis, et comment l'on vit s'éclipser l'une des premières réputations de l'Europe, exemple devenu depuis si commun. A des fautes militaires telles que l'on ne croit pouvoir les expliquer que par une politique perfide, et qui donnèrent le temps à une armée désorganisée, dispersée et découragée, de se réunir,

d'occuper des positions respectables, et surtout de prendre courage et confiance dans des chefs jusqu'alors inconnus, on joignit la faute bien plus grande (car elle était irréparable) de publier un manifeste (1), qui non-seulement ferma toute voie à la négociation, laquelle, selon le prince Henri et selon tous les hommes sages, devait accompagner l'appareil guerrier; mais qui exaspéra tous les esprits, effraya et mécontenta les amis même que l'on avait en France, et donna une nouvelle énergie à la nation, en la mettant dans la nécessité de vaincre, et, par conséquent, de combattre.

Le prince Henri était trop éclairé pour ne pas entrevoir toutes les conséquences d'une semblable mesure, à laquelle il n'eût jamais consenti s'il eût été à la tête de l'armée. Il la regarda, avec trop de raison, comme l'arrêt de mort de Louis XVI et la condamnation des émigrés; et il s'en exprima, dès qu'il en eut connaissance, avec une énergie qui montrait assez que s'il n'avait pas flatté davantage les sentimens et les opinions de ceux

(1) Déclarations du duc de Brunswick et de Lunebourg, commandant les armées combinées de L. M. l'empereur et le roi de Prusse, adressées aux habitans de la France, datées de Coblentz, les 25 et 27 juillet 1792.

que le malheur poursuivait, ce n'était pas par indifférence pour leur cause.

Après cette malheureuse campagne de 1792, le prince Henri fut convaincu que la continuation de la guerre ne pouvait procurer, si elle se faisait régulièrement et heureusement, que de faibles et inutiles avantages aux alliés, tandis qu'elle épuiserait leurs moyens de tous genres, et donnerait un ressort terrible à toute la machine révolutionnaire. Il pensait donc que la paix seule pouvait encore sauver l'Europe, et qu'elle devait être d'autant plus prompte que, selon ses expressions, *chaque année de guerre devant augmenter chez les puissances la nécessité de la terminer, les conditions de la paix augmenteraient de prix par cette mesure* (1).

Tous ses discours, toutes ses lettres exprimaient fortement cette opinion, et lui rendaient de plus en plus défavorables ceux qui fondaient leurs espérances sur la continuation de la guerre, en même temps qu'ils lui conciliaient la bienveillance, peu désirable il est vrai, des hommes alors prépondérans en France, qui cherchaient à désunir la coalition. La lettre suivante qu'il écrivit à cette

(1) Extrait de la Correspondance déjà citée : lettre du 1.er novembre 1792.

époque (1), à un homme qui se trouvait au milieu d'eux, et qu'il honorait de son amitié et de sa confiance, servit à leur faire encore mieux connaître ses dispositions, et eut des suites assez importantes pour mériter d'être rapportée.

« Mon cher comte, nos lettres ne se suivent pas » régulièrement ; le désordre des choses humaines » s'empare des postes. Nous vivons à une époque » où l'incertitude de ce qu'on est, de ce qu'on » sera, est plus que jamais sujette au changement. » Je vous prie cependant d'être convaincu que si » l'on avait voulu avoir égard à mes faibles lumiè- » res, jamais cette guerre n'eût été entreprise. Je » ne pouvais pas calculer tous les événemens ; mais » je pouvais prévoir que vingt-quatre millions » d'hommes n'agiraient pas comme une poignée » de Hollandais (2), et ces derniers eussent détruit

(1) Cette lettre, datée de *Rheinsberg*, le 12 novembre 1792, était adressée à M. le comte de Grimoard, général français, distingué par une vaste théorie militaire, que le prince Henri avait eu occasion d'apprécier, et que le conseil exécutif, qui gouvernait la France, retenait près de lui pour la direction de la guerre actuelle.

(2) Ceci se rapporte à l'expédition des Prussiens contre les Hollandais, commandée par le même duc de Brunswick, en septembre 1787.

» toute cette escapade, s'ils avaient tenu seulement » une frégate sur le lac d'*Harlem*.

» J'étais consulté par les émigrés : mes réponses » sincères, mes prédictions sur l'impolitique de » leur conduite, m'ont valu le titre de *démocra-* » *te*, tandis que je ne veux d'autre titre que celui » d'ami de l'humanité. La manière dont cette » guerre a été conduite, la legèreté avec laquelle » on a laissé à dos des armées, et une quantité de » places de guerre, n'appartient qu'à un plan qu'on » a cru convenable aux circonstances. On a pensé, » d'après d'autres penseurs, et ces penseurs n'ont » eu que leur idée en tête, qu'on finirait promp- » tement en allant droit à *Paris*. Lorsqu'on me » dit ce beau projet, je ne voulais pas le croire : » enfin on a voulu l'exécuter, et vous en savez les » suites.

» Il serait de l'intérêt de tous les partis de faire » la paix. Si la guerre continue, il faudra bien se » mettre en règle, pour opérer d'après les vrais » principes militaires. J'avoue que cela ne menera » pas à grand'chose; mais avec des succès, on » pourra prendre une couple de places. Je suis » très-éloigné de le désirer, et je ne vous dis point » toutes mes pensées sur les événemens. Le passé, » le présent et l'avenir, tout est sujet à de grandes

» réflexions; mais celles que l'on fait deviennent,
» ce me semble, inutiles à tout le monde.

» Vous me donnez un espoir bien flatteur : celui de vous voir chez moi. Je souhaite que les circonstances vous favorisent. Vous serez reçu comme le pigeon sorti de l'arche : car, sans la paix, je ne puis croire que je jouisse du bonheur de vous voir, et de vous assurer de toute mon amitié ».

La surveillance active qui s'exerçait alors généralement, et plus particulièrement sur ceux qui avaient quelque part aux affaires, procura aux chefs du gouvernement la connaissance de la lettre du prince Henri. Frappés, autant que satisfaits des dispositions qu'il témoignait pour la paix, ils exigèrent que la réponse fût écrite dans le même esprit. Elle fut, en effet, conçue dans des termes clairs, quoique généraux, qui, en faisant connaître l'opinion du gouvernement français sur le roi de Prusse et sur ses ministres, montraient une grande estime pour le prince Henri, et assez d'inclination à se servir de son intermédiaire pour traiter avec son neveu. On prit des mesures pour faire tomber cette lettre entre les mains de Frédéric-Guillaume, qui, après en avoir pris lecture, la fit parvenir à son oncle. Mais elle fit une assez forte impression sur le roi, pour qu'il témoignât

dès lors le regret d'être lié par le traité de subsides qu'il venait de conclure avec l'Angleterre, ainsi que le désir d'entrer en négociation, dès qu'il en trouverait l'occasion; et, pour la ménager, ce monarque ne coopéra plus qu'avec mollesse aux opérations d'une guerre, dont il commençait à voir que l'Autriche et l'Angleterre lui laisseraient tout le fardeau, pour en retirer tout l'avantage. Telle fut la première tentative pour dissoudre la coalition; telle fut aussi la part qu'y eut le prince Henri, à qui l'on a supposé, à tort, des relations plus directes et moins innocentes.

Tandis que l'incendie le plus violent embrasait la plus belle partie de l'Europe, et que, selon les vœux et à l'instigation même de la Russie, les deux plus grandes puissances de l'Allemagne se trouvaient engagées, avec la France, dans une lutte qui occupait au loin toutes leurs forces, Catherine II trouva le moment favorable pour mettre la dernière main à ses projets d'ambition et de vengeance contre la Pologne. Au mépris des traités qu'il avait faits avec cet état en 1790, Frédéric-Guillaume, effrayé par les menaces de la Russie, et, encore plus, gagné par l'appât d'un nouveau partage, se réunit à l'impératrice pour consommer la ruine de ces mêmes Polonais, qu'il avait lui-même encouragés à secouer le joug qui

pesait depuis long-temps sur eux, et à reprendre leur dignité nationale. Mais le roi, qui jugea à propos de venir combattre en personne ceux qu'il dépouillait, et qui crut trouver contre eux des succès plus faciles qu'il n'en avait eu en France, éprouva une résistance encore plus fâcheuse pour ses armes. Obligé de lever honteusement, et avec une perte immense, le siége de *Varsovie*, le 5 septembre 1794, il se vit réduit à abandonner la Pologne. Il n'y eût laissé que le souvenir de sa honte et la trace de malheurs plus grands encore que dans les plaines de Champagne, si les armées russes, commandées par l'illustre Suworow (1), n'avaient réparé ses revers, et terminé

(1) Alexandre Suworow, ou Souvarow, né en 1730, fils d'un général et sénateur russe, feld maréchal au service de Russie, s'illustra par ses services et ses succès dans les guerres contre les Turcs; gagna contre ceux-ci, le 21 juillet 1789, la bataille de *Rimnisck*, qui lui valut le surnom de *Rimniscki*, et le titre de comte de l'empire romain; le 4 octobre 1794, il prit d'assaut le faubourg de *Pragua*, près de *Varsovie*, où il fit égorger plus de vingt mille habitans, et termina cette guerre par la prise de cette capitale, ce qui lui valut, de la part de Catherine, la dignité de feld-maréchal. En 1799, il eut le commandement de l'armée russe qui marcha en Italie, et il reconquit ce pays malgré les efforts du général Moreau, qui fit, avec des forces inférieures, tout ce qu'on devait attendre d'un si grand

cette lutte par une victoire aussi horrible que décisive. Quoique l'issue de cette guerre eût tourné plus favorablement pour Frédéric-Guillaume, que la fortune de ses armes ne devait le lui faire espérer, et eût augmenté le nombre de ses provinces, elle avait porté à sa puissance un coup irréparable par l'épuisement, sans remède, de ses ressources en hommes et en argent; par la perte encore plus sensible de la réputation de ses armées; par leur découragement et leur mécontentement prononcé, et par l'impression que tant de revers, tant de fautes jointes à tant d'abus de toute espèce, avaient produite sur la nation entière. Dans une situation aussi affligeante et même aussi alarmante, où le roi de Prusse s'était précipité

capitaine. La bataille de *Zurich*, gagnée sur le général Korzakow, par le général, depuis maréchal, Massena, le 25 septembre 1799, fit perdre, au maréchal Suworow, le fruit de ses succès, et le mit lui-même dans une position très-critique, dont il ne se tira que par son courage et sa fermeté. Les troupes russes ayant été rappelées, il revint à *Pétersbourg*, où il mourut en 1800, dans la disgrâce de Paul 1.er, qui, pendant la campagne d'Italie, l'avait fait prince et lui avait donné le surnom d'*Italinsky*. A de grands talens pour la guerre, ce général joignait un caractère de singularité et un ton d'inspiration qui lui assuraient la confiance de ses soldats, dont il connaissait parfaitement l'esprit.

lui-même, il n'avait de salut que dans la paix avec la France; et ce prince, aussi prompt à se décourager qu'ardent à entreprendre, satisfait d'ailleurs des dédommagemens que ses nouvelles acquisitions en Pologne lui offraient pour ses trois campagnes infructueuses contre la France, fut le premier déserteur de la coalition, après en avoir été le chef et le plus ardent promoteur.

Dans les circonstances critiques, les hommes supérieurs retrouvent toujours leur place. Effrayé, malgré son apathie, du tableau qui l'environnait et de la nullité de tous ses conseillers, Frédéric-Guillaume se rappela que le prince Henri avait plus d'une fois sauvé la Prusse sur le penchant de sa ruine. Il se rappela ses services, son expérience, son zèle pour la patrie, toujours constant, et plus pur que celui des courtisans auxquels il avait, depuis long-temps, livré sa personne et son royaume. Il se rappela enfin cette lettre dont nous avons parlé, les dispositions pacifiques qu'elle annonçait, et les sentimens particuliers qu'elle exprimait pour le grand homme qu'il avait jusque là dédaigné. Il pensa que son oncle pouvait seul combler l'abîme qui s'ouvrait sous ses pas, et il le manda à *Potsdam*.

Aussi abattu dans la mauvaise fortune qu'il avait été inconsidéré et présomptueux dans la bonne, comme il arrive aux hommes faibles,

Frédéric-Guillaume reçut, avec toutes les démonstrations de l'amitié, et même de la plus intime confiance, le prince si long-temps écarté et maltraité; et se jetant dans ses bras : *Mon cher oncle*, lui dit-il, *sauvez-moi.* Celui-ci, saisissant cette occasion d'adresser, à son neveu, les réprimandes sévères qu'il méritait, et que le monarque écouta avec soumission, lui demanda ce qu'il pouvait faire pour le tirer de l'embarras où il avait mis l'état. Ils convinrent cependant que la paix avec la France était le seul remède à tant de maux; et le roi ayant témoigné au prince que, d'après la connaissance qu'il avait de l'estime du gouvernement français pour lui, il désirait que cette paix se fît par son entremise, le prince Henri accepta cet honorable et utile emploi. Mais son rang lui permettant encore moins, dans les circonstances actuelles, que dans aucune autre, de prendre ouvertement le caractère de négociateur, il fut chargé seulement de diriger la négociation.

Après avoir envoyé à *Paris* un agent obscur, qui s'assura des dispositions du gouvernement français, le comte de Goltz, qui avait été longtemps ministre de Prusse en France, fut choisi pour aller traiter avec M. Barthélemy, ambassadeur de la république française en Suisse. Les négociations s'ouvrirent entr'eux à *Bâle*, le 24 jan-

vier 1795. La mort presque subite de M. de Goltz, arrivée quelques jours après, les interrompit pour un moment : mais elles furent bientôt reprises avec plus d'activité par le baron de Hardenberg (1). Par les soins du prince Henri, elles furent amenées à un prompt et honorable résultat, et le 5 avril 1795, le traité de paix fut conclu entre la Prusse et la république française.

(1795-1797) Telle était cependant la versatilité du roi, et surtout sa jalousie ou sa haine contre son oncle, qu'à peine celui-ci avait-il entrepris, sur ses pressantes instances, cette tâche difficile, ou au moins désagréable, que déjà Frédéric-Guillaume se livrait de nouveau à ses préventions contre lui, et l'affligeait par de nouveaux dégoûts. Mais la chose était trop avancée, pour que le prince Henri n'en restât pas le maître, et, en dépit du roi lui-même, il termina un ouvrage aussi important alors pour la Prusse. Il eut ainsi le mérite d'avoir rendu à cette monarchie la tranquillité et la sécurité qui lui étaient devenues nécessaires, et de lui assurer un beau rôle qui, pendant dix ans, a établi sa considération politique, et avait mis, en quelque sorte, entre ses mains, les destinées de l'Europe.

---

(1) Depuis ministre d'état en Prusse, ayant le département des affaires étrangères, place qu'il occupait en 1806, lors de la rupture de la Prusse avec la France.

Les ennemis de la révolution, étrangers comme Français, frappés de l'inconséquence et de la lâcheté apparentes de cette démarche, qui rompit le premier chaînon de la coalition, et peu instruits de ses véritables motifs, témoignèrent hautement leur indignation contre le roi de Prusse, et particulièrement contre le prince Henri, qu'ils accusèrent de l'avoir conseillée, et auquel ils ne purent pardonner de l'avoir dirigée. Sans réfléchir que l'intérêt de la Prusse devait être sa première loi, son premier intérêt, les gens passionnés donnèrent à sa conduite et à ses opinions les couleurs les plus odieuses. Il avait été *démocrate*, lorsqu'il déconseillait la guerre; il fut *jacobin*, parce qu'il faisait la paix avec les républicains. Mais si la raison d'état ne suffisait pas pour répondre à de si fausses inculpations, et à cette injustice familière à l'esprit de parti, il y répondait encore mieux en donnant une douce et généreuse hospitalité à plusieurs victimes de la révolution qu'il avait connues dans une meilleure fortune, et à d'autres que sa sensibilité accueillit, peut-être même avec trop de confiance; en distribuant plus de cinquante mille écus de sa fortune, qui n'était pas considérable, pour secourir les émigrés retirés dans le nord de l'Allemagne; et surtout en élevant, dans ses jardins, un monument qui consacrait à la fois, par

une inscription composée par lui-même, la mémoire de Louis XVI, et le dévouement du vertueux Malesherbes (1). C'est ainsi qu'il lui convenait de repousser de semblables imputations, et c'est tout ce qu'on doit leur opposer pour l'en justifier.

Frédéric-Guillaume II ne survécut que deux ans à la paix de *Bâle*. Accablé sous le poids de la mollesse et de la volupté qui abrégèrent ses jours, il mourut le 17 novembre 1797, après un règne de onze années, qui suffirent pour dissiper le fruit de quarante-six ans de travaux de l'homme le plus

(1) Chrétien-Guillaume de Lamoignon de Malesherbes, né à *Paris* le 16 décembre 1721, de Guillaume de Lamoignon, chancelier de France. Après avoir été substitut du procureur-général, et conseiller au parlement de *Paris*, il fut, en 1750, premier président de la cour des aides. En 1775, il fut nommé, par Louis XVI, ministre d'état, ayant le département de l'intérieur; et se retira du ministère en 1776, lorsque M. Turgot, son ami, fut renvoyé. Il fut rappelé au conseil d'état, le 7 juin 1787. En 1792, lorsque Louis XVI fut mis en jugement, M. de Malesherbes sortit de sa retraite pour venir le défendre. Sa présence, et cette marque d'une fidélité aussi courageuse et aussi désintéressée, adoucirent les derniers momens de ce malheureux roi qu'il ne tarda pas à rejoindre. Il subit le même sort le 22 avril 1794, et couronna une belle vie par la mort la plus glorieuse.

étonnant de l'histoire. Aû lieu de transmettre à son fils (1), qui lui succéda, l'héritage brillant qu'il avait reçu lui-même de son oncle, il lui laissa un champ plus vaste, il est vrai, mais semé d'épines et d'écueils; une machine usée, dont il fallait remonter tous les ressorts; enfin une monarchie agrandie d'un tiers, mais, selon l'expression d'un auteur prussien (2), *énervée de ce qui faisait sa force apparente*.

(1797-1802) Le prince Henri ne pouvait regretter son neveu, dont chaque opération était une plaie pour l'état, et dont chaque année de règne creusait de plus en plus l'abîme où il voyait sa patrie s'engloutir. Il vit donc, avec joie, la couronne passer sur la tête d'un jeune prince, dont les qualités estimables devaient réparer les maux de la précédente administration, et promettaient à la Prusse des jours heureux. Le prince Henri était alors trop avancé en âge, et s'était trop attaché aux douces habitudes de la retraite, pour désirer jouer, sous ce nouveau règne, le rôle qu'il avait espéré et ambitionné au commencement de l'au-

(1) Frédéric-Guillaume III, né le 3 août 1770, de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse, et de Frédérique-Louise de Hesse-Darmstadt; roi le 17 novembre 1797.

(2) Matériaux pour servir à l'Histoire des années 1805, 1806 et 1807.

tre. Il fut assez sage pour se contenter de la considération, des respects, et de la déférence que Frédéric-Guillaume III ne cessa de lui marquer, comme à l'un des fondateurs de sa puissance, et au plus fidèle et plus utile appui de l'état. Mais sans avoir une part directe aux affaires, le prince ne cessa d'y prendre un intérêt aussi actif que s'il eût encore été en scène, et dans la force de l'âge; et au milieu des soins qu'exigeait sa santé déjà chancelante, il ne négligea jamais ceux que l'état avait le droit d'attendre de lui. Souvent il fit parvenir à son petit-neveu des avis que ce prince, doué d'un jugement sain et d'une âme honnête, accueillit toujours avec le respect qu'il devait à l'expérience et aux services de celui qui les lui adressait. Le jeune roi le consulta aussi plusieurs fois dans les circonstances difficiles où il se trouvait, qui devinrent de plus en plus embarrassantes; et il eut toujours à s'en applaudir.

Le prince Henri passa ainsi les cinq premières années de ce nouveau règne, qui justifia d'abord ses espérances, partagé entre l'étude et la société de quelques amis, entouré des beautés de la nature qui consolent des illusions de l'âge et de celles des passions, et environné du spectacle, plus doux encore, du bien qu'il faisait. C'est au milieu de ces paisibles jouissances et de ce repos par

lequel il se préparait à celui de l'éternité, que la mort vint le frapper. Il la reçut avec cette philosophie qu'il avait professée toute sa vie, et qui parut bien alors n'avoir pas été en lui, comme dans tant d'autres prétendus esprits forts, une vaine et fastueuse démonstration. Il avait joui de la vie avec modération; il s'était vu vieillir sans regret; et il se vit mourir sans faiblesse.

Vers la fin du mois de juillet 1802, il fut atteint, à *Rheinsberg*, d'une fièvre violente, à la suite d'un bain qu'il eut l'imprudence de prendre étant attaqué d'un rhume assez léger. Soit confiance dans ses forces, soit ennui de la vie que l'affaiblissement de ses facultés et le dégoût des affaires générales lui rendaient, depuis quelque temps, pénible, il ne voulut se soumettre à aucun remède. En peu de jours, le mal fit les progrès les plus inquiétans, et, le 1.er août, il fut frappé d'apoplexie. Au milieu des larmes de ses serviteurs, dont la plupart étaient ses amis, il leur adressa, jusqu'au dernier moment, des paroles aimables et consolantes. Il conserva, dans cette dernière scène de la vie, la présence d'esprit et la sérénité qu'il avait si éminemment possédées; et il s'éteignit, avec la tranquillité d'un sage, à cinq heures du matin, le 3 août 1802, âgé de soixante-seize ans, six mois et quelques jours.

Au-dessous de la pyramide qu'il avait consacrée à la mémoire des compagnons de ses victoires, le prince Henri avait fait construire un caveau qu'il destinait à sa sépulture. C'est là que, selon son intention, ses cendres reposent au milieu de ces jardins, qu'il a pris tant de plaisir à parcourir et à embellir; près de ce château qui fut si long-temps l'asile de la gloire, des arts et de la philosophie; sur les bords de ce lac, dont les eaux tranquilles invitent au recueillement de tant de pensées qui viennent s'y confondre; dans ces lieux, enfin, où tout retrace sa grandeur, mais bien plus encore sa simplicité et sa bienfaisance : monument plus durable et plus respectable que ceux que la vanité, la flatterie, ou la magnificence publique, élèvent d'ordinaire aux puissans ou aux heureux de la terre.

Quinze jours avant sa mort, il avait visité son tombeau : il avait même essayé la place où il voulait être déposé, et avait dit, en plaisantant, à son conseiller des bâtimens qui l'accompagnait : *Ayez soin que l'on me mette la tête tournée du côté du château, pour que l'ordre y règne, en croyant que je vois encore ce qui s'y passe.* Il avait composé lui-même son épitaphe en français, et l'avait fait graver, dans cette langue, sur la pierre qui, selon ses dernières volontés, ferme le

caveau où il est déposé. Cette épitaphe noble et simple, peint, à la fois, son cœur et son esprit, et c'est le plus beau résumé d'une vie qui fut toute employée à de grandes ou de bonnes actions. Tant que le temps, ou le torrent, plus destructeur encore, des révolutions politiques, respectera son monument, ceux qui s'en approcheront liront avec attendrissement ces dernières expressions des sentimens d'une belle âme; mais l'histoire manquerait à son plus précieux devoir, si elle ne conservait tout ce qui fait connaître un prince qui se montra toujours homme, qui n'usa de son rang que pour le bien de l'humanité; un héros qui ne cessa d'être modéré, et n'employa ses talens que pour la défense de la patrie.

Jeté, par sa naissance, dans ce tourbillon de vaine fumée
Que le vulgaire appelle
Gloire et grandeur,
Mais dont le sage connaît le néant;
En proie à tous les maux de l'humanité;
Tourmenté par les passions des autres,
Agité par les siennes;
Souvent exposé à la calomnie;
En butte à l'injustice;
Et accablé même par la perte
De parens chéris,
D'amis sûrs et fidèles;
Mais aussi, souvent consolé par l'amitié;

Heureux dans le recueillement de ses pensées,
Plus heureux
Quand ses services purent être utiles à la patrie
Ou à l'humanité-souffrante:
Tel est l'abrégé de la vie de
FRÉDÉRIC-HENRI-LOUIS,
Fils de Frédéric-Guillaume, roi de Prusse,
Et de Sophie-Dorothée,
Fille de George I.er, roi de la Grande-Bretagne.
Passant,
Souviens-toi que la perfection n'est point sur la terre.
Si je n'ai pu être le meilleur des hommes,
Je ne suis point au nombre des méchans;
L'éloge ou le blâme
Ne touchent plus celui
Qui repose dans l'éternité;
Mais la douce espérance
Embellit les derniers momens
De celui qui remplit ses devoirs;
Elle m'accompagne en mourant.
Né le 18 janvier 1726.
Décédé le 3 août 1802.

Heureux les hommes qui, arrivés au terme d'une longue carrière, peuvent en rendre un tel compte au tribunal du public, et qui peuvent parler ainsi d'eux-mêmes à la postérité, sans craindre d'être démentis!!!

Le prince Henri avait écrit, quelques mois avant

sa mort, ses dernières dispositions (1), qui ont également l'empreinte de la vraie philosophie, et du calme de son âme. On y retrouve cet esprit d'analyse qu'il avait porté constamment dans l'étude de la nature, et le même ordre avec lequel il ordonnait les dispositions d'une marche ou d'une bataille. La singularité, la bizarrerie même de quelques détails qu'elle renferme, où l'on voudra peut-être voir de la pusillanimité ou de l'ostentation, tient surtout à la tournure particulière de ses idées, dont quelques-unes allaient même jusqu'au grotesque, comme on l'a dit au commencement de sa vie. On peut assurer que ces pensées lui étaient familières, qu'elles n'étaient même pas nouvelles pour quelques-uns de ceux qui l'ont bien connu; et qu'en les consignant dans le dernier acte de sa vie, il n'a été que conséquent, et n'a fait que remplir, en quelque sorte, un engagement qu'il avait pris, dès long-temps, avec lui-même. Au reste, quel que soit le jugement qu'on en veuille porter, ces dispositions, telles qu'elles sont, doivent être regardées comme un monument curieux, non-seulement de son histoire, mais encore de celle de l'esprit humain.

(1) Elles sont datées de *Rheinsberg*, le 26 février 1802. On les trouvera en entier à la suite de cet écrit historique, dont elles font naturellement partie.

Son testament fut porté au roi, à qui il était adressé, et qui ne jugea pas à propos de le rendre public. On assure qu'il renfermait beaucoup d'articles politiques, dont plusieurs même n'étaient pas à l'avantage de quelques personnes encore vivantes. On peut croire qu'un prince qui, toute sa vie, avait été occupé du bien de l'état, et dont la sollicitude n'oubliait aucun des objets qu'il laissait après lui, ne voulut pas ensevelir dans son tombeau ses lumières et le fruit de son expérience. Il est donc à regretter que la raison d'état ait empêché de rendre publics ses derniers vœux et ses derniers conseils.

On se borna à faire connaître les legs qu'il laissait à chacun, et qui marquaient également sa générosité et sa justice. Aucun de ceux qui le servaient ne fut oublié, et tous reçurent des présens et des pensions proportionnés à leurs services. En se montrant libéral envers ses domestiques, il ne fut pas moins bienfaisant envers les pauvres. Il légua aux enfans de son régiment une somme de trois mille thalers de Prusse, dont les intérêts durent être employés, d'après ses intentions, à l'établissement d'une école pour ce régiment. Il laissa, en outre, deux mille thalers à chacun des officiers qui avaient servi sous lui pendant la guerre de Sept-Ans, et principalement

à ceux qui s'étaient trouvés à la bataille décisive de *Freyberg*. Il employa, à tous ces dons, cent dix mille écus de Prusse (environ quatre cent quarante mille francs), en argent comptant, qu'il avait économisés, depuis plusieurs années, sur ses revenus, pour être en état de remplir les dettes de son cœur, et une valeur presqu'égale en effets ou bijoux. Il prolongea ainsi, en quelque sorte, son existence, en continuant, après lui, le bien qu'il avait fait pendant sa vie.

Le prince Henri était d'une très-petite taille, et très-mal proportionné. Sa figure n'était pas seulement laide; elle était, au premier aspect, repoussante, et jamais une belle âme et de grands talens n'ont été, si l'on peut se servir de cette expression, plus mal logés. De grands yeux bleus, très-animés, mais durs et de travers, contribuaient à lui donner un air effrayant. Mais dès qu'on l'avait entendu, cette impression s'effaçait : on oubliait les défauts de sa personne; et le feu, l'on peut dire l'esprit, et presque la grâce, de sa physionomie, pénétrait jusqu'à l'âme. Il était d'une complexion très-délicate, qui provenait sans doute de sa bizarre construction; mais son extrême sobriété, sa tempérance, et la régularité de sa vie l'avaient fortifié, l'avaient même mis en état de résister à toutes les fati-

gues de la guerre et des plus longs voyages, et le conduisirent jusqu'à une longue vieillesse.

Je ne m'arrêterai pas davantage à tracer son portrait. Si j'ai rempli le but que je me suis proposé, j'ai dû le faire assez connaître; j'ai dû le faire aimer autant qu'admirer; et surtout faire excuser, en faveur de ses grandes qualités et de ses vertus, des défauts et des erreurs que j'ai d'autant moins prétendu dissimuler, qu'ils sont l'attribut de l'espèce humaine, et, pour ainsi dire, le contre-seing de la nature. On a souvent dit que l'on ne peut assurer qu'un homme a été heureux, que lorsqu'il est mort. Ceci devient encore plus vrai dans des temps difficiles et orageux. L'époque même de la mort du prince Henri a donc été, pour lui, une faveur de plus de la fortune, puisqu'elle l'a soustrait au spectacle déplorable des fautes et des malheurs qui ont ruiné sa patrie. L'histoire de sa vie donne le droit de penser qu'il eût pu prévenir les unes, et remédier aux autres. Sans doute, au bruit des dangers qui assaillaient de toutes parts la Prusse, et dont les plus grands étaient peut-être dans son sein, son âme eût retrouvé toute son énergie, son corps toute son activité. On l'eût vu sortir du fond de sa retraite, et venir, comme Sully à la cour de Louis XIII, imposer silence à cette jeunesse présomptueuse et

imprudente qui dominait la cour de Frédéric-Guillaume III, et qui perdait l'état. Soutenu de cette grande autorité, ce jeune roi, trop confiant dans ses intentions, et trop sensible à un faux point d'honneur, eût résisté à cette fougue inconsidérée et insubordonnée, ou du moins il eût appris de ce vieux guerrier, dans quel moment et sur quel plan il fallait combattre. *Trojaque nunc stares!!!*....... Si cependant on a vu, dans ce siècle si fécond en révolutions, tant de plans sages en apparence, tant de résolutions généreuses, tant de vieilles expériences s'évaporer, en quelque sorte, devant des destinées supérieures, le prince Henri fut heureux d'échapper à cette épreuve, et de laisser encore entier l'édifice qu'il avait tant contribué à fonder. S'il eût éprouvé une noble consolation en voyant le roi et les princes de sa famille se montrer, par leur valeur, dignes des héros de leur race, et payer de leur sang les sacrifices qu'ils avoient droit d'espérer de leurs sujets, avec quelle douloureuse surprise cet illustre guerrier eût-il vu une guerre si mal engagée, des opérations si mal combinées, des campemens si mal disposés, des batailles si mal ordonnées, des retraites si peu préparées? Comment cette âme si fière et si courageuse eût-elle pu supporter des défaites si peu réparées, des places si lâchement livrées, des capitulations

si honteuses ? Et comment celui qui ne désespéra jamais de la patrie, qui la sauva même tant de fois, eût-il soutenu cette déroute générale, cet abandon si prompt et si complet après le premier revers? Félicitons-le donc d'avoir pu emporter, en mourant, l'opinion consolante que les Prussiens qu'il quittait, étaient encore tels qu'aux jours où il les avait si glorieusement commandés; et de n'avoir pas eu, comme tant d'autres, à survivre à la grandeur de sa maison, à la gloire de son pays, et peut-être à la sienne même.

INSCRIPTIONS

DES MÉDAILLONS

DU MONUMENT MILITAIRE

Erigé à Rheinsberg, par le prince Henri de Prusse; en 1791.

Inscriptions de devant. — Médaillons.

I.

Le maréchal de Keith.
A la plus exacte probité,
Il joignit
Les connaissances les plus vastes
Et les plus solides.
En Russie,
Dans la guerre contre les Turcs,
Il acquit la gloire
La mieux méritée,
Qu'il soutint au service de Prusse.
Les regrets de tous les cœurs sensibles,
Les larmes de tous les militaires,
Ont à jamais consacré
Sa mémoire.

Tué à la surprise de Hochkirch,
Le 14 octobre 1758.

II.

Le maréchal de Schwerin.

L'honneur de son siècle,
Et le bouclier de la patrie;
Il a réuni toutes les qualités
Civiles et militaires.
Les ennemis qu'il a combattus
N'ont pu lui refuser
Leur admiration.
Le 11 avril 1741,
Il gagna la bataille de Mollvitz.
En 1744,
Il commandait l'armée qui fit
Le siége de Prague,
Et prit le fort de Ziskaberg.
En 1756,
Il était à la tête de l'armée prussienne
Qui entrait en Bohême par la Silésie;
Et, malgré l'infériorité de ses troupes,
Il fit une guerre offensive contre
Piccolomini.
Les peuples, protégés par son humanité,
Reconnurent en lui le véritable
Héroïsme.
Un drapeau à la main, il fut la victime
De son zèle
Devant Prague, le 6 de mai 1757.

III.

Léopold,
Prince régnant d'Anhalt-Dessau,
L'un des guerriers les plus consommés
Dans son art,
Se signala déjà dans la guerre
De Succession.
Turin
Fut témoin de ses exploits :
Il y combattit à la tête des
Troupes prussiennes.
Il les commandait encore
Pendant la guerre de 1740,
Dans la Haute-Silésie.
En 1745,
Il défit entièrement l'armée
Saxonne à Kesselsdorff,
Et s'ouvrit la route jusqu'à
Dresde.
Son génie militaire et son courage
Suffisent pour l'immortaliser (1).

IV.

Auguste-Ferdinand,
Quatrième fils du roi
Frédéric-Guillaume,
Etait, en 1757, au blocus de Prague,
Et fut blessé dans une sortie
Des ennemis.

(1) Mort le 9 avril 1747.

A la bataille de Breslau,
Le 22 novembre de la
Même année,
Il soutint, jusqu'à la fin,
Un poste important;
Et à la bataille de Leuthen
Il acquit de nouveaux
Lauriers.
Autant et plus recommandable
Par ses vertus que par ses exploits.

V.

LE GÉNÉRAL SEYDLITZ.

Il se distingua dès sa jeunesse,
Et servit
Dans toutes les campagnes
De la guerre de Sept-Ans.
Dans toutes les occasions
Il se couvrit de gloire.
L'habileté et l'intrépidité,
Jointes à la célérité et à la prudence,
Rendirent toutes ses opérations
Funestes aux ennemis.
Lowositz, Kolin, Rosbach, Hochkirch,
Zorndorff, Cunersdorff, et Freyberg,
Lui doivent des trophées.
Il fut souvent très-dangereusement blessé:
On reconnut partout en lui le grand capitaine.
La cavalerie prussienne doit à ses soins
Cette perfection qu'admirent les étrangers.
Cet homme rare, survivant à tant de périls,

Mourut au sein de la paix (1).

VI.

Le général de Zicthen.

Parvint
A une vieillesse également heureuse
Et glorieuse.
Toutes les fois qu'il combattit
Il triompha.
Son coup d'œil militaire, joint
A sa valeur héroïque,
Décidait du succès des combats;
Mais ce qui le distinguait
Encore plus,
Ce furent son intégrité, son désintéressement,
Et son mépris pour tous ceux
Qui s'enrichissaient aux dépens
Des peuples opprimés (2).

VII.

Le duc de Bevern.

On lui dut, en 1756, la victoire de Lowositz.
Il entra en Bohême, par la Silésie,
En 1757.
Ses sages et prudentes dispositions
Lui valurent le gain de la bataille
De Reichenberg sur les Autrichiens.
Dans le cours de la même année,
Avec 22,000 hommes, il soutint l'effort des troupes

---

(1) Né en 1722; mort en 1773.
(2) Né en 1699; mort à Berlin en 1785.

Commandées par le maréchal Daun,
Au nombre de 80,000 hommes;
Ce ne fut qu'après la plus vigoureuse défense
Qu'il perdit la bataille de Breslau.
En 1762,
Posté avec un détachement près de Reichenbach,
Attaqué en front et à dos,
Par deux corps supérieurs,
Il les repoussa
Et resta maître du champ de bataille.

VIII.

Le général de Platen.
Il servit avec distinction dans toutes
Les guerres,
Et se trouva à plusieurs batailles.
Après la déroute totale de Cunnersdorff,
Il rallia les troupes,
Fit la retraite,
Resta posté toute la nuit,
Et ne repassa le pont de l'Oder
Que le matin.
En 1762,
Détaché avec un corps de troupes
De l'armée du roi,
Il défit en Pologne, près de Posen,
Un corps de 6000 Russes,
Fit plusieurs prisonniers,
Et détruisit leurs magasins.
Mort en 1787.

Inscriptions du côté droit.

De Wedel.

Lieutenant-colonel, commandant
Un bataillon de grenadiers, composé de
Deux compagnies des gardes et de deux
Autres du régiment du prince de Prusse,
A Selmitz en Bohême, il défendit,
Pendant plusieurs heures,
Le passage de l'Elbe contre l'armée
Autrichienne, donnant ainsi le
Temps à l'armée prussienne de
Rassembler ses quartiers;
Le nombre des batteries de l'ennemi
L'obligea à la retraite après
Plus de cinq heures. Le prince Charles,
Ayant alors passé la rivière, dans
L'idée d'avoir en tête un grand
Nombre de troupes, apprit d'un prisonnier
Qu'un seul bataillon, mais commandé
Par un héros, avait fait cette belle
Défense.
Avec le même bataillon, il attaqua
L'aile gauche des Autrichiens, à la
Bataille de Sohr, et y fut tué
Le 30 de septembre 1745.

Médaillons.

I.

De Hulsen,

Lieutenant-général, très-estimé par ses talens
Militaires.

Il s'est trouvé à presque toutes les batailles;
A souvent été blessé, et s'est toujours distingué
Par son intrépidité.
En 1760, à la bataille de Torgau, l'aile gauche,
Où il se trouvait,
Fut défaite : il rallia quelques troupes; mais
Ses chevaux tués, son âge et ses blessures, ne lui
Permettant pas d'aller à pied, il se fit porter
Sur un canon, joignit avec ses troupes l'aile
Droite, et se fit traîner ainsi jusqu'au feu
De l'ennemi.

II.

De Tauenzien,
Général d'infanterie, a fait toutes les
Campagnes, et en conserva des marques glorieuses
Par ses blessures.
En 1760, il défendit Breslau, assiégé
Par Laudhon:
En 1762, il fit le siége de Schweidnitz,
Et jouit présentement du repos
D'une vieillesse honorable (1).

III.

De Moellendorff,
Général d'infanterie. Il a servi dans
Toutes les guerres, à commencer de 1740
Jusqu'à la campagne de 1778.
En 1760, à la bataille de Torgau, il

(1) Mort, en 1792, à *Breslau*, où on lui a élevé un monument.

S'empara de la hauteur de Siptitz,
Et frustra ainsi l'ennemi de la victoire.
En 1762, ayant pareillement emporté,
Par sa valeur, la hauteur de Burkersdorff,
Cette manœuvre obligea le maréchal
Daun à changer sa position, ce qui
Facilita le siége de Schweidnitz.
Dans l'hiver de 1778 à 1779, il fut
Détaché de l'armée de Saxe avec un
Corps de troupes, et défit l'ennemi posté
Près de Brixen (1).

IV.

DE HAUTCHARMOY,
Lieutenant-général, ancien réfugié.
Il fit, avec les troupes prussiennes,
Toute la guerre de succession en Italie
Et en Flandres.
Il continua de servir dans la guerre
De 1740. Franc et loyal, brave comme
Son épée,
Il mourut au lit d'honneur, ayant
Eté tué à la bataille de Prague,
Le 6 de mai 1757.

V.

DE RETZOW,
Général et intendant de l'armée.

(1) Il a depuis commandé, en 1794, l'armée prussienne dans le Hundsruck et le duché des Deux-Ponts, et gagna, sur les Français, le combat de Kaisers-Lautern. Il fut fait prisonnier à Erfurth, en 1806, après la bataille de Jéna.

En 1758, il commandait un corps séparé
De l'armée du roi, et se trouvait posté à
Weissenberg, où la droite de l'armée
Du maréchal Daun lui était opposée;
Mais il eut l'habileté, à la malheureuse
Surprise de Hochkirch, le 14 octobre,
De saisir le moment d'occuper une
Hauteur derrière l'armée du roi,
Dont il protégea ainsi la retraite,
Due principalement à sa prudence et à sa valeur.
Il mourut un mois après avoir rendu
Ce service important.

VI.

De Wobersnow,
Colonel et premier aide-de-camp du roi.
Il se distingua par tous les sentimens d'un
Homme d'honneur et par ses connaissances
Militaires.
En 1757, il fut blessé à la bataille
De Prague, et il rallia les troupes de
L'aile gauche de l'armée prussienne
Pour les ramener contre l'ennemi.
Il servit dans toutes les campagnes contre
Les Russes.
La bataille de Kay (1) fut livrée contre son opinion:
Les Prussiens la
Perdirent, et il y fut tué en héros.

---

(1) Ou Zullichau, le 23 juillet 1759.

Inscriptions de derrière.

AUGUSTE-GUILLAUME,
A tous les héros prussiens,
Qui,
Depuis 1740 jusqu'en 1745,
Se sont signalés par leurs exploits,
De même qu'à tous ceux
Qui,
Pendant la guerre de Sept-Ans,
Ont défendu,
Et le plus souvent
Sauvé la patrie.

Médaillons.

I.

DE GOLTZ,
Aide-de-camp du roi, fut envoyé,
En 1756, en Prusse, pour assister
Le maréchal de Lehwald,
Qui devait commander l'armée
Contre les Russes.
C'était un génie actif et profond
Dans les connaissances militaires:
Il aurait illustré son nom, si
Sa valeur, le précipitant au milieu
Des dangers, ne lui eût coûté la vie
A la bataille de Jægerndorff,
En 1757.

II.

De Blumenthal,
Major dans le régiment
Du prince Henri.
Les lumières de son esprit et la droiture
de son caractère
Le faisaient avancer d'un pas égal
Vers la perfection,
Lorsqu'il fut tué en défendant
Un poste à Ostritz, en Lusace,
Le 30 septembre 1756.

III.

De Reder,
Général et chef d'un régiment de
Cavalerie.
Lorsqu'il commandait le régiment
De Schmettau, cuirassiers,
Il enfonça la ligne d'infanterie
Des Autrichiens;
Il fit tout un régiment prisonnier.
Il acquit aussi beaucoup de gloire à
La bataille de Freyberg,
En Saxe,
Le 29 d'octobre 1762.

IV.

De Marwitz,
Quartier-mestre
De l'armée du roi,
Rendit de très-bons services dans toutes
Les guerres, se trouva à toutes les

Batailles, et se distingua dans plusieurs
Occasions.
Etant mort à 36 ans, en 1759, son
Mérite et ses services seraient oubliés,
Si ce monument n'en conservait
La mémoire.

V.

De Quede,
Aide-de-camp du prince de Prusse,
Frère du roi, major
Dans le régiment du prince Henri.
Son jugement sain, son caractère solide,
Sa rare intrépidité,
Faisaient souhaiter sa conservation :
Mais à la bataille de Prague, en 1757,
Un boulet de canon lui emporta
Les deux jambes.
Il vécut encore plusieurs heures ;
Et au fort des douleurs,
Son courage héroïque ne se démentit point
Jusqu'au dernier soupir.

VI.

De Platen,
Aide-de-camp du maréchal
De Schwerin,
Réunissait des qualités qui donnaient
L'espérance
Qu'il pouvait un jour égaler
Ce grand homme,

A côté duquel il fut tué,
Le 6 de mai 1757.

Inscriptions du côté gauche.

De Wunsch,
Général d'infanterie. Il entra, en 1756,
Comme officier dans les compagnies
Franches, et s'éleva aux grades supérieurs
Par son génie et ses talens militaires.
Toutes ses entreprises furent heureuses
Dans la petite guerre, et dès lors lui
Acquirent l'estime générale.
En 1757, avec un corps de troupes réglées,
Il défit entièrement, à Torgau, un corps
Ennemi fort supérieur.
La même année, près de Duben, il battit
L'arrière-garde de l'ennemi; la prise d'un
Général, celle des drapeaux et des canons
Furent autant de trophées à sa gloire.
Il est mort en 1788.

Médaillons.

I.

De Saldern,
Lieutenant-général,
Avait fait toutes les
Campagnes.
Il était fort versé dans la
Tactique.
Il s'est fait également estimer

Par sa valeur et par son
intégrité.
Il se distingua à la bataille
De Torgau.
Mort en 1785.

II.

De Prittwitz,
Général de cavalerie.
Il a servi d'abord dans les dragons
Et les hussards, se distingua toujours
Par sa valeur dans plusieurs batailles
Où il s'est trouvé.
Ayant acquis par là l'estime particulière
Du roi,
Celui-ci le mit à la tête des gendarmes
Qu'il commande encore, se faisant
Considérer de plus en plus par son zèle
Et par son activité.

III.

De Kleist,
Général de hussards; il acquit la plus
Grande réputation pendant la guerre
De Sept-Ans. Habile dans toutes les ruses
De la petite guerre,
Il était capable d'entreprises plus utiles,
Dont les effets rendirent ses talens
Redoutables à l'ennemi;
Toujours chéri des troupes qu'il commandait,

Il rendit son nom illustre par ses exploits.
Sa carrière fut terminée en 1767,
A l'âge de 36 ans.

IV.

De Dieskau,
Lieutenant-général d'artillerie,
Avait servi dès sa jeunesse, et s'était
Acquis de la réputation dans son corps,
Qu'il commandait en chef pendant
La guerre de Sept-Ans.
Il était actif, vigilant, laborieux;
Fit tous les siéges, et fut très-utile
Dans les batailles où il se trouva.
Mort dans un âge très-avancé.

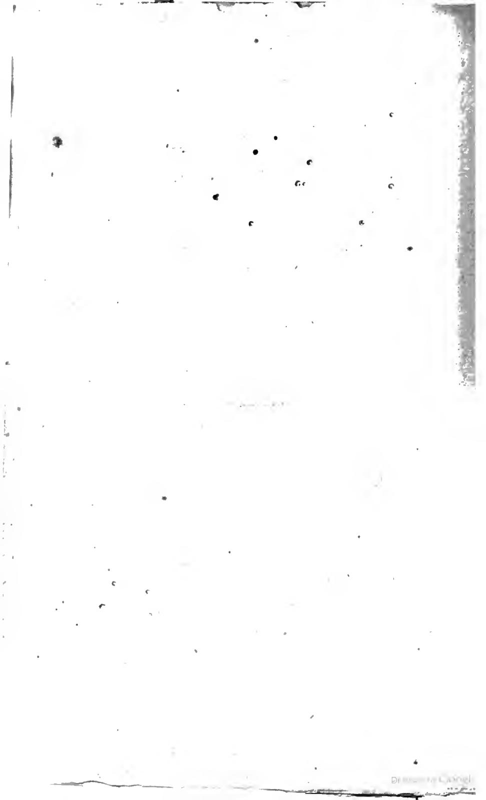
V.

D'Ingersleben,
Major-général,
D'une valeur reconnue,
Dont il donna les plus grandes preuves
A la bataille de Prague, en 1757, où il fut
Criblé de blessures, dont aucune cependant
Ne fut mortelle;
Mais il perdit la vie, la même année,
D'une blessure reçue le 22 novembre,
A la bataille de Breslau,
Où il combattit en héros.

VI.

De Henkel.
Le comte de Henkel, lieutenant-général,

Aide-de-camp du prince Henri de Prusse
Pendant les campagnes de 1757 et 1758,
Se distingua dans les batailles de Prague
Et de Rosbach.
Dans l'hiver de 1757 à 1758, il assista
Le général de Tauenzien à la surprise
De Hornebourg; et fit encore des actions
De bravoure à la tête du régiment
Du prince de Prusse, à la bataille de
Torgau, en 1760.



DERNIÈRES DISPOSITIONS

DU

PRINCE HENRI DE PRUSSE,

Datées du 26 février 1802, et renfermées sous une enveloppe qui ordonnait de l'ouvrir aussitôt après son décès.

CETTE disposition contient ma dernière volonté, laquelle doit être suivie immédiatement après ma mort.

1.° J'invite tous ces messieurs qui me sont restés attachés jusqu'à l'instant de ma mort, d'être présens aux scellés, que mon secrétaire intime et conseiller de la chambre, Lebeauld, doit poser sur les portes et aux autres objets que je vais indiquer.

2.° C'est en présence du bailli que doit être dressé l'acte de l'exécution de ma dernière volonté; lequel acte sera signé par les messieurs assistans, par le secrétaire intime Lebeauld, et le conseiller des bâtimens Steinert. Cet acte de prévoyance, de ma part, est uniquement pour éviter tout désagrément à ceux que l'on pourrait chagriner après ma mort.

3.° On me laissera sur la place, soit au lit, soit sur une chaise, jusqu'à ce que ma mort soit bien constatée; mais, dans cette incertitude même, l'on mettra les scellés sur les bureaux et les commodes de la chambre où j'aurai accompli le dernier acte de ma vie.

4.° On mettra d'abord les scellés sur les portes d'entrée de la chambre des tableaux, du côté de la chambre où j'avais coutume d'écrire. En haut, on scellera en dehors la porte d'entrée par laquelle on passe pour aller dans la tour. On scellera celle qui conduit à la cour.

5.° Lorsque ma mort sera bien constatée, on mettra mon corps sur un simple lit de camp, qu'on placera dans le salon vert orné de coquilles. Je ne veux point que mes domestiques soient incommodés pour me faire une grande toilette. On me mettra le plus ancien de mes uniformes, puisque l'usage le veut. Si mes jambes sont enflées, on coupera les bottes : il suffit qu'elles aillent comme il convient à un mort de les porter. A moins qu'il n'arrive que quelqu'un qui prenne un vrai intérêt à ma perte, veuille me voir, je ne veux pas servir au spectacle hideux et dégoûtant d'être montré en public.

6.° On scellera d'abord la porte d'entrée de la salle verte qui conduit à ma chambre à coucher.

On scellera également celle qui conduit à cette chambre par le petit salon où sont placés les bustes (1) et les tableaux, ainsi que celle qui conduit de cette chambre au cabinet où j'avais coutume d'écrire.

7.° On scellera en bas, dans l'appartement où j'ai logé, toutes les portes, à commencer par celles de ma garde-robe, dont les armoires doivent être scellées les premières, ensuite les portes du cabinet où je m'habillais, celles de ma chambre à coucher, celles de la galerie et du cabinet bleu. Toutes ces chambres resteront sous le scellé, jusqu'au moment où mes exécuteurs testamentaires en feront la levée.

8.° Je prie le comte de la Roche-Aymon d'envoyer tout de suite une estafette au directeur de la chambre, de Grunshas, avec injonction de mettre les scellés sur toutes les chambres de mon appartement à mon palais de *Berlin*, en y employant

(1) Ces bustes, élevés sur des piédestaux, et qui faisaient tout l'ornement de ce salon qui paraissait leur être consacré, étaient ceux de M. le duc de Nivernois, de M. le marquis de Bouillé, de madame la comtesse de Sabran, aujourd'hui madame de Boufflers, et de M. le marquis de La Fayette : ce dernier fut ôté en 1789....... et remplacé par celui du bailli de Suffren.

les formes usitées. Le scellé ne sera ôté que par mes exécuteurs testamentaires.

9.° Le comte de Roëder doit aller annoncer ma mort au roi, en lui disant que le comte de la Roche-Aymon, étant chargé de mes dernières volontés à l'égard de mon enterrement, aurait, après, une commission particulière, et un effét à lui remettre de ma part. Il lui dira que cette disposition, dont il prendra copie, demandait d'être enterré à *Rheinsberg;* que la même volonté existait dans mon testament, duquel je le priais de faire incessamment l'ouverture; que mon caveau était décent; que j'avais fait moi-même une épitaphe, pour être taillée sur une pierre qui, le jour de mon enterrement, doit encore être placée devant l'entrée du caveau.

10.° Je ne veux autour de mon cercueil ni flambeaux, ni lumières. On le fermera, après m'y avoir placé d'abord qu'il sera fait; et je ne veux rester sur la terre, qu'autant qu'il faut pour assurer que ma mort est certaine.

11.° Mon corps sera porté, immédiatement après ma mort, dans la salle verte aux coquilles; et, lorsque le cercueil sera fait à *Berlin* ou à *Rheinsberg,* on me placera de la manière dont je l'ai dit.

12.° Un gentilhomme doit veiller, pour que les chats et les chiens ne l'entament point. Je ne veux

pas qu'après ma mort on soit tourmenté en veillant un être inanimé. Point de cordons, point de fanfreluches en-dedans ni dessus le cercueil.

13.° Le comte de Roëder se fera donner le cordon de l'Aigle-Noire, avec la plaque brodée, pour le remettre au roi. Il se fera donner la chaîne de l'ordre de Saint-André, pour la remettre au ministre des affaires étrangères, qui la renverra en Russie. Quant à la croix et à la plaque de l'ordre de Séraphin, il faut la faire travailler, pour que cela soit envoyé en Suède. La chaîne de l'ordre de Saint-André est entre les mains des conseillers de mes domaines. Il ne faut rien autre pour la Russie. Cette chaîne désigne que l'on est chevalier de tous les ordres.

14.° Le jour de mon enterrement fixé, il se fera de jour; à midi, si c'est en hiver; et à quatre ou cinq heures, si c'est en été. Point d'autre bruit. Mes domestiques porteront mon corps par l'escalier, passant en bas par le salon de marbre jaune, à la demeure de ma dissolution qui n'est pas loin. Sitôt que le cercueil y sera placé, la pierre de taille que j'ai fait graver, y sera placée devant la porte, et affermie par le conseiller des bâtimens Steinert. Cela étant fait, tout est dit : je n'appartiens plus à l'empire des vivans.

15.° Je prie le comte de la Roche-Aymon,

après que mes funérailles auront été faites, de rassembler dans une pièce du château les messieurs qui m'ont assisté jusqu'à ma mort, en y joignant le conseiller intime Lebeauld, et le conseiller des bâtimens Steinert. Je témoigne d'abord ma reconnaissance au comte de la Roche-Aymon pour le tendre attachement qu'il a eu pour moi, pendant tout le temps que j'ai eu le bonheur de l'avoir près de moi. Je le prie de dire à ces messieurs que je meurs reconnaissant; que je les prie de se protéger mutuellement pendant leur vie : c'est la preuve la plus grande qu'ils pourront donner au monde, que mon souvenir n'est point effacé de leur mémoire. Je souhaite que le comte de la Roche-Aymon rassemble mes valets de chambre, les cuisiniers, les musiciens, les laquais de la chambre; qu'il ait pour moi la complaisance de les remercier pour les services qu'ils m'ont rendus, et de dire au premier comme au dernier de ceux qui ont été chez moi, que j'ai laissé un testament dans lequel j'ai laissé des souvenirs en argent et en effets : que lorsque le roi l'aurait ouvert, chacun saurait ce que mon amitié ou ma reconnaissance lui laisse; mais qu'il était naturel, sans mésestimer personne, que j'aie cru, d'après mes lumières, connaître ceux qui étaient francs et sincères, et qui avaient l'attachement le plus vrai pour moi; qu'ainsi, ayant favorisé

les uns plus que les autres, j'avais suivi les sentimens de mon cœur ; que n'ayant qu'une partie de mes biens à ma disposition, je n'avais pas même pu faire plus qu'on ne trouverait ; mais que je sollicitais tout le monde d'être content ; de ne voir, dans ce qu'ils recevraient, que le bien que je veux à tous : et que je mourais dans l'espérance que ce serait la plus grande preuve d'attachement qu'ils donneraient à mes cendres, si personne ne récriminait sur le plus ou le moins de distribution que j'ai fait dans mon testament. En outre, j'ai recommandé au roi et à mes héritiers, ceux qui m'ont servi, ne doutant pas que cet acte de ma dernière volonté ne soit rempli.

L'épée que je portais pendant la guerre de Sept-Ans, sera mise entre les mains du comte de la Roche-Aymon. Je le prie d'aller trouver le roi, d'abord après mon enterrement, de l'assurer de mes derniers vœux pour lui et pour l'état, et de lui remettre mon épée, en le priant de la faire conserver, comme un souvenir de la fidélité constante avec laquelle j'avais servi l'état.

Voilà le dernier acte de ma vie terminé. Adieu pour toujours !

Nous croyons que l'on sera bien aise de retrouver ici un parallèle du roi de Prusse, dit le grand

Frédéric, et du prince Henri, son frère, extrait d'un ouvrage en 5 vol. *in*-8.°, qui a paru en 1804, sous le titre de *Souvenirs de vingt années de séjour à Berlin, par M. Thiébault.* Au milieu d'une compilation mal rangée d'anecdotes, dont les plus intéressantes étaient déjà connues, et dont les autres ne méritaient pas d'être publiées, le morceau suivant nous a paru mériter d'être recueilli, parce qu'à l'intérêt du sujet, il joint celui de la vérité, et le témoignage d'un homme juste et sensé, qui, ayant été à portée de connaître ces deux grands personnages, les a bien jugés.

« On m'a demandé cent fois, dit M. Thiébault, » lequel m'avait paru l'emporter sur l'autre de Fré- » déric ou du prince Henri, pour toutes les quali- » tés qui constituent le grand homme. Il est hors » de doute qu'ils ont été tous les deux de ce petit » nombre d'hommes rares qui méritent le plus de » servir de modèles, et qui pourtant ont le moins » d'imitateurs : mais jamais deux hommes ne se » sont moins ressemblés.

» Frédéric était constitué d'une manière plus » robuste, et c'est celui qui a le moins vécu (1). La

(1) Frédéric II a vécu soixante-quatorze ans, sept mois moins quelques jours; le prince Henri, soixante-seize ans, six mois et quelques jours; mais cette différence ne mérite pas d'être observée, puisque tous deux sont parvenus à un

» physionomie de tous les deux était très-marquée » et bien caractéristique : mais le roi avait une très- » belle tête, ce qui n'empêchait pas qu'il ne fût » très-dur, quand il le voulait ; et le prince, qui » était bien éloigné d'être beau, ne tardait jamais à » paraître très-aimable. Personne, peut-être, n'a- » vait les yeux plus vifs et plus spirituels, et le re- » gard plus pénétrant et plus agréable que le pre- » mier, chez qui, cependant, le regard devenait si » facilement terrible et foudroyant. Le second » avait des yeux presque déplacés et durs au pre- » mier aspect, et néanmoins on ne l'avait pas en- » tendu deux minutes, que l'on oubliait entière- » ment ce défaut. Le frère aîné avait l'esprit facile, » sémillant, plein de saillies et d'épigrammes, na- » turellement porté à la gaîté et au persiflage, mais » pénétrant, et, pour ainsi dire, prophétique, ayant » ce degré de finesse qui circonvient les autres, et » qui tient à la ruse. Le prince Henri avait l'esprit » sérieux, mais sans lenteur; raisonneur, mais sans » pédantisme; sévère, mais sans méchanceté; déli- » cat, mais sans fausseté; droit et juste, sans dureté

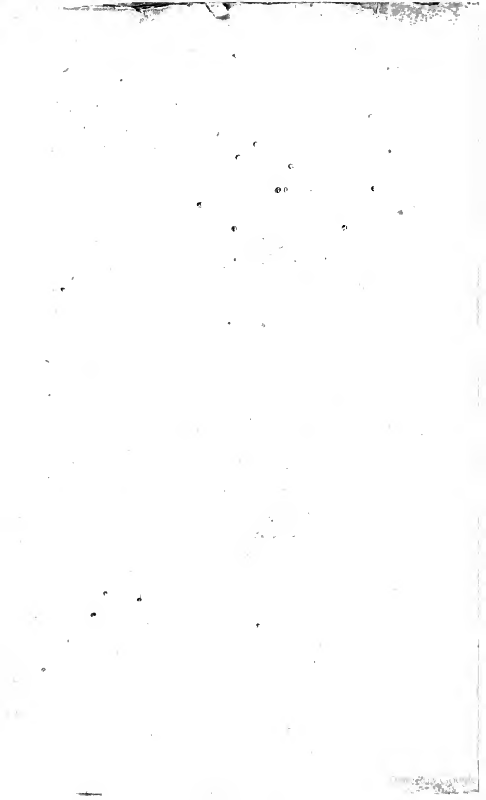
grand âge, ce qui est rare parmi les grands hommes et surtout les grands capitaines. On peut remarquer ici que ces deux illustres frères sont nés et morts dans les mêmes mois, et c'est le seul point sur lequel ils aient eu une parfaite analogie.

» et sans tristesse. La finesse chez lui était de la
» prudence, et se bornait à découvrir celle d'autrui
» pour y échapper. Tout homme, bon observateur,
» aurait été enchanté d'approcher et d'entendre
» quelquefois le roi : il l'aurait admiré. Tout hom-
» me honnête et sensible aurait voulu vivre avec le
» prince : il l'aurait aimé. Celui-là jetait dans la so-
» ciété l'agrément avec une sorte de profusion ;
» celui-ci ne manquait jamais d'y porter les atten-
» tions les plus délicates, et les prévenances les plus
» obligeantes. Tous les deux étaient plus qu'ins-
» truits, ils étaient savans : tous les deux avaient
» également la profondeur, l'étendue et la fécondité
» du génie. Ils ont fait tous deux de grandes cho-
» ses dans la guerre et la politique, mais l'un com-
» me par inspiration, et l'autre avec réflexion et
» calcul : aussi est-il arrivé que celui-là a fait des
» fautes, mais a beaucoup plus fait de choses ; et
» que celui-ci, qui a pourtant beaucoup fait, n'a
» point eu de fautes à se reprocher. Quant aux dé-
» fauts, on pourrait surtout reprocher au roi trop
» de méfiance, et au prince trop de confiance. Je
» ne parle pas de la discrétion : le roi a quelquefois
» dévoilé ses opinions politiques par passion : le
» prince n'a jamais été indiscret que pour ce qui le
» concernait personnellement, parce que celui-là
» était plus naturellement vif, et celui-ci plus na-

» turellement franc. Tous les deux étaient très-
» fiers en de certaines occasions, c'est-à-dire, le
» roi, quand il pensait qu'on voulait lui manquer;
» et le prince, quand il jugeait qu'on lui avait man-
» qué. Sous le rapport militaire, le roi était hardi
» par caractère, et le prince par principe; tandis
» que, d'autre part, celui-là était indulgent et bon
» par système, et celui-ci par caractère. Je les com-
» parerais, le premier à Annibal pour la ruse (1), et
» à Condé pour la valeur, et le second à Turenne
» et à Gustave-Adolphe. Tous deux se partageaient,
» pour ainsi dire, Alexandre et César ».

(1) Cette comparaison n'est pas juste. Car le prince entendait beaucoup mieux la ruse de guerre que le roi; et c'est même par ce moyen qu'il a réparé les défaites de celui-ci, et évité de se compromettre par des batailles, comme Frédéric, qui ne connoissait et n'employait guère d'autre ressource, dont il eût fini par être victime, sans son frère.






NAPOLI
LEGATORIA VILLA DI CHIAIA

